

LE TAILLEUR
DE PIERRE
NOUVELLE
PAR URBAIN
OLIVIER



SAMIZDAT

Le tailleur de pierre: nouvelle par Urbain Olivier (1810-1888) fut publié initialement en 1874. Les italiques proviennent de l'édition originale et, à moins d'avis contraire, il en est de même des notes. Si des accents ont été ajoutés aux majuscules, l'orthographe du texte original est intacte.

[NdE = Note de l'Éditeur]

Issu d'une famille protestante de La Sarraz et d'Eysins, **Urbain Olivier** est né le 3 juin 1810 à Eysins. En 1832 il épouse Louise Prélaz, fille de médecin, sa cousine germaine. Mobilisé, il écrit un *Journal de la campagne de Bâle* (1831). Il fut également clerc de notaire (1832) et syndic d'Eysins (1838). Régisseur du domaine des Saint-Georges, à Changins et Duillier (1839-1861), il s'installe à Givrins en 1842, où sa femme a hérité d'un petit domaine. Il prend part à la guerre du Sonderbund (1847) et rédige un nouveau *Journal*. De 1854 à 1887, il publie trente-cinq romans et nouvelles, édités dès 1857 par Georges-Victor Bridel. Il décrit son pays natal et ses habitants. Le vif succès populaire de ses œuvres lui permet de vivre de sa plume après 1861, modestement toutefois. Urbain Olivier est décédé le 25 février 1888 à Givrins.

Source : GoogleBooks (domaine public), avec corrections d'erreurs de reconnaissance de caractères.

La licence GoogleBooks précise : *Make non-commercial use of the files : We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.*

Avertissement : ce document est interdit de revente.

Ebook Samizdat 2014

*«Supposons que cette personne commence par observer les activités chrétiennes qui sont, en un sens, orientés vers le monde actuel. Il trouverait que, sur le plan historique, cette religion a été l'agent par lequel a été conservé une bonne part de la civilisation séculière ayant survécu la chute de l'Empire romain, que l'Europe y doit la sauvegarde, dans ces âges périlleuses, de l'agriculture civilisée, de l'architecture, les lois et de la culture écrite elle-même. Il trouverait que cette même religion a toujours guéri les malades et pris soin des pauvres, qu'elle a, plus que tout autre, béni le mariage, et que les arts et la philosophie tendent à se développer sous sa protection.»**

(CS Lewis — Some Thoughts — 1948)

*«Il serait possible d'affirmer que dans un sens les âges à qui nous devons notre civilisation chrétienne estimaient moins que nous la civilisation. Sans doute ils ne la sous-estimaient pas, mais lui donnaient simplement une place secondaire. On pourrait dire que cette civilisation a été engendrée comme le sous-produit d'une chose bien plus estimée encore.»**

(John Baillie — What is Christian Civilisation? — 1945)



TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE	1
Chapitre Premier	2
Chapitre II	7
Chapitre III	12
Chapitre IV	19
Chapitre V	21
Chapitre VI	25
Chapitre VII	31
Chapitre VIII	36
Chapitre IX	42
DEUXIÈME PARTIE	48
Chapitre X	49
Chapitre XI	55
Chapitre XII	62
Chapitre XIII	68
Chapitre XIV	75
Chapitre XV	82
Chapitre XVI	89
Chapitre XVII	95
Chapitre XVIII	101

TROISIÈME PARTIE	110
Chapitre XIX	111
Chapitre XX	117
Chapitre XXI	123
Chapitre XXII	130
Chapitre XXIII	136
Chapitre XXIV	143
Chapitre XXV	151
Chapitre XXVI	160

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

On entend le bruit du marteau et la voix des hommes.



n samedi du mois de juin 1869, vers une heure de l'après-midi, les ouvriers maçons, les tailleurs de pierre, les charpentiers, etc., qui travaillaient à Lausanne, se rendaient à leurs chantiers respectifs. Ils venaient de dîner. Bon nombre d'entre eux fumaient la pipe, ou le cigare populaire de Grandson, de Vevey, ou de telle autre fabrique. Ceux qui ne fumaient pas, des maçons italiens, par exemple, ouvraient de temps en temps leur tabatière et aspiraient la poudre noire qu'ils aiment beaucoup. Une certaine animation de paroles se faisait remarquer dans les principaux groupes, comme s'il s'agissait entre ces hommes d'une nouvelle extraordinaire, de quelque fait important qui les concernât.

On bâtissait beaucoup à Lausanne en cette année 1869, soit dans l'intérieur même de la ville, soit surtout dans les faubourgs et aux environs. Cette activité n'a, du reste, pas diminué dès lors, tant s'en faut, et il paraît bien qu'elle est nécessaire.

Dans un des quartiers neufs qui avoisinent le haut de la ville, un assez grand nombre de maisons étaient en construction. Une seule, commencée l'année précédente, était couverte; les autres, dont les fondations avaient été posées depuis quelque temps seulement, n'étaient pas même élevées à moitié hauteur des murs, en sorte que l'ouvrage ne manquait pas dans les divers chantiers de ces bâtiments. — Lorsque les horloges de la ville frappèrent une heure, les ouvriers furent à leur poste: charpentiers aux poutraissons, tailleurs de pierre sous des baraques ou au soleil, maçons sur les ponts, et *tragues*¹ à leur mortier. Les architectes, les entrepreneurs, les contre-mâîtres

1 - Le *trague*, dans l'argot des maçons, est l'apprenti porte-mortier.

allaient et venaient, donnant des ordres ou faisant des observations. Chacune de ces maisons ressemblait à une fourmilière humaine.

Dans l'après-midi, deux hommes arrivèrent à l'un de ces chantiers. Ils apportaient une douzaine de bouteilles de vin, qui furent distribuées aux ouvriers par celui des deux qui paraissait être le maître. Après cela, il tira de sa poche quelques paquets de cigares, qu'il remit ostensiblement au chef du chantier, pour en faire le partage entre ses subordonnés, à la fin de la journée. Les ouvriers remercièrent le généreux donateur ; ils burent à sa santé et à celle de sa famille. C'était, en effet, le propriétaire du bâtiment.

— Vous êtes bien honnête, monsieur, lui dit un grand Savoyard, car vous ne nous devez rien. Il faudrait que les patrons fussent aussi raisonnables que vous ; alors les affaires marcheraient bien.

— Est-ce que vous n'êtes pas d'accord avec l'entrepreneur ?

— Ma foi, il paraît bien que non. Si ça ne s'arrange pas ce soir ou demain, il y aura grève lundi dans tous les chantiers de la ville. Voilà ce qu'on nous a dit aujourd'hui à midi. Nous aurons une assemblée *d'Internationale* ce soir.

— Tâchez donc de vous entendre ; et pour cela, il faut que les ouvriers aussi soient raisonnables. Que demandez-vous à vos patrons ?

— Mon Dieu, monsieur, moi je ne demande rien. Je suis content de ce que je gagne, mais si l'on me paie quelque chose de plus, tout de même je le prendrai. C'est l'Internationale qui veut qu'on augmente le prix de la journée et qu'on diminue les heures de travail.

— Est-ce l'Internationale qui donne les ordres à tous les ouvriers ?

— À ceux qui en sont membres, oui ; après ça, s'il y a grève, les autres n'oseront pas travailler.

— Ainsi l'Internationale causera de la perte aux ouvriers, aux entrepreneurs et aux propriétaires de bâtiments. Moi, par exemple, j'ai besoin de ma maison pour une époque fixe. Si elle n'est pas prête à être habitée quand je devrai l'occuper, je me trouverai dans un grand embarras ; et encore que j'emprunte pour payer l'entrepreneur qui vous donne du travail. La grève, si elle a lieu, nous fera du mal à tous. Est-ce là ce que désire l'Internationale ?

— Ma foi, je n'en sais rien ; mais le fait est qu'il nous faut passer par où elle veut, nous autres ouvriers.

— Parce que vous manquez de dignité personnelle et de courage.

— Peut-être. Mais que voulez-vous que j'y fasse ? On n'y peut rien. Pour ma part, je serais bien content de continuer à travailler ici.

Une dernière bouteille à la main, le propriétaire s'approcha d'un tailleur de pierre qui travaillait seul, sous un petit abri en planches. Il

lui donna la bouteille et lui offrit les cigares qui lui restaient.

— Merci pour le vin, monsieur, dit l'ouvrier en bon français ; mais veuillez garder les cigares. Je ne fume pas. Voilà un camarade, là-bas, qui les acceptera avec plaisir.

— Cette molasse² est-elle de bonne qualité ?

— Oui ; elle est si dure, que nous sommes obligés de la mouiller. La molasse bleue est bien plus dure que la grise.

— Travaillez-vous aux pièces, ou à la journée ?

— Aux pièces, pour le moment. Je suis plutôt tailleur de marbre et de roc, à l'ordinaire. Mais il y a ici de l'ouvrage qui presse ; l'entrepreneur m'a fait changer de chantier pour quelques jours.

— Êtes-vous content du prix de votre travail ?

— Oui : plus j'avance, plus je gagne. Je suis ainsi responsable de l'emploi de mon temps.

— Un maçon avec qui je viens de causer me dit qu'il y aura une grève dès après-demain, si les patrons n'acceptent pas les conditions de l'Internationale ?

— Ce n'est que trop possible, en effet. Mais qu'en résultera-t-il ? de la perte pour tous.

— C'est précisément ce que je lui disais.

— Pour moi, continua le tailleur de pierre, je déteste les grèves. À cause de cela, je n'ai pas voulu être membre de l'Internationale. Mais si la grève est déclarée, je doute que je puisse continuer à travailler ici. Je le regretterai, car j'aime Lausanne ; mais j'aime encore mieux la tranquillité et la paix.

— Êtes-vous Vaudois ?

— Oui, certainement.

— Vous vous appelez ?

— Émilien Ducrest.

— Je demanderai à l'entrepreneur de vous laisser travailler pour mon bâtiment, tant qu'il y aura de l'ouvrage. Je serais bien aise de vous voir donner ici le bon exemple aux autres ouvriers.

— Merci, monsieur ; mais vous verrez qu'on vous fera des chagrins, et à moi aussi, dans le cas où je continuerai à vouloir travailler, si la grève est décidée. Vous ne voulez pourtant pas me faire protéger par les gendarmes, pendant que je tiendrai le ciseau.

— Pourquoi pas, si c'était nécessaire ?

— Non, non, je vous remercie. J'ai d'ailleurs un projet, dont je désire vous parler, puisque vous paraissez prendre intérêt à ce qui me

2 - NdÉ : La molasse est une pierre calcaire de grès tendre et de faible qualité utilisé comme moellons dans la construction. Il s'agit donc d'une pierre facilement façonnée, taillée et assez friable.

concerne. Mais je crains d'abuser de votre temps.

— Non, pas du tout ; je suis libre en ce moment : causez seulement tout en travaillant.

En disant cela, le propriétaire s'assit sur un bloc de molasse destiné à devenir la couverture cintrée d'une porte. L'ouvrier reprit :

— Je suis orphelin et je travaille de mon état depuis six ans. J'en avais vingt-deux quand j'ai été libéré des conditions de mon apprentissage. J'ai un peu voyagé pour me perfectionner, puis je suis revenu au pays. Je possède quelques épargnes et un petit capital hérité d'une tante. Maintenant, je crois que je pourrais entreprendre une exploitation pour mon compte. Or, voici ce que j'ai trouvé dans les annonces d'un journal qui m'est tombé sous la main, dit l'ouvrier en sortant la feuille de son carnet :

« La municipalité de la commune de l'Eterpay fera miser, le jeudi 15 courant, dans la salle de commune, l'exploitation de la carrière de roc, dite la Roche-plate, pour le terme de six ans, sous les conditions qui seront lues. » J'aurais un peu l'idée d'aller voir cette carrière et de la louer, si la pierre est de bonne qualité. M. l'architecte du bâtiment m'a dit que vous connaissiez le village de l'Eterpay.

— Oui, je suis bourgeois de cette commune et j'ai visité la carrière en question. C'est du calcaire blanc, d'un bon grain ; je crois seulement que les couches ne sont pas très faciles à exploiter.

— Peut-être ne sait-on pas bien s'y prendre.

— C'est possible. Mais si vous voulez aller voir cela, et si votre patron confirme la bonne opinion que j'ai de vous, je vous remettrai une lettre pour le syndic de l'Eterpay, qui est mon cousin.

— Je vous serai fort obligé, monsieur.

— Mais vous travaillerez ici quelque temps.

— J'ai promis de tailler encore la pièce sur laquelle vous êtes assis, et une autre, déposée à quelques pas.

À la suite de cette petite conversation, le propriétaire se leva, dit bonjour à Ducrest, alla donner les cigares à l'autre tailleur de pierre, et passa chez l'entrepreneur en revenant chez lui. Celui-ci confirma de tous points la bonne opinion que M. X. avait gardée de l'ouvrier.

— C'est un garçon intelligent, dit-il, assez instruit, fort, actif, habile dans son métier. Très rangé dans sa conduite, le dimanche matin il va au culte public ; l'après-midi il se promène. Le lundi, il est le premier au chantier. Les choses iraient trop bien, si tous ses camarades lui ressemblaient. Mais ils sont par là un tas de mécontents, qui, poussés par l'Internationale, vont nous faire une grève. Nous ne pouvons pas souscrire à leurs demandes ; elles sont injustes. Nos contrats sont passés avec les propriétaires, et il nous faudrait au moins deux cent

mille francs de plus pour les ouvriers. Voilà des gens dont la plupart gagnent de quatre à six francs par jour et qui ne sont pas contents ! Non, les patrons tiendront ferme, dût la grève durer un mois. Si Ducrest nous quitte, je le regretterai sincèrement. N'ayez, au reste, pas d'inquiétude pour votre maison ; elle sera couverte à l'époque fixée. Au revoir, monsieur.

CHAPITRE II

C'est nous qui faisons la police.



Le lundi matin, presque tous les chantiers des maçons et des tailleurs de pierre étaient déserts. Au lieu d'être à leur ouvrage, les ouvriers, instruments dociles d'une association puissante qui ne regarde pas toujours à la justice et à la moralité des moyens qu'elle emploie dans certaines circonstances, les ouvriers, disons-nous, se montraient par groupes, stationnant aux divers carrefours de la ville, ou se promenant en flâneurs dans les rues. Ils n'avaient plus cet air heureux du travailleur qui, l'heure du dîner venue, marche d'un bon pas du côté de sa pension. Silencieux, souffrant d'une inaction forcée, beaucoup d'entre eux regrettaient probablement leur adhésion à une mesure violente, dont ils étaient les premiers punis. Il y avait là bien des pères qui amènent avec eux, de la Haute-Savoie ou de l'Italie du nord, leurs fils comme apprentis maçons ; au lieu de gagner double journée, il fallait, au contraire, ne rien recevoir et faire double dépense. Et quel exemple pour ces jeunes gens, que celui de la cessation volontaire du travail ! Mais l'Internationale avait ordonné la grève : il fallait donc se soumettre et espérer qu'il en résulterait une augmentation de salaire.

Au chantier dont nous avons parlé en commençant cette petite histoire, un seul ouvrier travaillait. C'était Ducrest. Il était venu sous son hangar comme à l'ordinaire, et s'occupait à tailler le gros bloc de molasse sur lequel le propriétaire du bâtiment s'était assis pour causer avec lui, le samedi précédent. Vers dix heures du matin, Ducrest avait déjà dressé deux des faces du bloc ; il creusait avec la pique le côté cintré destiné à faire voûte au-dessus de la porte, lorsque deux ouvriers grévistes, montant le chemin, se trouvèrent à quelques pas de lui. Le plus âgé des deux, noiraud mal vêtu et tout débraillé, lui

demanda d'un ton impératif pourquoi il travaillait.

— N'as-tu pas reçu l'ordre de faire grève aussi bien que nous ? ajouta-t-il.

Ducrest se redressa, et, appuyé des deux mains sur le manche de sa pique dont la tête reposait sur le bloc de molasse, il répondit simplement :

— L'ordre, de qui ?

— Comment, de qui ? de l'Internationale.

— Je ne suis pas membre de cette société, et n'ai d'ordre à recevoir de personne pour mon ouvrage, excepté du patron qui me fournit du travail.

— Tu n'es donc pas avec nous ? tu te mets avec les exploités et le capital, contre nous ?

— Je ne suis pas avec vous pour la grève, c'est vrai, parce que je crois que c'est un mauvais moyen qui tournera à votre perte ; mais je suis avec vous pour tout ce qui est bon, juste et moral.

— Laisse là ta moralité, et pas de bêtise, entends-tu ? Si nous tenons ferme, dans quatre jours nous avons le 10 % de plus et une heure de moins de travail. Plie bagage et viens boire une bouteille avec nous.

— Merci de l'invitation. Je veux finir cette couverture et tailler encore ce bloc là-bas. Après ça, je quitte Lausanne.

— Tu vas quitter ton ouvrage immédiatement, sinon, nous jetons à bas ton toit de planches. Il s'agit d'obéir aux ordres reçus.

— Oui ! eh bien, essayez de toucher à mon chantier. Vous verrez si je sais le défendre. Je vous laisse tranquilles ; faites grève si cela vous convient. À moi, il me convient de travailler.

Ayant dit ces paroles d'une voix ferme, Ducrest reprit sa pique et recommença d'en frapper la pierre inerte.

— Camelot ! dit le plus jeune des deux grévistes, prenons chacun une barre et *déguillons* sa guérite. Celui qui n'est pas avec nous est contre nous. Après ça, s'il persiste à vouloir travailler, on lui flanquera une *giffle*.

— C'est ça, dit Camelot. À bas la maison !

Comme ils se saisissaient chacun d'une longue perche, dans le but de démolir l'abri de Ducrest, deux gendarmes se trouvèrent là inopinément. D'un chantier voisin où ils stationnaient, ils avaient entendu les menaces des deux ouvriers. En les voyant arriver, ceux-ci laissèrent tomber leurs perches.

— À la bonne heure ! fit un des gendarmes. Passez votre chemin ; cela vaudra mieux pour vous.

— Nous te trouverons assez une autre fois, lâche que tu es, dit Camelot à Ducrest.

— Lâches vous-mêmes. Pourquoi venez-vous me menacer ?

— Oui, fais-toi garder par la police ! Ce gremlin-là mérite une fameuse étrillée !

— Voyons, dit un des gendarmes en prenant son mousqueton, passez votre chemin, ou nous vous y forcerons.

Les deux ouvriers battirent en retraite, continuant leurs investigations dans les chantiers des environs. N'y trouvant personne, ils vinrent s'attabler dans quelque guinguette où ils passèrent une bonne partie de la matinée. Durant le reste du jour, le tailleur de pierre ne fut pas inquiet.

Le lendemain il revint à son poste, mais avec une inquiétude bien naturelle. Sous son hangar, il trouva un des deux gendarmes assis, qui l'attendait.

— Je dois rester ici encore aujourd'hui, lui dit le représentant de l'ordre public, mais si vous ne revenez pas demain, ce sera peut-être mieux.

— Si je ne suis pas dérangé de mon travail dans la journée, j'aurai terminé ce soir, répondit Ducrest.

En effet, au coucher du soleil, la seconde pierre était taillée. Ducrest quitta le chantier, emportant ses outils et remerciant le gendarme dont la société et la présence lui avaient été bien agréables.

Le mercredi matin, il remit la clef de sa chambre à la maîtresse de pension et dit qu'il serait absent pour deux ou trois jours. Vers midi, il arrivait au village de l'Eterpay. On y monte de la plaine, par une belle route qui traverse des prairies, des champs, de petits clos de vignes, enjambe des ruisseaux limpides et se plonge bientôt en pleine forêt, dans les côtes du Jura. Un peu plus bas, deux chemins viennent la rejoindre: l'un, à gauche, conduit à l'Eterpay, l'autre, à droite, au village du Petit-Clos. Ces deux communes sont à une bonne demi-lieue de distance et à peu près à la même hauteur. Mais le Petit-Clos est plus abrité, plus chaud que l'Eterpay ; les maisons y sont à moitié cachées dans le feuillage des noyers et d'autres arbres des vergers ; la vigne y mûrit ses grappes rouges ou dorées, tandis que l'Eterpay, plus exposé au vent du nord et plus découvert, montre de loin ses maisons blanches, ses prairies vertes dans lesquelles on voit de beaux chênes çà et là, mais peu d'arbres fruitiers.

La première chose que Ducrest remarqua en arrivant à l'Eterpay, ce fut l'abondance des fontaines. Bien qu'on fût dans les grands jours où la chaleur est parfois intense, l'eau de source tombait en large nappe au milieu de superbes bassins de roc blanc. Les maisons avaient presque toutes des angles de cette même pierre, ainsi que les linteaux des portes et les encadrements des fenêtres. Il faut, se dit-il, que la

carrière d'où l'on tire ce roc soit d'une exploitation facile. Quant à la pierre, elle est certainement de bonne qualité.

Sa lettre en main, il vint frapper à la porte du syndic. Émilien Ducrest entra dans une cuisine où la famille prenait son repas de midi. Le dîner se composait de choucroute amoncelée dans un plat, et d'un quartier de jambon chaud, posé sur une assiette. Il y avait là: le père, bel homme entre cinquante et soixante, les cheveux blancs, la poitrine large et bombée; la mère, moins âgée que lui; le fils, garçon de vingt-huit ans, barbe brune et l'œil très intelligent; puis deux filles de vingt et vingt-deux ans. De domestique homme ou femme, point.

— C'est bien ici chez monsieur le syndic Bar? demanda Émilien en entrant.

— Oui monsieur, répondit le père.

— Voici une lettre que je suis chargé de lui remettre.

— Donnez-la à mon fils que voilà, continua le père, c'est lui qui est syndic.

— Je ne savais pas; veuillez m'excuser.

Le jeune syndic lut la lettre et la tendit ensuite à son père, en disant:

— C'est du cousin Gabriel; puis, s'adressant à Émilien: — Vous venez pour examiner la carrière de la Roche-plate, et peut-être la *miser* demain?

— Oui, monsieur.

— Avez-vous dîné? demanda le père.

— J'arrive en cet instant; mais je vais aller manger quelque chose à l'auberge.

— Si vous voulez vous contenter de choucroute et d'une tranche de jambon, c'est bien à votre service.

— Merci, monsieur. Je suis déjà indiscret en me présentant chez vous à l'heure de votre dîner. Si monsieur le syndic veut me fixer un moment pour causer un peu avec lui de la carrière, je lui en serai reconnaissant.

— Acceptez d'abord l'offre de mon père. Quand vous aurez mangé, je vous accompagnerai à la Roche-plate, et nous pourrons causer tout en marchant.

Pendant que son fils faisait cette proposition à Émilien Ducrest, la mère Bar avait mis une assiette en face de son mari; elle engagea ensuite leur hôte à prendre place à table.

— Je suis vraiment confus de l'accueil que je reçois, dit l'arrivant, mais je ne refuse pas; c'est une obligation de plus que je vous aurai pour commencer, ainsi qu'à monsieur votre parent de Lausanne.

— Mettez-vous donc là, dit le père, et servez-vous. Ce jambon n'est pas mauvais, bien que, pour mon compte, je le trouve un peu trop

salé. Laurent, va chercher une bouteille de rouge. Mon cousin nous dit que les maçons et les tailleurs de pierres, ainsi que d'autres ouvriers, se sont mis en grève. C'est bien fâcheux, et absurde en même temps. Où en est son bâtiment ?

— À la hauteur du premier étage. S'il y a une interruption des travaux pendant trois semaines, comme on le suppose, ce sera un retard sans doute ; mais la maçonnerie séchera et la maison n'en prendra que mieux son *assise*. Tout ne sera pas contre votre parent, dans cette misérable grève.

— Alors, vous n'en êtes pas, vous ?

— Non, monsieur.

— Eh bien, à votre santé !

CHAPITRE III

On trouve, dans le Jura, plus d'un endroit pareil.



Dès qu'ils eurent dîné, le syndic Laurent Bar se mit à la disposition d'Émilien, pour le conduire à la Roche-plate. À vingt-sept ans, ce jeune magistrat avait été placé à la tête de sa commune, malgré l'opposition d'une faible minorité turbulente. Par son instruction et son intelligence, par sa conduite pure, sa position de fils de famille riche, Laurent avait acquis une réputation que nul ne lui contestait. Ce que certains gens lui reprochaient, c'était une rigidité de principes qu'ils trouvaient parfois excessive. Il faisait fermer les cabarets à l'heure réglementaire et tâchait qu'il y eût le moins de bruit possible le dimanche et les jours de fêtes religieuses. L'invitait-on à boire une bouteille, il n'acceptait guère qu'une fois sur dix et seulement lorsqu'il ne pouvait-refuser sans désobliger quelqu'un. Affable avec tous ses combourgeois, il savait aussi être ferme dans les avertissements et les réprimandes. À toutes sortes d'égards, Laurent Bar était donc un syndic modèle, tenu pour tel à la préfecture du district, et même jusqu'à Lausanne. Son nom, très simple et très naturel, se prêtait à un calembourg qui n'était point mensonger. Eh bien, malgré une position aussi honorable, une bonne santé, une famille dans laquelle on le chérissait, Laurent n'était pas vraiment heureux. Respectueux envers ses parents, attaché par devoir à l'église dont il était membre, il n'était pas au clair sur les grandes vérités du salut, et son âme manquait de paix. Moins instruit que lui peut-être, mais plus simple, plus pratique et non moins intelligent, Émilien Ducrest jouissait d'un vrai contentement d'esprit. Il aimait Dieu, l'Être éternel infiniment bon, infiniment sage, de qui nous dépendons pour tout absolument, et dont nous n'osons nous approcher avec confiance qu'appuyés sur notre Sauveur et Médiateur

Jésus-Christ. Tels étaient ces deux jeunes hommes : l'un, riche, entouré d'affection dans sa famille, honoré dans son village ; l'autre, seul au monde, ne possédant que ses outils de tailleur de pierre et un mince capital augmenté de ses modestes épargnes d'ouvrier.

Le chemin qui, de l'Eterpay, conduit à la Roche-plate, s'élève assez rapidement à partir du village même ; puis, un peu plus haut, il longe le bas de la montagne boisée, en suivant une pente douce. De cette partie de la route, on a une fort belle vue sur la plaine. Un peu à droite de l'Eterpay, on remarque une propriété particulière. C'est une maison de campagne, placée dans le haut d'une prairie tout unie, avec des champs au bas, et une lisière de bois du côté du nord. Émilien en demanda le nom à son compagnon.

— C'est La Gravine, répondit Laurent ; le propriétaire est un ancien industriel retiré des affaires. Il a acheté cette campagne l'année dernière et y vit avec sa fille. Ils ont des domestiques pour cultiver le domaine, qui est excellent ; mais M. et M^{me} Pratel ne font que les diriger, sans mettre eux-mêmes la main aux travaux agricoles. M. Pratel me disait l'autre jour qu'il a l'intention de bâtir une dépendance et qu'il voudrait bien qu'un bon carrier vînt se fixer à la Roche-plate. Si vous restez ici, il faudra voir M. Pratel.

— Très volontiers, dit Émilien. Monsieur le syndic, vous m'inspirez une grande confiance, c'est pourquoi j'ose vous adresser encore une ou deux questions. Chez qui pourrai-je trouver la pension et une chambre au village ? Avant tout, je tiens à être chez des gens propres, paisibles, religieux si possible. Je ne suis point un homme de cabaret ; le dimanche, j'ai besoin d'être chez moi, loin du bruit et des criaileries.

— Ce que vous demandez est un peu difficile à rencontrer chez nous ; mais pourtant, je crois que si M^{me} Jeannette Claut consent à vous recevoir et à vous fournir la pension, vous serez bien chez elle. C'est une veuve d'environ cinquante ans ; elle vit seule, dans cette jolie maison grise que vous voyez là-bas, à gauche, dans le haut du village. Elle n'a qu'un fils, en service à l'étranger. C'est une femme pieuse.

— Merci de l'indication.

En ce moment, ils arrivaient à l'entrée de la carrière, dans le bois. C'était une esplanade de roches d'un beau calcaire blanc, dont les lits, d'épaisseurs différentes, se marquaient en raies noires sur les tranches ouvertes. Ces lits n'étaient pas disposés bien régulièrement ; tantôt ils inclinaient du côté de la pente de la montagne ; tantôt ils se relevaient, au contraire, et rentraient dans l'intérieur du rocher. Mais généralement leur assise était horizontale plus ou moins, ce qui devait en faciliter l'extraction. Lorsque les lits de roches plongent verticalement

dans la terre, il faut beaucoup plus d'efforts pour les détacher et les amener en chantier.

La carrière paraissait abandonnée ; aucun ouvrier n'y travaillait. On voyait que celui qui en avait eu l'exploitation manquait d'activité ou ne connaissait pas bien son affaire. Au lieu de suivre un plan régulier d'extraction, il avait essayé de creuser çà et là, abandonnant bientôt un endroit pour s'adresser à un autre. Des pierres ébauchées, d'autres à moitié taillées, gisaient au bord du chemin ou sur le chantier. Mais ce n'étaient que de petites pièces, presque toutes manquées.

— Il paraît que les ouvriers employés ici n'étaient pas bien habiles, dit Émilien en voyant les différents débris écornés.

— Celui qui avait loué la carrière, répondit Laurent, est un pauvre homme qui, en effet, n'entend pas grand'chose à son métier. Il s'est construit à quelques pas d'ici une mesure en mur cru, où il vit avec sa femme et son enfant. Si vous louez la carrière, vous pourrez peut-être l'employer comme ouvrier ; sinon, je ne sais trop ce qu'ils deviendront, lui et sa femme. Ils ne sont pas de notre commune ; la leur est très pauvre, et nous ne pourrions pas les assister légalement. Le mari, du reste, est encore dans la force de l'âge et très robuste ; sa femme est jeune, mais ne peut guère quitter son enfant. Comme ce carrier est incapable d'exploiter ces pierres tout seul, que d'ailleurs il est paresseux et aime à boire quand il a de l'argent, la municipalité refuse de renouveler son bail. Le voici justement.

Au premier détour du rocher, Émilien vit, en effet, un homme qui s'avançait dans leur direction. Cet individu n'avait pas de chapeau, malgré l'ardeur du soleil de juin dans le milieu du jour. Une forêt de cheveux grisonnants couvraient sa grosse tête et tombaient sur le cou, de façon à rejoindre de chaque côté une barbe épaisse qui descendait jusque sur la poitrine. Pour tout vêtement, il portait une chemise encore bien blanche, et un pantalon de toile, tenu par une seule bretelle de cuir jaune, laquelle avait été probablement une courroie de fusil. Une courte pipe de terre, bien culottée, semblait clouée au coin droit de sa bouche, d'où s'échappait à longs intervalles un jet de fumée dont le parfum payernois n'était pas désagréable et s'évaporait lentement dans les taillis voisins. — L'homme était de taille moyenne, large et osseux, le teint bruni par le soleil. Le front, les pommettes des joues, le tour des yeux et le nez (car tout le reste du visage était couvert de barbe) étaient de la couleur d'un vieux meuble de noyer dépoli.

— Bonjour, Mistral, lui dit Laurent.

— Serviteur à M. le syndic, répondit le sauvage. Vous venez voir si je suis encore ici ?

— Non, j'accompagne ce monsieur, qui a l'intention de louer la carrière.

Hercule Mistral regarda Émilien d'un air qui semblait dire : « Que viens-tu faire ici, homme inconnu ? » puis il ajouta d'une voix sourde :

— C'est bon ; je souhaite que vous y fassiez de meilleures affaires que moi. D'où êtes-vous ?

— Peu importe, répondit Émilien. Si je loue la carrière et que vous sachiez travailler, je pourrai vous occuper, si cela vous convient.

— On pourra voir. Comment payerez-vous ?

— Je payerai ce qui sera juste, quand je vous aurai vu à l'ouvrage : c'est-à-dire, à la journée, pour carrier la pierre ; à vos pièces, pour tailler.

— On pourra voir tout de même, répéta Mistral. La carrière n'est pas mauvaise, parbleu ! Ce qui m'a tué, c'est d'être seul. Un homme seul, dans notre état, c'est un zéro en chiffres.

— Ce n'est pas d'être seul qui vous a fait le plus de mal, dit le syndic : c'est la boisson, quand vous avez de l'argent, et la paresse quand elle vous prend.

— Peut-être bien. Je voudrais qu'il n'y eût pas une goutte de vin ou d'eau-de-vie dans le monde, et pas un seul cabaret. — Êtes-vous tailleur de pierre vous-même ? demanda Hercule à Émilien.

— Oui.

— Vous connaissez la partie à fond, hein ?

— J'ai appris mon métier.

— Vous voyez : la pierre d'ici est bonne et ne se taille pas mal ; mais il faut des bras, des outils, de la poudre et de l'argent. — Vous conviendrait-il de vous associer avec moi ?

— Non ; je ne veux pas d'association. Mais je vous occuperai comme ouvrier, ainsi que je viens de vous le dire, et si d'ailleurs je loue la carrière.

— Entendu. Voulez-vous voir ma baraque ?

— Volontiers.

— Eh bien, de ce côté-ci, dit-il en indiquant la direction.

Tout en marchant, Émilien continua d'examiner les différentes assises des roches, et se convainquit de leur bonne qualité. Dans la partie où ils arrivèrent avant de prendre le sentier conduisant chez Mistral, il remarqua une suite de couches composées de lamelles peu épaisses, qui devaient trouver une vente facile pour les coulisses, les cadettes de murs, les voûtes de ponts, etc. Cette découverte lui fut agréable.

L'habitation d'Hercule Mistral était adossée à une ancienne carrière abandonnée, située cent pas plus haut. On y montait par un joli

sentier assez bien entretenu et recouvert du feuillage des hêtres qui le bordaient. En avant de la maison de pierre, il y avait une large terrasse, formée par les débris inutiles de l'ancienne exploitation. On avait de là, par-dessus les bois inférieurs, une échappée de vue charmante sur la plaine, le lac et les Alpes. On distinguait le cours des ruisseaux, boisés jusqu'à leur embouchure. Les diverses routes, semblables à de grands rubans blancs, se détachaient dans le paysage, d'un village à l'autre. Les clochers brillaient immobiles au soleil, pendant que les trains du chemin de fer couraient à toute vitesse à peu de distance du lac. Au loin, de grandes cimes toujours blanches s'élevaient majestueusement dans les airs. De cette place, par un temps très clair, une personne douée de bonne vue peut, vers le soir, distinguer à l'œil nu le pic géant du Cervin, loin par delà les Alpes de la Haute-Savoie.

La femme de Mistral avait, peu à peu, garni de terre noire le milieu de cette plate-forme ; elle y cultivait des légumes qui réussissaient bien. Il s'y trouvait même quelques fleurs.

En arrière et appuyée au rocher ouvert, était donc la maison des Mistral. Étrange demeure ! Un carré long, d'environ vingt-cinq pieds de face sur dix de profondeur, et huit de hauteur sur le devant, avec une porte au milieu et une petite fenêtre de chaque côté. Le toit, à une seule pente, était en planches avec des bandes clouées sur les joints. Les murs, sans ciment pour lier les pierres, étaient recouverts à l'extérieur, ainsi que le toit, de ce joli lierre du Jura, qu'on trouve en quantité sur ces pentes et qui s'attache à tout ce qui lui permet de grimper. Une bonne couche de terre de forêt, mise tout autour de l'ermitage, avait reçu des boutures de lierre placées fort près les unes des autres, et cela n'avait pas tardé à s'accrocher aux murs, pour s'établir ensuite sur le toit, et former partout une seconde muraille bien plus chaude que celle de dessous. La maison tout entière apparaissait comme un nid de feuillage.

À dix pas, un chéneau en bois amenait l'eau de source dans un petit bassin creusé par Hercule et placé là sur la demande de sa femme. Celle-ci était occupée à y laver du linge, lorsque les deux visiteurs arrivèrent sur l'esplanade. On ne voyait pas la figure d'Anzi Mistral, car elle tournait le dos à l'entrée du sentier. Lorsqu'elle regarda qui était là, Émilien et le syndic furent frappés de la propreté de cette femme et des traits si réguliers de son visage. C'était une fort belle tête, d'un type grec, avec une profusion de cheveux châains légers et brillants, correctement tressés, et attachés d'une manière gracieuse. Les mains dans l'eau fraîche, la jupe retroussée, une taille noire qui serrait son buste sans nuire à la beauté des formes féminines, tout

cela constituait un être humain que plus d'un grand peintre eût voulu avoir pour modèle. Anzi n'avait guère plus de trente ans ; elle était mariée depuis dix ans avec son étrange compagnon, sans que jamais les mauvaises langues du village eussent eu quelque chose à mordre sur sa conduite. Elle avait un garçon de huit ans, beau comme sa mère ; un autre enfant était mort. Née dans une charrette de marchands ambulants, Anzi avait passé son enfance et sa jeunesse à suivre ses parents sur tous les chemins et dans les villages où ils stationnaient. La famille étant nombreuse, Anzi devait se placer comme domestique pour gagner sa vie, lorsque Mistral lui proposa de l'épouser. Elle accepta, et ils vinrent s'établir à la Roche-plate, où ils avaient vécu dès lors. Anzi ne savait ni lire ni écrire, et n'était, extérieurement du moins, d'aucune religion. Quand son mari s'oubliait au cabaret et y dépensait l'argent nécessaire au ménage, ou qu'il revenait ivre à la maison, Anzi ne lui faisait aucun reproche et ne lui disait rien, jusqu'à ce que de lui-même il avouât son tort. Alors, suivant ce qu'il avait fait, les choses se passaient en douceur, ou bien elle prenait la parole haute et le traitait de chien et de misérable. Mistral promettait de se corriger, mais à la première occasion il recommençait à boire et à faire le paresseux. Anzi cultivait le jardin devant la maison, et un assez grand plantage dans un endroit marécageux, loué au bas de la montagne. Puis, c'était encore elle qui allait chercher le bois mort dans la forêt, pour approvisionner son feu. En hiver, il faisait sans doute froid dans cette demeure, si le fourneau n'était pas chauffé presque jour et nuit.

En hommes polis, le syndic et Émilien saluèrent les premiers la femme de Mistral, qui leur répondit par un « bonjour, messieurs » franc et cordial.

— On est venu voir la carrière pour la miser, dit Hercule.

— Est-ce que nous pourrions continuer à demeurer ici ? demanda tout de suite Anzi à Émilien.

— Je ne sais pas encore si je louerai, répondit-il. Ce rocher et cette place font-ils aussi partie du bail, monsieur le syndic ?

— Oui, ceci s'appelle la carrière d'en haut, l'autre, la carrière d'en bas.

— Nous voudrions bien ne pas quitter notre maison, reprit la femme. C'est mon mari qui l'a bâtie, il y a neuf ans, et moi j'ai planté les lierres. J'ai aussi apporté sur mon dos la terre du jardin. — Frick, dit-elle à son fils qui parut sur la porte de la chaumière, viens un peu ici.

L'enfant arriva en courant.

— Dis bonjour à M. le syndic et à ce monsieur.

— Bonjour !

— On dit: Bonjour, messieurs, fit la mère.

— Bonjour, messieurs, répéta l'enfant.

Puis il courut de nouveau du côté de la maison, siffla d'une certaine manière, et bientôt un écureuil rouge sortit du lierre qui couvrait le toit, et s'élança d'un bond de vingt pieds sur les épaules du petit garçon, qui le prit dans ses bras et lui donna une noisette, après l'avoir bien caressé.

— Vous voyez comme cet écureuil est gentil, dit Anzi. Oh! ce serait un bien grand chagrin pour nous et pour Frick s'il fallait quitter la maison. — Frick, appelle Finette.

Un claquement de langue suivi d'un frrr! répété deux ou trois fois à voix basse, furent la réponse de Frick à l'ordre de sa mère. On ne tarda pas à voir une tête de renard sortir d'un trou du rocher, près de l'habitation de Mistral.

— Allons, viens donc, Finette! dit Frick.

Le renard quitta son terrier, traînant une longue chaînette flexible, qui lui permettait de faire d'assez bonnes promenades autour de la maison, et même d'entrer dans la cuisine. Il vint jusqu'à Frick, se laissa prendre par les pieds de devant et dresser sur les jambes de derrière, lécha son jeune maître et s'assit ensuite à son côté, promenant les regards de ses yeux noirs un peu dans toutes les directions.

— Finette aime beaucoup mon garçon, dit Anzi, toute fière d'avoir pu montrer un tel spectacle aux deux visiteurs. Vous comprenez, ajouta-t-elle d'une voix triste, combien il nous serait pénible d'aller nous établir ailleurs.

CHAPITRE IV

Il nous faudra faire cela.



n redescendant au village avec le syndic, Émilien avait l'air pensif. Laurent le remarqua, mais ne voulut pas le presser de questions. Au fait, Émilien n'était pour lui qu'un inconnu, mais un inconnu recommandé par son cousin de Lausanne.

— Que pensez-vous de notre carrière? fit-il d'une façon toute générale, et après un moment de silence.

— La pierre en est bonne, répondit Émilien; l'endroit d'un accès facile. Avant de me décider à louer pour six ans la Roche-plate, il me faut encore quelques détails. Par exemple, trouverai-je au village des charretiers pour transporter mes matériaux?

— Oui, le nommé Canette a deux chevaux et deux chars. Cet homme, qui est de bonne conduite et ne manque pas d'activité, ne demandera pas mieux que d'être occupé, lui et ses attelages.

— Quelles sont, à peu près, les conditions faites par la municipalité?

— Eh bien, elles ne sont pas très difficiles à accepter. Nous demandons cent francs par an, pour l'exploitation à volonté de la carrière. C'est la mise à prix. Que le carrier travaille seul, comme Hercule Mistral, ou qu'il emploie dix ouvriers, cela nous est égal. Il est libre à cet égard. Le bois arraché par le fait d'une nouvelle découverte du rocher lui appartient. Le chemin, à partir de l'entrée de la forêt jusqu'à la carrière, doit être entretenu à ses frais. Il peut faire des baraques en bois ou en maçonnerie sur son chantier, mais la municipalité ne prend pas l'engagement de les acheter à la fin de son bail. Voilà, en gros, les conditions proposées.

— Elles me paraissent acceptables, dit Émilien. Mais il y a cette famille Mistral, qu'il est presque impossible de garder là-haut, et

presque impossible aussi de renvoyer. Cela me préoccupe.

— Je conviens que c'est une chose très délicate. Mistral, au reste, n'a aucun droit de séjourner davantage à la carrière. Nous ne voulons pas refaire un nouveau bail avec lui, parce qu'il ne tire aucun parti de notre pierre. Pourvu que sa femme et son enfant aient du pain, et lui de temps en temps deux francs à dépenser au cabaret, c'est tout ce qu'il demande. Nous ne pouvons tolérer cela plus longtemps. D'ailleurs, il ne paye pas la commune. Pour avoir les cinquante francs qu'il doit livrer chaque année, il nous faut, ou prendre des pierres dont souvent nous n'avons nul besoin, ou retenir cette valeur en mains d'un tiers. Cela ne peut nous convenir. Mistral n'est pas un malhonnête homme. Il est bizarre, souvent paresseux, et buveur quand l'occasion se présente.

— Et sa femme ?

— On en dit du bien. On n'a pas de reproches à lui faire sur sa conduite, bien qu'elle soit souvent seule. Elle est très fière, et aussi pauvre que fière. Mais vous avez vu comme elle est propre sur sa personne et ses vêtements. C'est là une qualité rare, une sorte de vertu chez une femme élevée sur les grands chemins, par une famille de marchands ambulants. Son petit garçon est peut-être, à bien des égards, mieux élevé que les fils de nos riches paysans ; mais il ne vient pas encore à l'école et ne sait pas lire. Les parents d'Anzi Mistral nous sont inconnus. Nous ne savons point exactement d'où elle est originaire. Mistral et elle arrivèrent un jour ici pour louer la carrière et s'y établirent comme vous avez vu. On ne peut s'empêcher de trouver que cette jeune femme a du goût dans les arrangements extérieurs de leur chétive demeure, et l'on dit que l'intérieur est en bon ordre aussi. Nous lui permettons implicitement de ramasser le bois mort dans les forêts, parce que nous savons qu'elle ne toucherait pas à une branche verte. Vous verrez bientôt si vous pouvez ou non garder ces gens là-haut. Si vous pouviez avoir une bonne influence sur Mistral, ce serait bien heureux. Du reste, je n'ai pas de conseil à vous donner, ni sur ce point, ni sur aucun autre ; je vous dis ce que je sais et je vous fais part de mon impression.

— Je vous en suis reconnaissant. Mon vif désir, si je m'établis ici, c'est que vous me permettiez de vous faire une visite le dimanche, de temps en temps, et de causer un peu avec vous.

— J'aurai du plaisir à vous recevoir, monsieur Ducrest, soyez-en sûr. Nous sommes, je crois, du même âge.

En disant cela, Laurent tendit sa main droite à Émilien. Celui-ci la serra fortement et le remercia avec chaleur pour sa manière de l'accueillir et pour tout ce qu'il lui avait dit. Puis ils se séparèrent.

CHAPITRE V

*Madame veuve Jeannette Claut, de l'Eterpay,
interroge Émilien.*



Il n'y a pas beaucoup d'années encore, les ouvriers maçons et gypseurs, tailleurs de pierre, menuisiers, etc., étaient facilement reconnaissantes à leur costume. Au chantier, à l'atelier, ils portaient des vêtements de toile en été; en hiver, de futaine ou autre étoffe plus chaude. Le dimanche, une chemise blanche et ce qu'on avait de meilleur. — Maintenant, ce n'est plus cela, au moins pour une bonne partie d'entre ces honorables membres de la société humaine. — Vous entrez dans un bâtiment en construction: là, vous avisez par exemple un vernisseur, affublé d'un pantalon et d'une blouse dont il est impossible de déterminer le tissu primitif, tant les couleurs de toutes nuances à l'huile et à la térébenthine l'ont pénétré. Un bonnet phénoménal préserve la tête et les oreilles des courants d'air qui circulent nécessairement dans une maison privée encore de vitres aux fenêtres. Mais le visage de cet ouvrier se distingue par une longue barbe qu'il soigne fort bien. Il chante, peut-être, tout en promenant un pinceau large sur les panneaux plats, et un plus petit sur les moulures. Demain, dimanche, vous rencontrez dans les rues un monsieur mieux vêtu que vous et moi, portant belle chaîne d'argent ou d'or au gilet. C'est l'ouvrier d'hier. Il se rend à ses affaires ou à l'église. Hé! que!.. direz-vous peut-être, non sans raison, — les temps ne sont pas encore si mauvais, si difficiles pour les ouvriers! En voilà au moins un qui ne chante pas misère. — Mais il est juste d'ajouter que c'est un garçon actif, travaillant ses douze heures par jour, bien nourri à sa pension et ne dépensant pas même deux francs par mois au café ou dans les pintes. Émilien Ducrest faisait partie de cette classe d'ouvriers distingués.

En le voyant bien habillé, propre des pieds à la tête, on aurait pu le prendre pour le fils de parents possédant un beau domaine et des obligations de banque dans leur bureau. S'il n'avait pas de chaîne en métal précieux pour tenir sa montre, celle-ci, en revanche, était un demi-chronomètre, à double boîte, afin d'éviter la poussière et les éclats de roc.

Ce fut ainsi, bien mis, qu'il était venu à l'Eterpay. En quittant le syndic à l'entrée supérieure du village, il se dirigea du côté de la maison de Jeannette Claut. Garçon prudent, il voulait s'assurer d'une pension et d'un logement convenable, avant de louer la carrière. Coiffée d'un grand chapeau de paille jaunie, la veuve jardinait près de sa demeure. Un petit sarcloir d'une main, elle tenait de l'autre une poignée de mauvaise herbe qu'elle arrachait dans un carré de jeune légume. Un ordre minutieux, une propreté inattaquable régnaient devant cette habitation ; le racle-pied, à côté de la porte, n'avait pas même un atome de terre au-dessus, et la lame brillait comme si vraiment on l'eût frottée avec du carreau anglais.

— Bonjour, madame, dit Émilien en se découvrant. Est-ce bien ici chez M^{me} Claut ?

— Oui, monsieur ; je suis la veuve Jeannette Claut.

— Veuillez m'excuser si je vous dérange dans vos occupations. Je suis tailleur de pierre ; j'ai l'intention d'exploiter la carrière de la Roche-plate ; et M. le syndic Bar m'a dit que peut-être vous consentiriez à me fournir le logement et la pension. C'est lui qui m'a donné votre adresse, que voilà, au reste, écrite de sa main sur cette carte.

La veuve donna un coup d'œil à l'écriture, puis elle dit :

— C'est bien, monsieur ; veuillez prendre la peine d'entrer chez moi.

Elle alla poser son outil à la place qu'il occupait invariablement depuis des années, mais non sans l'avoir frotté avec un couteau de bois destiné à cet usage et planté ensuite en terre à côté d'elle. L'herbe fut mise dans un panier.

— Entrez, dit-elle encore après avoir ouvert la porte. Mais Émilien était trop bien élevé et trop poli pour entrer le premier.

— Je vous suivrai, madame, répondit-il. Comme c'est joli et propre l'appartement d'une veuve, quand il ressemble à celui de Jeannette Claut ! Pas trace d'encombrement, point de souliers d'homme traînant sous une table, point d'essuie-main sale, séchant sur un dossier de chaise devant le foyer. Une batterie de cuisine, brillant comme l'or ; une armoire vitrée contenant de belles cafetières jaunes, des tasses et des assiettes de porcelaine blanche, des verres transparents comme du cristal, un huilier en tôle rouge, et de charmants coquetiers en terre anglaise. Jeannette Claut fit asseoir son hôte et commença par une

série de questions ressemblant fort à un interrogatoire dans les règles.

— Monsieur, quel est votre nom, et votre origine ?

— Émilien Ducrest ; je suis Vaudois.

— Marié ?

— Non.

— Vous avez quelque chose comme vingt-huit ans ?

— Précisément, c'est-à-dire vingt-neuf.

— Protestant ?

— Oui ; mais veuillez avoir l'obligeance de me dire si vous pouvez me recevoir en pension, dans le cas où je me fixerais à l'Eterpay.

— J'ai une chambre à vous offrir ; oui, je pourrai vous recevoir, si vous n'êtes pas trop difficile pour la nourriture. Avez-vous des goûts particuliers ?

— Aucun absolument. Le matin, je prends une tasse de café au lait, sans sucre, avec un morceau de pain ; à midi, de la viande et du légume ; le soir, de la soupe et quelque chose après, n'importe quoi. Je fournirai mon vin. — Ce à quoi je tiens essentiellement, c'est à la propreté ; mais d'après ce que je vois ici de votre maison, je n'ai nul besoin de faire une réserve à cet égard.

— Vous pouvez en effet vous en dispenser, reprit la veuve, avec un sourire de satisfaction. Mais moi, je désire être au fait d'une chose, — de deux choses, — avant de vous recevoir sous mon toit. D'abord, êtes-vous un garçon riche ? vous en avez l'air. Ensuite, êtes-vous fiancé ? Avez-vous l'intention de vous marier prochainement ?

— Je suis loin d'être riche, puisque je ne possède guère que mes épargnes d'ouvrier ; quant à votre seconde question, bien que je pusse me dispenser d'y répondre, je vous dirai que je n'ai aucune inclination ; mon désir est de travailler de mon état, de faire bien mes affaires si c'est possible ; après cela, si je dois me marier, Dieu y pourvoira.

— Jeune homme, vos paroles sont marquées au coin de la sagesse. Je vous louerai donc une chambre, et je vous fournirai vos trois repas par jour, vin non compris (je n'en bois pas), pour 45 fr. par mois : cela vous va-t-il ?

— Oui ; je payais un peu plus à Lausanne, sans doute parce que les loyers sont beaucoup plus chers qu'ici.

— Eh bien, nous sommes d'accord. Au bout d'un mois, si je vois que je puisse diminuer mon prix, je le ferai avec plaisir ; mais je ne pense pas que ce soit possible, si, comme je l'espère, vous êtes doué d'un bon appétit. — Sans la recommandation de M. le syndic Bar, je vous aurais répondu tout de suite par un refus. M. Laurent est-il un de vos amis ?

— Non, madame ; c'est la première fois que je viens dans ce village,

où je ne connaissais personne avant aujourd'hui.

— Et alors, dites-moi, M. Ducrest, comment vous arrangerez-vous avec les Mistral ? Puisque vous êtes un chrétien, vous ne pouvez pas songer à mettre cette femme et son enfant à la rue, avant que ce loup-garou de Mistral n'ait trouvé un autre logis pour remplacer sa maison de lierre. Anzi Mistral est encore à moitié païenne, mais il faut également user de charité envers elle.

— Je pense, en effet, laisser cette famille à la carrière, si Mistral veut travailler et vivre d'une manière honnête et rangée. Je compte l'employer comme ouvrier.

— Ce sera une bonne œuvre, mais difficile. — Il faut pourtant que je vous montre votre chambre.

Ce disant, M^{me} Jeannette ouvrit une porte donnant sur un escalier de bois, dont les marches étaient si propres et si blanches qu'on aurait pu y prendre ses repas. Elle engagea Émilien à monter et à ouvrir la première porte à gauche, puis elle le suivit. Émilien entra dans une jolie chambre, meublée d'un bon lit, d'une commode et de deux chaises. Une table, placée dans le meilleur jour, pouvait servir de table à écrire ; et, dans le mur, une bonne armoire était là, fermant à clef.

— Cela vous convient-il ? dit-elle.

— Parfaitement.

Ils descendirent, et, après avoir causé encore un moment de choses générales avec M^{me} Jeannette, Émilien la quitta, mais non sans la remercier de sa complaisance et de la manière aimable dont elle l'avait reçu.

CHAPITRE VI

Ce garçon me plaît, disait-il à sa fille.



Émilien avait maintenant terminé les préliminaires de l'entreprise à laquelle il était décidé de se vouer, si des concurrents ne venaient pas à la traversé de ses intentions, par une hausse de prix qu'il ne voulait ni ne pouvait mettre à la carrière. Avant le coucher du soleil, il lui restait encore une bonne heure. À quoi l'employer ? Il n'osait pas retourner chez les Bar, qui sans doute étaient occupés à leurs foins ; cependant l'idée lui vint qu'il pourrait leur offrir de prendre une fourche et leur aider le reste de la journée. En passant devant le cabaret principal du village, il y entra pour demander une chambre et quelque chose à souper quand la nuit serait venue ; puis il se rendit devant la demeure de la famille Bar. Au moment où il y arrivait, Laurent amenait un grand char de foin attelé de deux bœufs rouges et blancs, de l'espèce qu'on élève dans le Simmenthal. Ces bœufs achèvent leur éducation sur les pâturages du Jura bernois, d'où ils arrivent ensuite, à quatre ans, sur les marchés des environs de Neuchâtel et d'Yverdon. De là, transportés dans la partie occidentale du canton de Vaud, ils sont engraisés tout en travaillant sans être fatigués, et ils vont terminer à six ans leur existence, soit dans les villes des bords du lac, soit à Genève ou même à Lyon.

Les bœufs du père Bar entrèrent vaillamment le char dans la grange, malgré l'opposition énergique du fourrage comprimé entre les linteaux et la voûte du portail de roc. Cela fait, et les deux animaux étant attachés dans l'écurie, Laurent dit à une de ses sœurs d'appeler un voisin, pour aider à monter le foin sur le tas général déjà bien élevé.

— Il faut absolument trois hommes pour cela, ajouta-t-il.

— Si vous voulez accepter mon aide, dit aussitôt Émilien, je serai

bien content de prendre la fourche ; j'ai terminé mes affaires et je suis sans occupation. Donnez-moi une fourche ; je monterai sur le char très volontiers.

— Soit, répondit le père Bar, mais cela mettra bien de la poussière à vos habits.

— Rien de plus facile que de s'en débarrasser, reprit Émilien, qui ôta sa jaquette et son gilet à l'instant, laissant sa montre dans la poche de celui-ci.

Comme il cherchait un endroit pour les déposer, l'aînée des filles Bar lui dit :

— Donnez-les-moi ; vous les trouverez à la maison quand vous aurez fini. Les habits seront plus en sûreté chez nous, la montre surtout, qu'à la rue.

Émilien remercia et tendit les vêtements à Élise Bar, non sans remarquer les beaux yeux de cette jeune villageoise.

À l'ouvrage, Émilien était un vaillant compagnon. L'habitude de manier la pique, la marteline, la boucharde et le ciseau, lui faisait paraître la fourche de bois comme une plume entre les mains. C'était plaisir de voir comme il tendait le foin à Laurent, qui, à son tour, le donnait sur le tas à son père, pour l'étendre en couches régulières. Dans bien des maisons de paysans, on fait monter des jeunes filles de quinze à vingt ans pour marcher sur le fourrage et l'arranger comme le faisait le père Bar ; nous estimons que c'est là un ouvrage qu'on ne doit exiger d'une femme dans aucun cas. C'est une place d'homme et un travail d'homme uniquement. En moins de trois quarts d'heure le déchargement fut effectué. Émilien, selon l'usage, donna une secousse aux échelles du char avant de descendre, pour faire tomber les brins de fourrage qui d'ordinaire y restent accrochés ; il plia la corde pressière, remit les bâtons du tour à leur place, en sorte que le père Bar trouva déjà tout en ordre sur le plancher de la grange quand il revint de son haut juchoir.

— Vous êtes un fort gaillard, dit-il à Émilien ; mon fils, qui a pourtant les reins solides, n'aurait pas expédié ce char en aussi peu de temps que vous. Il est vrai, dit-il en l'examinant de plus près, que vos épaules sont plus larges que les siennes. Avez-vous travaillé à la terre avant de piquer le roc ?

— Oui, de seize à dix-huit ans. C'est à dix-huit ans que j'ai commencé l'apprentissage de mon état.

— Bon, bon. Ma foi, vous nous avez donné là un coup de main qui mérite bien un verre de vin. Entrez à la maison.

— Voici vos habits, dit Élise Bar à Émilien, lorsqu'il fut dans la cuisine. — Père, il y a du vin dans cette bouteille et des verres sur une

assiette, si c'est ce que tu veux.

— Précisément ; verse. Laurent, fais boire les bœufs, maintenant qu'ils n'ont plus si chaud. — À votre santé, M. Ducrest, et à votre bonne réussite à la Roche-plate. Il paraît que vous serez le seul miseur ; personne que vous, jusqu'à présent, ne s'est présenté.

— Tant mieux, dit Émilien ; je n'aurai pas besoin de renchérir sur mon prix. — Merci, mademoiselle, je ne prendrai pas davantage de vin.

— Comment ! fit le père ; rien qu'un verre ?

— C'est bien assez. Au revoir, monsieur ; votre serviteur, mademoiselle.

— Et où allez-vous de ce pas ? demanda le père.

— Me promener un peu aux environs du village, avant la nuit.

Émilien sortit, salua Laurent sur la porte de l'écurie, et se dirigea du côté de la campagne de la Gravine.

On se souvient que cette propriété était située à quelques minutes du village, du côté de l'occident. C'était une belle prairie naturelle, avec des champs de peu d'étendue, dans la partie du domaine qui longeait la route. Autour du bâtiment d'habitation déjà ancien, mais bien conservé et bien placé, il y avait des arbres fruitiers en abondance, et, de loin en loin, dans la prairie, quelque grand chêne isolé. Le feuillage sombre et l'envergure large de ces beaux arbres, vétérans des siècles passés, faisaient un contraste marqué avec la forme élancée de peupliers, dont un groupe de couleur claire se montrait à quelque distance, au bord d'un ruisseau où ils avaient poussé tout seuls et tendaient à se multiplier indéfiniment par les rejets des racines. Cette campagne de la Gravine ne formait qu'un seul mas de cinquante arpents, d'excellent terrain, dont l'exploitation était d'une facilité extraordinaire, tout étant si rapproché de la maison et sans autre pente que celle nécessaire à l'écoulement des eaux pluviales. Un valet de confiance pour soigner le cheval et diriger les travaux, un berger pour les huit vaches de M. Pratel, une servante pour le ménage des maîtres et des domestiques, c'était là tout le personnel attaché au service du propriétaire.

Le soleil venait de se coucher. Son éclatante lumière avait fait place à l'agréable clarté qui, en cette saison, permet de tout envisager à grands yeux sans aucun effort, et dure encore longtemps avant le moment du crépuscule. Émilien se promenait donc solitaire le long de la Gravine, admirant la position facile et la beauté des récoltes, lorsqu'il rencontra un homme d'une taille élevée, assez gros et la barbe grise. Cet inconnu donnait le bras à une jeune dame, et parlait avec une animation qui ne faiblissait point, malgré la rencontre

d'Émilien et le coup de chapeau que celui-ci donna en l'honneur de la compagne du passant.

— Oui, oui, je te dis que c'est comme cela qu'il faut faire. C'est impossible de loger toutes nos récoltes dans la grange actuelle. À peine y a-t-il place pour le foin. Je ferai construire une dépendance détachée de la maison d'habitation ; nous y mettrons le bétail, même le cheval, et je ferai démolir la vieille baraque où sont nos vaches. Cela me coûtera une vingtaine de mille francs au plus ; mais je les ai, et ce sera une dépense bien placée. Si seulement nous pouvions avoir la pierre de taille à la carrière du village, ce serait bientôt fait.

M. Pratel (car c'était lui) en était là du discours qu'il tenait à sa fille, lorsque Émilien les salua, comme je l'ai dit.

— Connais-tu cet étranger ? demanda M^{lle} Pratel à son père, quand ils eurent fait quelques pas.

— Non ; je le vois pour la première fois. Et toi, le connais-tu ?

— Pas davantage. Mais il me semble l'avoir déjà vu quelque part.

— Quel qu'il soit, c'est un homme poli, d'une belle prestance, ajouta-t-il en se retournant à moitié pour regarder Émilien. Vois un peu ses larges épaules. Il n'y a pas de garçon au village mieux taillé que lui. Le syndic, certes, est un bel homme, mais celui-ci est encore mieux.

M^{lle} Emma Pratel ne répondit rien à cette comparaison de son père.

Au retour, et presque à la même place, ils rencontrèrent de nouveau Émilien, qui, de nouveau encore, mais sans les regarder, ôta son chapeau.

— Excusez-moi, monsieur, si je me permets de vous arrêter, dit M. Pratel ; je viens du village où l'on m'a dit que vous avez l'intention de vous établir comme tailleur de pierre.

— Oui, monsieur.

— Dans ce cas, j'aurai probablement une commande à vous faire pour une dépendance de ma propriété. Je suis M. Pratel, et voilà ma maison devant nous.

— Je ferai ce qui dépendra de moi pour vous satisfaire.

— Eh bien, dès que vous aurez signé votre convention avec la municipalité, venez me parler.

— Oui, monsieur ; je vous remercie de votre confiance.

— D'après ce que vient de me dire M. le syndic Bar, je crois pouvoir vous l'accorder.

Émilien s'inclina.

— Ainsi, reprit M. Pratel, à demain, quand vous aurez fini ; venez tout droit à la maison.

— Je suis à vos ordres, monsieur.

M. et M^{lle} Pratel s'éloignèrent, le père causant toujours.

— Ce garçon me plaît, disait-il. Il parle bien et n'a pas l'air effronté de nos anciens ouvriers. On voit qu'il a été à une bonne école. Ce que les Bar nous ont raconté de lui est tout à son avantage. Je serai bien aise de lui faire gagner quelque argent, pourvu toutefois qu'il me serve bien. Dès demain matin, j'irai parler à M. Cardier pour avoir un plan et un devis. As-tu trouvé à qui ressemble ce tailleur de pierre ?

— Non ; mais je suis persuadée que ses traits ne me sont pas inconnus ; même le son de sa voix me rappelle celui d'une autre personne.

— Pour moi, dit le père, c'est bien certainement la première fois que je le vois. Tu te fais illusion, probablement. On a parfois de ces réminiscences de notre propre esprit, qui nous font croire à la réalité d'objets et à des souvenirs absolument fictifs, mais qui ont passé en imagination devant nos yeux.

— C'est possible, dit Emma. Comme Élise Bar est gentille ! ne trouves-tu pas ?

— Charmante. Voilà une famille distinguée, ces Bar. Dommage que le fils soit un songe-creux, toujours à la recherche de ce qu'il appelle la vérité. La vérité, n'est-ce donc pas ce qu'on voit et ce qu'on touche ! Sa sœur Élise est, comme toi, un peu mômière ; c'est votre défaut principal à toutes deux.

— Aimerais-tu mieux que nous n'eussions pas de convictions ?

— Les convictions religieuses, ma chère enfant, se font et se défont : elles reposent sur le vide. Qu'est-ce que nous savons d'une autre vie ? Rien que des suppositions, des hypothèses. La réalité n'est connue que lorsqu'on tombe dans cet horrible gouffre dont nul ne revient. Tout peut être vrai en fait de convictions, et tout peut aussi être faux. Pour moi, tu le sais de reste, je ne crois qu'à la force créatrice de la matière, à l'existence des choses, animales ou inertes, qui doivent se combiner, naître, vivre et finir. Je n'en suis pas plus malheureux pour tout cela. Ce que je vous souhaite, à ton amie Élise et à toi, c'est la *conviction* d'avoir un jour chacune un bon mari, bien portant, riche si possible, intelligent et actif. Pour tout le reste des croyances, je m'en lave les mains. Oh ! si je te voyais devenir singulière, passer ton temps à l'église, quêter de maison en maison pour des missions impossibles, diriger ou fonder des établissements de piété, alors, ma foi, j'y mettrais le hôla. Il ne faut point vouloir être plus saint que les autres mortels. Cela ne vaut rien pour personne, et le pape de Rome est, à mon avis, un fameux sot avec tout ce tripotage d'infailibilité³ qui se remue

3 - [NdÉ] L'infailibilité du pape est une doctrine catholique relativement récente. Il a d'abord été proposé par le pape Pie IX et adopté par les cardi-

autour de lui, d'après ce que disent les journaux.

naux au cours de la quatrième session du concile Vatican I en 1870. Cela s'est donc fait du vivant d'Olivier. Cela ne fait pas que concentrer le pouvoir dans les mains de la personne du pape, mais il met l'autorité du pape au même niveau que la Bible.

CHAPITRE VII

*Entre deux points, la ligne droite est la plus courte. Je tiens aussi que
deux et deux font quatre ; mais je n'en suis pas sûr.
Voilà mes principes, Messieurs, dans lesquels j'ai été élevé.*

PAUL-LOUIS COURIER.



. Pratel était le fils d'un simple ouvrier de fabrique. Sa mère, femme d'une activité extraordinaire, était parvenue à lui faire donner une bonne instruction pratique. Elle lui fit suivre les classes du collège, puis celles d'une école industrielle, où il se distingua de ses camarades par certaines connaissances techniques dont il sut plus tard tirer un excellent parti. Mais avec la science qu'il acquit dans la branche d'industrie dont il s'occupait, Henri Pratel acquit aussi une forte dose d'incrédulité, et cela faisait le désespoir de sa mère, qui avait de la piété et aurait voulu que son fils restât fidèle aux croyances de la vieille église à laquelle il était censé appartenir. Le père Pratel mourut, la mère aussi, laissant le jeune homme à l'entrée de la vie sans soutien moral et sans croyances chrétiennes. Il fit son apprentissage, passa ensuite plusieurs années dans une grande ville de France, où il épousa une marchande plus âgée que lui, et qui avait gagné dans son commerce une trentaine de mille francs. Avec cette somme, il fonda une petite fabrique de produits dont il possédait le secret. Son industrie prit une extension rapide. En vingt années de travail, il décupla la fortune de sa femme. Mais celle-ci mourut lorsque leur fille unique, Emma, avait à peine quinze ans. Et à cette époque, Henri Pratel, qui jusque-là n'avait pas eu de concurrent, se trouva tout à coup dépassé par un nouvel inventeur, et vit ses procédés de fabrication considérés comme une antiquaille. Cela le décida à liquider peu à peu ses affaires, puis à se retirer à la campagne, dans le canton de Vaud. Il acheta la Gravine et vint s'y fixer lorsque sa liquidation fut terminée. C'était un

homme très intelligent dans sa partie, mais dont l'éducation, le ton et les manières laissaient beaucoup à désirer. Parce qu'il jouissait d'une sorte de monopole dans son métier, il se croyait capable de juger toutes les questions religieuses et de haute morale. Rien ne lui paraissait trop élevé pour son esprit assez ordinaire. Il avait peu lu, seulement les auteurs modernes les plus courants, dont les œuvres se trouvent dans les feuilletons des journaux. Cependant il achetait volontiers quelques livres de science, et les ouvrages de controverse religieuse, surtout ceux qui s'attaquent au vieux christianisme biblique. N'admettant pas l'idée d'un Dieu personnel, Créateur souverain, Intelligence infinie et éternelle, il ne voyait dans l'univers que des choses provenant d'elles-mêmes et s'ordonnant d'une manière admirable sans savoir ni comment ni pourquoi. Le fait matériel était tout pour lui. L'existence de la conscience humaine lui paraissait inexplicable ; mais il passait par-dessus ce fait moral immense, incréé, et se contentait de son jugement surtout le reste. Avec cela, bon père, homme serviable, ami de la paix. N'ayant eu ni le temps ni le besoin de s'occuper de l'éducation de sa fille, il l'avait mise en pension, depuis la mort de sa femme, pendant quelques années, dans un institut de second ordre ; et, dès son retour à la maison paternelle, Emma avait été chargée de la direction du ménage. Elle s'acquittait fort bien de ce soin et mettait beaucoup de vie autour d'elle. D'un extérieur agréable, ayant beaucoup de naturel et de douceur, une piété simple et pratique, telle était cette jeune héritière, à l'époque où nous venons de la rencontrer avec son père, entre la Gravine et le village de l'Eterpay.

Le soir tombait, lorsque Émilien se trouva de nouveau devant l'auberge du *Bûcheron vaudois*, où il, avait commandé son souper. Vers le milieu de juin, c'est une heure délicieuse que celle du long crépuscule. Il semble que le jour ne peut nous quitter, tant la lumière et la chaleur ont été répandues à profusion sur la terre. Une pente de montagne déjà dans l'ombre, un glacier terne et mat, se mettent tout à coup à briller encore d'un dernier reflet doré, mais qui ne dure qu'un instant. Ainsi en est-il de ces soupirs de bonheur qu'exhalent nos poitrines, quand le cœur est à l'aise et que nous respirons librement.

Dans la salle de l'auberge, le couvert était mis à un bout de table, pour une personne seule. Une serviette en guise de nappe, deux assiettes, une soupière, du pain, du fromage, constituaient le menu de ce repas. Émilien vint s'asseoir à cette place préparée pour lui, et se servit d'une excellente soupe, comme on sait la faire au village. Trois hommes attablés dans la même chambre le regardaient manger, tout en buvant quelques verres de petit blanc. Ils chuchotaient entre eux à

demi voix, comme s'ils fussent gênés par la présence de l'étranger silencieux, lorsque Mistral entra, toujours sa pipe à la bouche, et une blouse bleue si courte qu'à peine descendait-elle jusqu'aux hanches. Il frappa deux coups sur la table et demanda quartette, puis s'assit à côté d'un des buveurs, en face d'Émilien.

— Ah! bonjour, monsieur, dit-il de sa place, excusez-moi si je ne vous ai pas salué plus tôt; je n'ai pas regardé qui était là.

— Bonsoir, répondit Émilien.

— C'est donc à demain les affaires, dit un des hommes présents à Hercule. Est-ce que tu vas quitter tout de bon la carrière?

— Oui, seul, je n'y peux rien.

— Et où iras-tu, avec ta femme et ton garçon?

— Ce sera une chose à voir.

— Sait-on qui se présente pour miser?

— Oui.

— Qui est-ce?

— Rien de plus facile que de vous en informer. Voilà monsieur, qui soupe à l'autre table; je ne sais pas son nom. Vous pouvez vous adresser à lui.

L'homme se tourna du côté d'Émilien, qui ne fit pas même semblant de le voir et continua de manger sa soupe. Dès lors, le questionneur n'ouvrit plus la bouche; ses camarades parlèrent de la pluie et du beau temps; l'un des deux essaya de taquiner Hercule sur sa maison de lierre, même sur sa femme, qui, dit-il, avait été bien trop bonne d'épouser un homme aussi laid et aussi barbu.

— Je vous conseille de vous taire sur le chapitre de ma femme, citoyen Pierron, à moins que vous n'ayez envie de me fâcher, dit Hercule. Ce serait vite fait, voyez-vous. Dites de moi tout ce qu'il vous plaira, cela m'est égal, mais laissez Anzi Mistral tranquille. Elle vaut mieux que la Pierronne, votre digne moitié.

— À ta santé, demi-dieu de la Grèce, dit Pierron en tendant son verre à Hercule; tu sais bien qu'on badine.

— Badinez tout seul, et buvez tout seul.

— Diantre! tu es bien fier aujourd'hui?

— Je suis ce que je suis: Hercule Mistral, carrier, tailleur de pierre.

— On ne sait pas, continua Pierron en s'adressant à ses compagnons, si le fils de Jupiter était barbu autant que l'ami Hercule ici présent. Mais d'après ce qu'on raconte de sa vie et de ses travaux, c'était le plus fort gaillard de son temps. Je suppose qu'il ne travaillait que pour son plaisir et à ses heures. Ainsi, quand il se chargea de sortir le fumier des écuries d'un certain Augias: c'est là qu'il y en avait des brouettées! J'aurais bien voulu en avoir une vingtaine de tombe-

reaux pour mettre à ma vigne, au lieu que, d'après l'histoire, tout ce fumier fut emmené à la mer, par un fleuve que le dit Hercule détourna dans ce but. Tout de même, les anciens étaient joliment timbrés, pour croire de pareilles bêtises.

— Pas encore tant, dit un voisin, et en tout cas pas plus que nous. Est-ce qu'on ne débite pas de notre temps, même en chaire, des contes tout aussi absurdes que celui dont tu parles? Bien plus absurdes, même. Il faut entendre là-dessus M. Pratel. Au reste, chacun est libre de croire ce qu'il veut, et de boire ce qu'il peut. N'est-ce pas vrai, Mistral?

Au lieu de répondre, ce dernier frappa sur la table avec le fond de sa chopine vide, pour en demander une seconde, qu'il se mit à boire seul, comme la première, chassant des flots de fumée contre le visage de Pierron, son vis à vis. On aurait dit qu'il le faisait à dessein.

— Sais-tu, ami Hercule, que ton tabac n'est pas de première qualité? dit Pierron.

— C'est bien possible. Je ne fume pas des cigares de la Havane, comme votre M. Pratel. Mais vous savez qu'il y a des compartiments où la pipe n'est pas tolérée. Ici, on peut fumer.

Émilien se leva, ayant fini de souper. Il y avait encore un peu de vin dans sa chopine. Hercule s'en aperçut et vint à lui, son verre plein à la main.

— Ça me ferait plaisir de trinquer avec le futur patron, lui dit-il.

— Très volontiers.

Émilien se versa le demi-verre restant au fond de la bouteille pour boire à la santé de Mistral. Puis il quitta la chambre, et alla se promener encore un moment dans le village. Pendant son absence, la conversation continua entre Mistral et les autres buveurs. Ceux-ci voulaient savoir d'où était Émilien, s'il était riche, ou enfin capable de mener à bien son entreprise. Hercule n'en savait pas plus qu'eux et ne pouvait par conséquent leur donner aucun renseignement.

— Tout ce que je sais, leur dit-il, c'est qu'il est tailleur de pierre de son métier.

— Il a bonne façon, reprit un des trois, et il est bien habillé. Ça n'a pas l'air d'un *crève de faim*.

— Non, dit Pierron, mais d'un aristocrate. Il n'a ouvert la bouche que pour manger et boire. Si c'était un homme vraiment comme il faut, il aurait essayé de causer un peu et nous aurait dit son nom, ainsi que celui de son pays. M. Pratel, voilà un homme populaire! Où que vous le rencontriez, il a toujours un mot à vous dire, et d'un air bon enfant. On devrait le nommer au grand conseil, lors des prochaines élections.

— Au grand conseil? tu me la donnes belle! Oui, on va nommer au

grand conseil un homme qui n'est peut-être pas Vaudois et n'habite notre commune que depuis dix-huit mois. On nommera le syndic.

— Nous aurons alors de l'or en barre à Lausanne, reprit Pierron.

— Peut-être bien, dit Hercule. Et sur ce, bonsoir.

— Oui, adieu, continua Pierron. N'oublie pas d'embrasser ta femme en arrivant.

Dans l'escalier, Hercule rencontra Émilien qui rentrait.

— Bonsoir, lui dit ce dernier.

— Bonsoir, monsieur. Il ne faut pas m'en vouloir si j'ai bu mes deux chopines. Ça ne m'arrive que rarement, soyez-en sûr.

— Je l'espère bien, car si vous aviez l'habitude de boire souvent comme aujourd'hui, je ne pourrais pas vous occuper. Une chopine, passe encore, à la fin d'une journée de fatigue ; mais deux, quand on n'a pas travaillé, c'est tout cela de trop.

— Vous avez raison. Je n'en aurais bu qu'une, si Pierron ne m'avait pas ennuyé de ses mauvais propos. Le voici justement avec les autres.

Émilien se tira de côté pour laisser descendre les trois hommes, après quoi il se rendit dans sa chambre et ne tarda pas à dormir.

CHAPITRE VIII

*Ce mari qui se fait battre par sa femme est impossible,
à moins qu'il n'existe véritablement. G. B.*



Le lendemain, à midi, Émilien entra dans la salle de la municipalité. Aucun autre amateur ne se présentant, la carrière lui fut adjugée aux conditions suivantes, savoir: cent francs à payer immédiatement pour un an, avec faculté, en faveur d'Émilien, de pouvoir continuer sur ce pied pendant cinq autres années, ou de résilier le bail, si mieux lui convenait de renoncer à l'exploitation. La convention inscrite au registre, Émilien signa, après quoi il fut libre de se retirer. Les municipaux firent des vœux pour la pleine réussite de son entreprise, espérant que cela donnerait un bon renom à la commune de l'Eterpay et y amènerait quelque argent.

Mistral ne se montra pas, sans doute par déférence envers Émilien, qu'il considérait déjà comme son patron. Lorsque celui-ci eut quitté la salle de la municipalité, la fille de l'hôtesse lui dit qu'on le demandait à l'entrée de la maison. Il s'y rendit et trouva Anzi, tenant Frick par la main.

— Excusez-moi, monsieur, si je vous dérange, dit-elle, mais je suis très impatiente de savoir si c'est vous qui avez la carrière.

— Oui, c'est moi.

— Est-ce que nous pourrions y rester ?

— Pour le moment, oui. Il dépendra de votre mari et de vous d'y rester longtemps, si Mistral veut travailler convenablement et si vous continuez à donner autour de vous le bon exemple. J'aurai d'autres ouvriers, des gens peut-être difficiles à vivre, grossiers dans leur langage et leurs manières, bien capables d'entraîner votre mari au cabaret. D'après ce qu'on m'a dit dans le village, j'espère pouvoir

compter sur vous, autrement je vous donnerai votre congé. Que ce soit donc une chose bien entendue entre nous.

— Monsieur Ducrest, je vous le promets, en présence de Celui qui a fait le ciel, les montagnes et connaît nos plus secrètes pensées. Je ne donne pas volontiers ma parole ; mais si je m'engage une fois, je tiens ce que j'ai promis. — Frick, dit-elle à son petit garçon, donne la main à M. Ducrest, et écoute bien ce que je te dis : M. Ducrest est notre patron ; tu lui obéiras comme à ton père et à ta mère.

— Oui, dit l'enfant, qui tendit sa petite main à Émilien. Celui-ci, touché d'une telle candeur, avait une sorte d'émotion contenue.

— Que Dieu te bénisse et te rende vraiment sage, dit-il à Frick, en posant sa large main sur la tête du petit garçon.

— Merci de votre souhait, dit la mère. Si vous saviez, monsieur Ducrest, comme je suis contente de rester dans notre maison. Il faudra donner de l'ouvrage à Mistral sans tarder, car c'est l'oisiveté qui est son plus grand ennemi.

— Je monterai cette après-midi à la carrière ; vous pourrez lui dire de se mettre tout de suite à faire une *découverte* de dix pieds de large du côté de droite, au bout de ce qu'il a abandonné.

— Oui, monsieur.

Tout heureuse de si bonnes nouvelles, Anzi repartit de son pied ferme et agile, Frick trotinant à côté d'elle, et trouvant le temps de jeter plus d'un regard furtif dans le village. Anzi entra chez le boulanger pour acheter du pain, car elle n'en avait plus.

— Avez-vous l'argent ? lui dit le marchand.

— Oui, sans doute ; est-ce que je ne paye pas toujours ?

— Quand c'est vous qui venez, oui ; mais c'est rare que Mistral paye, si c'est lui qui emporte le pain. Vous m'en devez déjà pour huit francs cinquante centimes.

— Donnez-moi la note détaillée, pour que mon mari l'examine. Aussitôt que nous le pourrons, je viendrai payer.

— Vous ferez bien ; car j'ai besoin de mon argent.

— Rien de plus juste.

En arrivant chez elle par la forte chaleur du milieu du jour, Anzi était un peu excitée. Elle trouva Mistral qui dormait tranquillement à l'ombre, le corps sur des débris de pierre et un coussinet d'herbe sèche pour oreiller. Ayant fait entrer Frick dans la maison, elle revint auprès d'Hercule ; c'était à la carrière d'en bas.

— Tu dors, lui dit-elle d'une voix rude et sonore ; tu dors, paresseux ! Veux-tu bien te lever, et vite !

— Hé ! que veux-tu ? répondit le dormeur en bâillant jusqu'aux oreilles.

— Je veux que tu travailles, et cela promptement

— Travailler ! à quoi ? Est-ce M. Ducrest qui a la carrière ?

— Oui, et nous restons ici. J'ai de l'ouvrage pour toi. Dépêchons-nous. Voilà ta pioche et ta pelle.

Mistral se leva, se secoua, passa la main sur ses yeux et se mit à bâiller de nouveau.

— Ah ! nous restons, dit-il, ma foi, tant mieux.

— Je pense bien, *tant mieux* ; écoute : voici l'ordre du patron : Commencer tout de suite une *découverte* de dix pieds de large, là où tu as abandonné l'ouvrage.

— Bien ; on y va.

— Maintenant, monsieur, sauriez-vous m'expliquer ce que c'est que ça ? dit Anzi en déployant la note du boulanger. Lisez-moi cela.

— C'est 8 fr. 50 que nous devons pour du pain.

— Et qu'avez-vous fait de l'argent que je vous avais remis pour payer le pain, chaque fois que je vous ai dit d'en acheter ? Vous l'avez dépensé au cabaret ?

Mistral ne répondit pas. Il mit la main sur sa bouche et demeura pensif.

— Vous savez ce qui est convenu entre nous sur ce point, dit Anzi de la même voix toujours haute et vibrante. Si vous manquez à votre parole, je tiens la mienne, malgré ce qu'il m'en coûte.

Nouveau silence d'Hercule Mistral. La voix de sa femme le dominait complètement.

— Tournez-vous de l'autre côté, dit-elle. Hercule obéit. Anzi ramassa un bâton de noisetier déposé par terre près d'elle, et en frappa trois fois son mari sur le dos, d'une manière qui fit pousser un cri de douleur à l'homme, quand il reçut le dernier coup. Cela fait, Anzi jeta le bâton par-dessus le bois, aussi loin que possible, et si fortement que le noisetier siffla dans l'air en tournoyant, avant de s'ensevelir dans le feuillage des hêtres.

— Maintenant, dit-elle d'une voix douce, faisons la paix, mon pauvre ami. Tu sais bien que tu me forces à tenir ma parole. Et lui passant les bras autour du cou, Anzi lui donna deux baisers sur les pommettes des joues, pour lui faire oublier les coups de bâton si lestement appliqués. Hercule prit ses outils et se rendit à son ouvrage, comme un enfant obéissant.

Tel était ce couple bizarre, avec lequel nous ferons désormais plus ample connaissance. Le mari avait proposé lui-même à Anzi de recevoir un coup de bâton sur les épaules chaque fois qu'il dépenserait au cabaret l'argent destiné à acheter du pain. Or le malheureux avait fait cela déjà trois fois depuis quelque temps. Nul ne savait au village

comment se réglait ces comptes entre les époux, et Anzi avait toujours soin que son enfant ne pût s'en apercevoir. Depuis trois mois, il n'y avait pas eu d'exécution de ce genre à la carrière. Peut-être Anzi avait-elle jugé nécessaire de se montrer inflexible, terrible même, au moment où il s'agissait qu'Hercule comprît mieux son devoir que par le passé. Faut-il plaindre sa femme ou la blâmer ? faut-il admirer une telle fermeté brutale de caractère ? Nous laissons au lecteur toute liberté de jugement sur un point aussi délicat.

Après la séance, Émilien dînait à son bout de table de la veille, lorsque l'hôtesse vint lui demander s'il continuerait à prendre la pension et le logement chez elle, puisqu'il resterait au village dorénavant.

— Nous pouvons très bien vous arranger à bon compte, dit-elle ; vous nous payeriez, je suppose, deux francs par jour pour la nourriture, vin compris, soit une bouteille. Pour la chambre, ce serait six francs par mois. Mais il faudrait manger avec moi et ma fille, à la cuisine.

— Merci, madame ; je viendrai volontiers vous demander ce dont j'aurai besoin de temps en temps ; mais je me suis déjà arrangé avec M^{me} Jeannette Claut, pour la chambre et la nourriture.

— Avec la Jeannette ! fit M^{me} Graille, en laissant presque tomber le plat d'épinards qu'elle tenait à la main. Avec la Jeannette !

— Oui ; qu'est-ce qui vous étonne ?

— Mais, vous serez obligé de changer de chaussure à la porte chaque fois que vous entrerez chez elle.

— Eh bien, le grand mal ! J'aime beaucoup la propreté.

M^{me} Graille rougit à travers les traces de noir de fumée dont son visage était parsemé, puis elle reprit à voix basse :

— Mais c'est que, mon cher monsieur, la Jeannette est un peu mômière : le saviez-vous ?

— Non ; vous êtes la première personne qui m'en avertisse. Seulement, qu'entendez-vous par le mot de mômière ?

— Mon Dieu, monsieur, ce n'est pas pour en dire du mal, au moins ; c'est, comme ça, une personne bizarre, qui va beaucoup à l'église, cite des passages de la Bible, et pousse l'amour de la propreté dans sa maison jusqu'à la folie. Au fond, c'est une très bonne personne, la Jeannette ; elle visite les malades et donne volontiers du pain aux pauvres gens. Je suis seulement bien étonnée qu'elle ait consenti à prendre un pensionnaire, car elle n'a pas besoin de cela pour vivre, comme nous autres.

— J'avais une recommandation pour elle.

— En ce cas, c'est différent. Monsieur vient de Lausanne, à ce

qu'on m'a dit ?

— Oui.

— Le journal parle d'une grève d'ouvriers qui s'y fait maintenant. Peut-être que vous en étiez ?

— Non, je ne m'en suis pas mêlé.

— C'est bien sûr que ces pauvres ouvriers ont besoin d'être bien payés, car il ne leur reste rien quand ils se sont habillés et nourris.

— Dites plutôt quand ils ont dépensé leur argent dans les pintes, les cafés, et même plusieurs d'entre eux au théâtre. Ceux qui travaillent et sont économes se tirent très bien d'affaire, à moins qu'ils ne tombent malades, ou ne se marient lorsqu'ils feraient bien mieux de n'avoir pas le souci d'un ménage et d'une famille, avant de posséder les ressources nécessaires.

— Vous étiez entrepreneur, sans doute ?

— Non, simple ouvrier.

— Mais vous avez père et mère dans l'aisance ?

— Je n'ai plus mes parents.

— C'est singulier, tout ce que vous me dites. D'après les *papiers*, on ne peut pas bien juger de cette grève. Enfin, si, pour une raison quelconque, vous ne restiez pas chez la Jeannette Claut, je serais toujours disposée à vous recevoir ici. Moi aussi, M. Ducrest, je suis veuve. Ah ! j'ai bien perdu quand mon mari est mort ; heureusement, j'ai un fils qui est placé à Genève, et une brave fille pour me *seconder*. Je vous prie de ne pas raconter à la Jeannette ce que je vous ai dit. C'est une très bonne femme, qui vous soignera bien, surtout si vous tombez malade, ce qui n'arrivera pas, s'il plaît à Dieu. — Vous souperez encore ce soir ?

— Non, je ne pense pas.

— Venez de temps en temps nous faire une visite, M. Ducrest. Le dimanche, après le sermon, il y a souvent chez nous une jolie société. Les garçons du village viennent prendre un verre et causer un peu. Le soir, nous avons encore assez souvent les municipaux pour faire la *partie*, avec quelques autres amis. Enfin, nous ne demandons pas mieux que de vous être agréables.

— Je vous remercie. Mais je vous dirai tout de suite que je n'ai pas le temps d'aller causer au cabaret pendant la semaine. Le dimanche, quand j'ai été à l'église, je me promène dans la campagne, ou je reste chez moi. Veuillez me dire combien je vous dois.

— Tout de suite, monsieur ; ma fille vous apportera la note.

Madame Graille retourna dans sa cuisine, et bientôt sa fille vint lever la table.

Éveline Graille était assez jolie, aussi proprette que sa mère l'était

peu. Elle prenait seulement un air sentimental et penchait la tête de côté en parlant.

— Vous avez demandé le compte, dit-elle d'une, voix flûtée: c'est quatre francs pour le souper, le déjeuner, le dîner et la chambre.

— Mais ce n'est pas assez; madame votre mère oublie quelque chose.

— Oh non! monsieur; c'est bien quatre francs pour tout. Vous avez été satisfait du service? demandât-elle de sa plus douce voix.

— Oui, mademoiselle, très content, dit Émilien en posant cinq francs sur la table.

— J'en suis bien aise. Merci, dit-elle en prenant l'argent: au revoir, monsieur.

— Bonjour, mademoiselle.

Émilien salua la mère Graille en sortant, et la remercia de l'avoir si bien reçu.

— Au revoir, mon cher monsieur, lui dit-elle. Je vous souhaite une entière réussite à la Roche-plate. Vous avez réglé avec ma fille? ajouta-t-elle d'un air qui voulait dire: Qu'en pensez-vous?

— Oui, madame; je trouve seulement que vous m'avez trop peu demandé.

— Non, non, c'est bien assez pour vous. Au reste, je ne traiterais pas le premier venu de la même manière: il y a gens et gens. — Je me recommande, monsieur Ducrest, pour vos ouvriers quand vous en aurez; je les arrangerai très bien aussi, à cause de vous, car je vois que vous êtes un brave garçon, et je serai bien aise de vous être agréable.

Quand Émilien fut loin, M^{me} Graille dit à sa fille:

— A-t-il causé un peu avec toi?

— Non; il a payé et laissé un franc pour le service. Ce n'est pas un garçon comme ceux d'ici. Je le crois un peu mômier.

— Fais bien attention de n'en pas ouvrir la bouche, entends-tu? J'ai aussi la même idée sur son compte. Mais, dans notre état, il faut être aimable et poli avec toutes les personnes qui viennent chez nous.

CHAPITRE IX

*Sommes-nous des machines,
ou sommes-nous des êtres moraux et responsables ?*
A. de GASPARAIN.



n quittant l'auberge du Bûcheron vaudois, Émilien vint chez M^{me} Jeannette Claut pour lui annoncer qu'il avait loué la carrière et s'installerait chez elle dès qu'il serait de retour de Lausanne, où il voulait aller encore le soir même. La brave femme se fit donner les détails qu'elle désirait connaître sur l'arrangement d'Émilien avec la municipalité, après quoi elle conclut qu'il fallait demander à Dieu sa bénédiction sur ce qui venait d'être décidé. « Car c'est en vain, dit-elle, que l'homme bâtit sa maison, si l'Éternel n'est avec lui. » Émilien répondit qu'il n'avait pas attendu au dernier moment pour demander au Tout-Puissant sa protection paternelle.

— Maintenant, reprit la veuve, à quelle heure partez-vous d'ici, afin que je tienne le café prêt ?

Émilien tira sa montre :

— Il est dix heures et demie, dit-il ; je vais chez M. Pratel, qui aura probablement une commande importante à me faire ; ensuite, j'entrerai un instant chez M. Bar, à qui je veux demander ses commissions pour son cousin et remercier le syndic de l'appui qu'il m'a donné. Ces deux visites faites, je reviendrai chez vous, puis je partirai, je pense, vers cinq heures.

— Très bien. Le café sera prêt. Saluez de ma part M^{lle} Pratel ; je l'aime beaucoup. M. Pratel est un incrédule, qui se plaît à répandre l'ivraie dans le champ de son prochain... Mais il ne faut dire du mal de personne, et d'ailleurs M. Pratel peut changer. Le père Bar et lui s'entendent à merveille pour propager leurs mauvaises doctrines. Ce sont des aveugles, qui du reste préfèrent ne pas voir. M^{lle} Élise Bar

est une aimable jeune fille. Vous verrez peu à peu que, dans notre village de l'Eterpay, il y a encore bien des braves gens et quelques personnes pieuses.

— Si j'amène des ouvriers de Lausanne, je voudrais bien qu'ils ne fussent pas obligés de prendre leur pension à l'auberge. Où pourrait-on les caser ?

— Ah ! il vous faudra des ouvriers ? C'est ennuyeux. Je croyais que vous pourriez exploiter la pierre avec Mistral seulement.

— Non, ce n'est pas possible et cela n'en vaudrait pas la peine. Il faut que nous soyons cinq ou six. Deux pour carrier, les autres pour tailler. Moi, pour débiter la pierre et la mettre en chantier, la charger et l'expédier.

— Mais c'est une grande entreprise que vous allez faire. Avez-vous assez d'argent ?

— Oui.

— Je pourrais vous prêter trois cents francs, si vous en aviez besoin.

— Merci ; je suis bien reconnaissant de votre confiance, mais j'ai les fonds nécessaires. Où pourrions-nous loger les ouvriers ?

— Je n'en sais vraiment rien. Nous y penserons. Chez la veuve Graille ils seraient encore assez bien ; mais il y aurait pour eux la tentation de boire.

— C'est ce que j'ai pensé.

— Enfin, j'y réfléchirai en votre absence. Quand reviendrez-vous ?

— Le plus tôt possible ; déjà demain au soir, j'espère.

— C'est vraiment fâcheux qu'il vous faille ces ouvriers. Vous comprenez que je ne puis les recevoir chez moi, quand même j'ai encore deux chambres. Cela ne me conviendrait pas du tout.

— C'est évident, et à moi pas davantage ; aussi n'ai-je point eu l'idée de vous le proposer. Au revoir, madame.

En passant devant la maison Bar, Émilien réfléchit qu'il ferait bien d'y entrer tout de suite, afin que la commission fût prête à son retour de chez M. Pratel. Il ne trouva que la mère Bar, rôtissant du café sur le foyer et faisant entendre le bruit régulier de la grilloire, secouée par un poignet encore vigoureux. La cuisine était remplie des émanations de la fève gonflée, dont les pétilllements se succédaient sans relâche entre les parois de leur brûlante prison.

— Prenez une chaise, monsieur Ducrest, dit M^{me} Bar ; je n'ai plus qu'une douzaine de coups à donner au café ; dans un instant, je suis à vous.

— Ne vous dérangez point, madame, je vais chez M. Pratel. Veuillez seulement dire à M. votre fils que je pars pour Lausanne à cinq heures ; je prendrai ses commissions en repassant ici.

— Merci. Nos gens seront de retour dans une heure. Ils sont occupés à charger du foin, comme hier au soir.

Émilien ne tarda pas à se trouver dans la cour de la Gravine. En y arrivant du village, on ne voyait pas un bel étang creusé devant la maison, étang large et profond, alimenté par l'eau d'une abondante fontaine. Plusieurs familles de canards, des oies magnifiques, s'y délectaient pendant la chaleur du jour. Dans le verger nouvellement fauché se promenaient des couvées nombreuses de poulets conduits par leurs mères et attrapant les sauterelles. De superbes coqs chantaient en se pavanant au soleil sur le gazon. Tout autour de cette vraie habitation de campagne la vie des animaux domestiques se montrait heureuse et puissante. À quelque distance, les ouvriers de M. Pratel étaient occupés à faire sécher le foin coupé dans la matinée.

Émilien tira le cordon de la cloche d'entrée, et aussitôt Mlle Pratel vint ouvrir elle-même, la domestique étant au foin. Elle fit entrer Émilien et alla du même pas appeler son père. L'intérieur de la maison était bien tenu, mais simple, sans aucun luxe. De bons et solides meubles en noyer, de frais tapis d'été avec des livres sur les tables, des housses blanches sur les fauteuils et les chaises ; aux murs, quelques belles gravures ; sur la cheminée, une pendule au timbre sonore, — c'était tout ce qu'on voyait dans le salon où Émilien fut introduit.

On pensera peut-être que M^{lle} Emma Pratel avait un genre de vie bien prosaïque et singulièrement monotone. On se tromperait si l'on croyait cela. Sans doute, si la fille de M. Pratel eût reçu une éducation distinguée, qu'on lui eût enseigné la musique, l'anglais, l'allemand et l'italien ; qu'elle eût suivi cinq ou six cours de littérature, d'histoire et de sciences, chaque hiver pendant huit années consécutives, dans la ville qu'elle habitait précédemment ; si encore, et surtout, M^{lle} Pratel avait eu le goût des soirées et des bals, alors oui, on aurait pu, avec raison, supposer qu'un séjour habituel à la Gravine eût été pour elle assez ennuyeux. Mais tel n'était pas son cas. Emma possédait les connaissances indispensables à une maîtresse de maison ; elle était bien suffisamment instruite sans être une savante, et elle dessinait avec une rare facilité. Son père lui avait fait donner de bonnes leçons de dessin, et c'était la seule partie des arts d'agrément qu'elle cultivât. — M. Pratel n'avait pas voulu que sa fille reçût une éducation supérieure, lui-même étant fort loin d'être un érudit. Il connaissait à fond les procédés techniques au moyen desquels il avait gagné sa fortune ; mais, pour tout le reste, c'était un homme très ordinaire, comme il y en a beaucoup dans toutes les villes, grandes ou petites. Ces hommes-là, quand ils ont des moyens naturels, qu'ils sont rompus aux affaires

et ont l'habitude de fréquenter les cafés et les lieux publics, peuvent facilement devenir des discoureurs politiques, parfois même des tribuns dont la parole est écoutée dans les conseils de la nation et ne manque pas d'une certaine autorité. M. Pratel était à mille lieues d'une ambition de ce genre. Réaliser sa fortune, avoir une belle et bonne propriété à la campagne, s'en occuper comme affaire de délassement et y vivre avec sa fille, plus tard avec le gendre qu'elle lui donnerait et de petits enfants, voilà quels avaient été ses rêves de bonheur depuis qu'il avait perdu sa femme. Il aurait pu se remarier, mais il ne le fit point. Emma, nous devons l'avouer, en était heureuse.

En attendant qu'elle revînt avec son père, Émilien était resté debout, examinant une gravure suspendue à la paroi. Quand ils entrèrent, Émilien salua le maître de la maison avec respect, mais sans rien d'obséquieux.

— Bonjour, monsieur Ducrest, lui dit M. Pratel. Asseyez-vous. Eh bien, où en sont vos affaires ? — Reste seulement, dit-il à sa fille qui se dirigeait du côté de la porte ; je serai bien aise que tu assistes à notre entretien, quand même il ne s'agit que de pierres et que cela t'ennuiera peut-être.

— M'ennuyer ? répondit Emma ; mais non, mon père : je m'intéresse à tout ce que tu fais.

— Eh bien donc, monsieur Ducrest, avez-vous loué ?

— Oui, monsieur.

— Bon. — Dans huit jours, j'aurai les plans et les devis de la dépendance que je veux bâtir. Serez-vous en mesure de me fournir les moellons et la pierre de taille ?

— J'espère qu'oui. En tout cas, je ferai ce qui dépendra de moi pour vous satisfaire.

— Nous nous mettrons bien d'accord, car je ne veux pas le moindre accroc avec les maîtres que j'emploie. Je tiens mes conditions avec tous ; il faut qu'ils tiennent aussi les leurs avec moi.

— C'est juste des deux parts, dit Émilien. Quand j'aurai le devis de votre construction, j'établirai mes prix ; nous les discuterons s'il y a lieu, et lorsque nous serons d'accord, nous signerons une convention.

— Parfaitement.

— Je vais retourner à Lausanne aujourd'hui même, pour engager des ouvriers et faire les achats d'outils dont j'ai besoin. Hercule Mistral, que je compte garder là-haut, a déjà reçu l'ordre de découvrir un banc de rocher. Vous voyez, monsieur, que je n'ai pas l'intention de mener les choses en longueur. Prendrez-vous les moellons à la carrière, ou faudra-t-il les amener ici ?

— Ici, c'est évident. Avez-vous des charretiers ?

— Oui, monsieur.

— Nous conviendrons du prix à la toise, les pierres étant mesurées ici. Ma foi, monsieur Ducrest, je vous souhaite bonne chance. Il serait temps que cette carrière de la Roche-plate fût exploitée par un homme capable et qui ait du bonheur. Moi, j'ai commencé ma partie avec rien, comme vous, jusqu'au moment où je me suis marié. Avec de l'intelligence et du travail, beaucoup de travail, on arrive cependant, et il vient alors un moment où l'on peut se retirer des affaires et vivre sans trop de soucis. Chaque homme tient son sort entre ses mains. Dame Nature, c'est-à-dire ce que nous voyons et touchons, nous a donné tout ce qui est nécessaire pour faire notre chemin. Ensuite, il faut rendre à cette bonne mère ce que nous en avons reçu, et retourner parmi les atomes en formation de nouvelles essences animées.

— Monsieur, répondit Émilien, je vous remercie de vos bons vœux pour ce qui me concerne. Je ne voudrais pas, pour la première fois que j'ai l'honneur d'entrer chez vous, essayer de réfuter des idées que je crois erronées; je me bornerai donc simplement à vous exposer avec respect ma conviction que c'est d'un Dieu, créateur de l'univers, Dieu personnel, notre Père céleste, que nous tenons la vie du corps et de l'âme, et que c'est à lui que notre esprit retourne en quittant cette terre. C'est là ma croyance, fondée sur la Bible.

M. Pratel posa une main sur l'épaule d'Émilien et lui dit d'un air malicieux:

— Croyez-le seulement, mon cher monsieur, cela ne peut vous faire aucun mal. Ma fille, que voilà, partage aussi les mêmes idées. Moi, j'en ai d'autres, qui reposent sur des faits certains, positifs, découverts par la science. — Emma, je voudrais offrir un verre de vin à M. Ducrest; donne-nous quelque chose, mon enfant.

Emma s'empressa d'obéir à l'ordre de son père, ne sorte que celui-ci ne s'aperçut pas de l'émotion que la réponse calme et digne d'Émilien lui avait donnée.

— Je n'ai besoin de rien, dit ce dernier; cependant je ne veux pas refuser une offre si aimable.

— Parbleu! pourquoi refuseriez-vous? C'est de bon cœur que je dis: À votre santé!

— À la vôtre, monsieur, et à celle de toute votre famille.

— Je n'ai pas d'autre famille que mademoiselle. Et vous, avez-vous encore vos parents?

— Non, monsieur, je les ai perdus dans ma première enfance. C'est une tante, sœur de ma mère, qui m'a élevé. Je n'ai ni frère ni sœur, et aucun parent à ma connaissance.

— Eh bien, vous ferez votre chemin tout seul, comme moi ; cela n'en vaudra que mieux.

— Je puis donc préparer des moellons dès à présent ?

— Oui, le plus tôt possible.

— Monsieur et mademoiselle, j'ai l'honneur de vous saluer.

— Attendez. Nous irons voir la place où je compte bâtir. Viens avec nous, Emma.

Ils sortirent ensemble. Émilien approuva l'emplacement choisi, et bientôt il quitta M. et M^{lle} Pratel pour se rendre au village.

Quand il fut hors de portée de la voix :

— Je suis bien trompé, dit M. Pratel à sa fille, si ce jeune homme n'est pas un garçon de mérite.

— Certainement il doit l'être, répondit Emma de sa voix la plus franche. Il le serait déjà par ses moyens et son caractère, s'il ne l'était encore plus comme chrétien respectueux et convaincu. J'ai beaucoup admiré la réponse qu'il t'a faite. Pour s'exprimer ainsi en ta présence, il fallait un courage que peu d'hommes dans sa position eussent osé montrer.

— C'est vrai et je lui en sais gré, bien que ce soit en pure perte.

En ce moment, Émilien saluait les Bar et prenait la lettre du syndic pour le cousin de Lausanne. À huit heures du soir, il montait de la gare de cette ville à son logement, passant au milieu de groupes d'ouvriers inoccupés, qui le regardaient d'un œil singulier et avaient eux-mêmes l'air assez triste.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE X

Allez et enseignez faites du bien à tous.



n mois après ce que nous venons de raconter au lecteur, bien des changements avaient eu lieu à Lausanne et à la Roche-plate. Nous allons en dire ici quelques mots rapidement.

Encouragés par des membres influents de l'Internationale et plus ou moins terrorisés par l'influence occulte de cette vaste association, les grévistes avaient persisté dans leur refus de travailler aux mêmes conditions que précédemment. De leur côté, les entrepreneurs et les patrons, liés par des engagements avec les propriétaires-constructeurs, n'avaient pu accorder aux ouvriers l'augmentation de salaire qu'ils demandaient. Le résultat de cette situation fut un chômage général de part et d'autre, par conséquent une perte de temps et d'argent pour tous. Un bataillon appelé à l'école militaire n'avait pas peu contribué, par sa seule présence, à maintenir l'ordre dans les rues et les lieux publics. C'était bien triste de voir des centaines d'ouvriers se croiser les bras et bâiller au soleil dans les plus grands jours de l'année et par un temps splendide. Un grand nombre d'entre eux souffrent moralement de cet état de choses, sans oser rompre le ban imposé par des agents peut-être inconnus. Dans ces moments-là, un homme de sens, qui comprend quelque chose à sa dignité personnelle, doit amèrement regretter d'avoir engagé sa parole dans une société qui dispose de son libre arbitre et fait de lui une machine sans responsabilité. C'est abdiquer son droit de décision ; c'est, en quelque sorte, consentir à passer, soi et sa famille, sous le joug d'une autorité étrangère, pire que celle d'un dictateur. Qu'un homme refuse de travailler à des conditions qui ne lui conviennent pas, rien de plus naturel ; mais qu'un tel homme soit

forcé à l'inaction, à la misère peut-être, lui et les siens, parce que d'autres ne veulent pas lui permettre de travailler, cela est tout simplement de la tyrannie, et de la pire espèce de tyrannie, car elle a l'air de lui être imposée pour son bien.

C'est ce que ne tardèrent pas à comprendre la plupart des ouvriers en séjour à Lausanne. Voyant que les patrons ne voulaient pas céder, ils quittèrent peu à peu la ville, partant pour d'autres localités où ils n'obtinrent peut-être pas d'aussi bonnes conditions que celles auxquelles on les forçait de renoncer. Puis ils furent remplacés par d'autres ouvriers qui n'avaient pas participé à la grève, et ainsi les travaux recommencèrent dans tous les chantiers, trois semaines après le premier jour de leur cessation.

Il ne fut donc pas difficile à Émilien Ducrest, lorsqu'il vint à Lausanne chercher ses effets, d'engager trois de ses camarades, faisant grève par crainte des autres, à le suivre pour travailler à la Roche-plate. Émilien acheta deux crics, des barres à mine, des leviers en fer et des aiguilles d'acier, tout un outillage nécessaire à son exploitation. Le samedi au soir, il arrivait déjà à l'Eterpay avec son bagage. Les ouvriers ne vinrent que le dimanche. Pour la première quinzaine, ils s'installèrent au *Bûcheron vaudois*, où M^{me} Graille leur donna une grande chambre pour eux trois, s'engageant à leur fournir la pension au prix le plus raisonnable.

Un de ces hommes fut adjoint à Mistral pour carrier la pierre, les deux autres travaillaient chacun à leurs pièces. En attendant que M. Pratel eût ses plans et devis, Émilien fit construire une grande baraque en coineaux de sapin, tout près de la carrière d'en bas, pour y avoir un chantier couvert, un compartiment fermé où il eût une espèce de petit bureau, et un matelas de crin végétal pour se reposer. À l'autre bout du hangar, un second réduit renfermait les outils pendant la nuit. Il s'y trouvait aussi une petite forge portative et une enclume, pour faire la pointe aux piques et le tranchant aux aiguilles d'acier. Émilien s'employa lui-même activement à ces divers travaux, qui lui prirent une semaine. Le petit Frick venait souvent le voir travailler, et lui tendait les clous ou le marteau quand cela était nécessaire.

Tout heureuse de voir son mari occupé régulièrement du matin au soir, Anzi offrit de laver, blanchir et repasser le linge des ouvriers, ce qui fut accepté avec plaisir et lui procura ainsi quelque petit argent. Hercule s'était déjà remonté moralement à ses propres yeux, et n'avait pas remis le pied au cabaret de toute la semaine. L'activité déployée par Émilien dans cette carrière quasi abandonnée produisit un très bon effet dans le village; chacun se félicitait de cette espèce de résurrection.

Le dimanche suivant, dans l'après-midi, M. Pratel et sa fille, avec Élise Bar, vinrent se promener à la Roche-plate. Très fatigué, Émilien se reposait dans sa chambre, chez Jeannette Claut. M. Pratel fut bien content de voir déjà de nombreux blocs en chantier et des tas considérables de moellons provenant de la couche supérieure du rocher, ceux-ci prêts à être transportés à la Gravine. De là, les trois visiteurs montèrent à la carrière d'en haut. Élise la connaissait depuis longtemps ; mais M. Pratel et sa fille n'y étaient jamais venus. Ils trouvèrent Hercule assis sur un tabouret devant la maison, et Anzi occupée à tondre la chevelure presque samsonienne de son mari. Le petit Frick se tenait debout, assistant à l'opération avec beaucoup de gravité.

— Anzi s'excusa de recevoir ses hôtes dans un pareil moment ; mais comme Hercule avait la moitié de la tête déjà tondue, on ne pouvait guère le laisser en cet état sans continuer. Anzi dit cela moitié riant et moitié avec le sérieux dont elle ne se départait guère. Hercule rit de bon cœur à l'idée de donner un tel spectacle aux deux jeunes personnes qui se trouvaient là inopinément.

— Mais, mon pauvre Hercule, dit Élise Bar qui le connaissait et était assez gaie, c'est très dommage de vous faire ainsi couper les cheveux. Pas un homme de l'Eterpay n'en a de semblables aux vôtres, pour la longueur et l'épaisseur. Franchement, je vous les regrette. — Anzi, vous n'auriez pas dû mettre les ciseaux là dedans.

— Vous avez bien raison, mademoiselle, répondit Anzi ; mais, en ces choses-là, une femme doit obéir à son mari. Hercule a été un peu plaisanté sur sa chevelure par ses camarades, et c'est pour cela qu'il m'a demandé de la couper. Maintenant il lui faudra un chapeau, dont il se passait jusqu'ici, et ce sera une dépense de deux ou trois francs que nous aurions pu épargner.

— Eh bien, dit M. Pratel, je trouve que le mari a bien fait d'ôter ses cheveux qui devaient le gêner dans son travail et l'échauffer. Pour que vous ne les regrettiez pas trop, ma brave femme, voici trois francs, que je remets à votre petit garçon. Vous les emploierez à l'achat d'un solide chapeau de paille pour votre homme.

— Vous êtes bien bon, monsieur, reprit Anzi tout en coupant fort et ferme dans l'épaisse toison ; mais je n'ai pas parlé de chapeau dans le but de vous engager à en donner un. Frick, remercie ce monsieur pour père et mère ; donne-lui la main, ainsi qu'à ces deux dames.

L'enfant avait le visage d'une propreté irréprochable, un habillement en bon état, ayant des pièces fort bien mises sur le devant des manches de sa veste. Il vint présenter sa main droite à M. Pratel, et ensuite à Emma, qui l'embrassa sur la joue. Élise en fit autant, ce qui ravit la mère de Frick. Voyant tout cela, Hercule ne put s'empê-

cher de dire à voix basse :

— Ce garçon a du bonheur ; je voudrais bien être à sa place.

— En effet, mon brave homme, dit M. Pratel en riant à son tour, vous n'êtes pas *dégoûté*.

Pendant qu'Anzi terminait son opération, Frick fit venir l'écureuil et le renard, ce qui amusa beaucoup les visiteurs, surtout les deux amies. Il leur montra aussi la jolie fontaine, et appela, en imitant leur chant, un couple de loriots qu'il savait dans le voisinage. Bientôt Mistral put se présenter debout, bien brossé et comme un autre homme.

— Voyez, mademoiselle, dit Anzi à Élise Bar, cela ne lui va pas encore si mal ; je crois que je pourrai m'habituer à le voir de cette manière, quand même je préférerais ses longs cheveux.

— Vous ne regrettez pas, dit M. Pratel en s'adressant à Hercule, d'avoir cédé la carrière à M. Ducrest ?

— Non, monsieur ; seul, je ne pouvais rien faire qui vaille, et j'étais trop souvent dérangé. Maintenant je travaille avec plaisir.

— Il faut continuer.

— C'est ce qu'il compte faire, dit Anzi ; nous serons bien plus heureux comme cela que précédemment.

— Votre petit garçon va-t-il à l'école, demanda Emma ?

— Non, mademoiselle. L'hiver dernier, il était trop jeune pour faire le chemin tout seul, le soir surtout ; et en été, les écoles sont peu fréquentées.

— Il sait lire, pourtant ?

— Mon mari dit qu'il connaît toutes les lettres, les grandes et les petites.

— Est-ce que vous ne savez pas lire vous-même ?

— Non, mademoiselle ; dans nos familles, il y a vingt ans, on ne s'occupait guère d'apprendre à lire aux enfants. Mes parents voyageaient toute l'année avec la charrette ; ils ne pouvaient pas nous mettre en pension pour nous faire suivre les écoles. Je le regrette beaucoup.

— Si vous voulez m'envoyer régulièrement tous les jours votre fils, pendant une heure de la matinée, je lui donnerai volontiers une leçon de lecture et d'écriture.

— Ah ! mademoiselle, que vous êtes bonne, et combien je vous suis reconnaissante de cette offre ! Certainement il ira, et dès que vous le voudrez.

— Eh bien, dès demain matin, de neuf à dix heures.

— Je le conduirai pour la première fois, car il ne sait pas où vous demeurez.

— À demain donc, mon petit ami. Vous n'aurez pas besoin d'apporter un livre, ni du papier.

— Nous n'en avons pas, dit Hercule, en sorte que nous ne pourrions pas lui en donner.

— Mais on pourrait, reprit Anzi, en acheter au village en passant.

— Non, j'ai tout ce qu'il faut à la maison.

Emma admira beaucoup les lierres, et comme on l'invitait à entrer dans la chaumière avec Élise, elles furent frappées de l'ordre et de la propreté qui régnaient partout dans cette demeure. Il y avait même un vase de fleurs des bois, sur une petite table rustique en branches d'alisier.

— Vous n'avez donc jamais été à l'école? reprit Emma, pendant qu'elles étaient les trois dans la maison.

— Hélas! non. Je ne sais ni lire ni écrire; j'ai appris à coudre en raccommodant les habits de mon frère et de mes petites sœurs; je me suis procuré un fer à repasser, depuis que je suis mariée, et j'ai fini par savoir un peu m'en servir.

— Avez-vous fait une instruction religieuse, de quinze à seize ans?

— Non, pas plus que le reste. Mistral ne va pas à l'église, ni moi non plus.

— Pourquoi n'y viendriez-vous pas? lui dit Élise. Il faut y venir avec nous. Vous vous mettez à côté de moi, si cela vous fait plaisir.

— Merci beaucoup; ce n'est pas nécessaire d'aller à l'église. Je puis prier ici tous les jours, aussi bien que le dimanche là-bas. Souvent, le soir, quand la lune est levée, je vais un moment devant la maison avec Frick, et j'explique à mon enfant que c'est celui qu'on appelle Dieu qui l'a faite, ainsi que le soleil et tout ce qu'on voit.

— Est-ce qu'on ne vous a jamais parlé de Jésus, le Sauveur?

— Ma mère nous a dit qu'il a beaucoup souffert et que les Juifs l'ont crucifié, quand même il ne leur avait fait que du bien.

— Ne seriez-vous pas bien contente si vous pouviez lire vous-même son Évangile?

— Oh oui, certainement.

— Eh bien, écoutez, dit subitement Élise Bar: puisque M^{lle} Pratel se charge de donner des leçons à votre fils, j'offre de vous apprendre à lire en peu de temps. Je viendrai le dimanche après-midi vous donner une leçon, et vous descendrez une ou deux fois par semaine avec Frick, pour lire avec moi, pendant qu'il sera à la Gravine. Je le ferai avec plaisir. Voulez-vous essayer?

Au lieu de répondre tout de suite à Élise Bar, Anzi la regardait avec une admiration quasi-enfantine.

— Vous feriez vraiment cela pour moi? dit-elle enfin.

— Mais oui, certainement.

— Alors, j'accepte avec reconnaissance.

Et lui prenant une main, elle la porta à ses lèvres.

— Nous voilà donc d'accord, reprit la sœur du syndic. Frick est remis aux soins de M^{lle} Pratel, et je me charge de vous, Anzi. Plus tard, nous pourrons lire ensemble la Parole de Dieu. Venez déjà demain en amenant votre garçon, je n'ai pas besoin d'aller au pré avant midi.

Durant cet entretien des trois femmes, M. Pratel et Hercule avaient causé de la carrière et d'Émilien Ducrest.

— C'est un homme qui voit clair, disait Mistral. Avant d'allumer la mèche d'une mine, le patron sait déjà de quel côté la pierre s'ouvrira.

— Voulez-vous lui dire, puisqu'il n'est pas là dans ce moment, qu'il vienne me parler demain au soir, à six heures ?

— Oui, monsieur, je n'y manquerai pas.

— Eh bien, mesdemoiselles, êtes-vous prêtes ?

— Nous allons, répondit Emma. — Bonjour, dit-elle à la femme de Mistral.

— Bonjour, mademoiselle. Appelez-moi par mon nom, cela me fera plaisir.

— À demain donc, Anzi, dit Emma.

Et, lui serrant la main, les deux amies rejoignirent M. Pratel un peu plus bas, dans le sentier.

CHAPITRE XI

Ces deux ouvriers, les connaissez-vous ?



Le lendemain, à l'heure fixée, Anzi et Frick arrivèrent au village. La mère conduisit le jeune garçon à la Gravine et revint immédiatement chez les Bar, où Élise l'attendait. Celle-ci la fit monter dans sa chambre, pour qu'elles ne fussent pas dérangées pendant la leçon. Anzi apprit déjà bien des choses durant cette première entrevue, et répondit avec docilité à tout ce que sa jeune maîtresse exigea d'elle en fait d'attention. L'heure finie, Anzi connaissait déjà les lettres et plusieurs de leurs fonctions dans l'assemblage des syllabes. C'était beaucoup, vu l'âge de l'écolière, qui trouvait ce travail de tête bien plus fatigant que son ouvrage de chaque jour. Frick vint rejoindre sa mère, accompagné, pour la première fois, par sa maîtresse qui, elle aussi, avait été contente de son jeune élève. La mère et l'enfant repartirent ensemble. En passant devant un magasin, Anzi y entra pour acheter le chapeau dont Hercule ne pouvait plus se passer, maintenant qu'il avait la tête ronde. La marchande était une femme curieuse ; elle ne manqua pas de questionner Anzi sur le nouveau maître de la carrière et ses ouvriers.

— C'est pour votre mari que vous demandez un chapeau ? dit-elle pour commencer.

— Oui.

— C'est singulier ; je croyais qu'il n'en portait pas habituellement ; mais il fait très bien d'en porter un, malgré sa belle chevelure.

— Il s'est fait couper les cheveux, répondit Anzi.

— Ah ! c'est dommage. Ils lui allaient si bien ! — Voici, je crois, ce qu'il faut, madame Mistral. C'est solide, ferme, paille double : trois francs, ce n'est pas cher.

Anzi présenta la mesure qu'elle avait apportée, et demanda quelques autres chapeaux avant de se décider.

— Parfaitement. En voici une demi-douzaine qui n'ont pas encore été défaits. Ce M. Ducrest, le nouveau carrier, a-t-il bien des commandes ?

— Je crois qu'oui.

— C'est singulier. À peine installé à la Roche-plate, il a déjà un certain nombre d'ouvriers ?

— Il en a quatre, en comptant mon mari.

— Alors ça lui va, à votre mari, de travailler comme ouvrier ?

— Certainement. Nous sommes bien contents d'avoir de l'ouvrage et de pouvoir habiter chez nous.

— Cependant vous gagneriez davantage en demeurant au village, et vous ne seriez pas seule de votre sexe, au milieu de tous ces hommes, dans un endroit aussi isolé.

— Comment dites-vous ? Je ne comprends pas bien.

— Oui, est-ce que... Voyez, celui-ci me paraît encore meilleur que le premier ; la paille est plus résistante ; — est-ce que vous n'avez pas peur toute seule là haut ?

— Peur ! et de quoi, je vous prie ? Personne ne viendra voler l'argent que nous n'avons pas, et notre maison ne peut guère brûler, à moins que le tonnerre ne tombe dessus et ne la consume. Or, le Maître du monde aime aussi bien les pauvres gens comme nous, que les riches des villes ou des villages.

— C'est bien évident ; — en voici encore un de la même grandeur, si vous le préférez ; oui, c'est bien évident. Cependant, ma jolie femme, quand on a une figure comme la vôtre, soit dit sans compliment, il n'est pas agréable de se trouver seule dans un bois. Moi, je n'y resterais pas pour un empire.

— Eh bien, reprit Anzi en mettant un chapeau de côté et tirant sa bourse, je me trouve très bien chez nous ; je n'y ai jamais peur, et je sais me faire respecter, où que je sois. — Voilà vos trois francs, madame Cottin ; je vous salue. Frick, salue cette dame.

— Bonjour, mon petit ami, dit la marchande en prenant la main que Frick lui tendait. Quel enfant ravissant ! Attendez : je veux vous donner une poignée de caramels.

— Non, dit Anzi, ne le faites pas ; je vous remercie. Frick n'en a jamais goûté, et je ne tiens pas à ce qu'il en mange. Le sucre gâte les dents.

— Enfin, je ne veux pas vous désobliger : c'était pourtant de bien bon cœur que je les offrais. — Ce M. Ducrest, d'où est-il ?

— Je ne sais pas.

— Il finira probablement par bâtir une maison d'habitation à la carrière, car ce doit être bien ennuyeux et fatigant de venir chaque jour au village pour le dîner, surtout quand il fait mauvais temps.

— C'est si près! douze à quinze minutes.

— Comment! vous ne mettez que douze minutes de la Roche-plate ici? Je croyais qu'il fallait au moins demi-heure. Il est vrai que je n'y suis pas allée depuis vingt ans. On dit que vous avez une jolie chaumière en feuillage?

— Il vous faut venir la voir en vous promenant.

— J'irais volontiers, s'il ne fallait pas beaucoup monter; j'ai vite de l'oppression. Si les ouvriers de M. Ducrest ont besoin de chapeaux, ou d'autres articles de mon magasin, vous voyez que je suis encore assez bien assortie. La saison des chapeaux d'été passe; je céderai ce qui me reste à bon marché. Au revoir, madame Mistral.

Cette M^{me} Cottin, née Pirvinette, marchande à l'Eterpay, sortait peu de son magasin. Quand elle y avait passé les six jours de la semaine, elle se reposait, le dimanche, en restant assise sur un banc devant la maison, la plus grande partie de l'après-midi. Là, elle voyait circuler les passants dans la rue. Le lundi, elle recommençait sa causerie avec les clients, toujours de la même manière, et cela lui suffisait.

Ce jour-là, vers six heures du soir, elle vit passer Émilien, son habit sous le bras et une règle à la main. Il allait chez M. Pratel, qui l'attendait, comme on s'en souvient. M. Pratel avait la visite de l'entrepreneur de son bâtiment. Émilien examina les plans et le devis avec ces messieurs, et fut bientôt d'accord pour les prix. C'était de l'ouvrage simple: des angles, un portail de grange, des portes, des fenêtres, et du carreaudage pour les soubassements. Entre une grange et l'écurie, il fallait aussi une certaine quantité de roc taillé. Bref, il y avait là des fournitures de matériaux, de taille et de moellons, pour plus de quatre mille francs. Émilien prouva tout de suite à l'architecte qu'il était au courant de la coupe des pierres; il connaissait aussi un peu le dessin, ayant suivi pendant plusieurs hivers les cours gratuits donnés le soir aux ouvriers, dans une ville importante. Il signa la convention déjà préparée et emporta chez lui les feuilles de plans relatifs aux ouvrages commandés. Il fut convenu que les paiements auraient lieu en trois termes, par sommes égales ou à peu près, si la marchandise était livrée régulièrement aux époques fixées.

Les leçons données par Élise Bar et Emma Pratel à leurs élèves continuèrent avec succès. Après quelques séances, Anzi commençait à lire de petites histoires et y prenait un vif intérêt. Frick faisait des progrès encore plus marqués, sans doute parce que l'enfance est destinée de Dieu aux études de cet ordre. Dans peu de temps, si cela

marchait toujours aussi bien, il pourrait être admis à l'école du village.

Pour donner sa première leçon du dimanche après-midi, Élise se fit accompagner par sa sœur. On comprend qu'elle ne se souciait pas d'arriver seule à la carrière, au risque d'y rencontrer quelque ouvrier inoccupé ce jour-là. Mais Anzi lui dit qu'elle s'arrangerait de manière à se trouver à la sortie du bois, dans le cas où Élise n'aurait pas avec elle sa sœur Marie. — Trois semaines se passèrent ainsi en bonne et saine activité chez nos connaissances de l'Eterpay.

Le dernier samedi, deux nouveaux ouvriers se présentèrent à la carrière. C'était le soir. Les coups réguliers des piques, du marteau sur le ciseau ou sur la barre à mine, résonnaient dans le bois et contre les parois du rocher. Un chant se mêlait au bruit général d'une manière très agréable. C'était Anzi qui chantait dans son jardin. La voix était forte, mais pure et sans dureté. Ce qu'elle exprimait, nul habitant de la carrière, excepté Frick, ne pouvait le comprendre, car elle parlait dans l'idiome particulier aux familles nomades qui parcourent la Suisse, l'Allemagne, et aussi la France dans les contrées du midi. La voix expressive de la jeune femme s'alliait bien avec le paysage et les bruits de vie autour d'elle. C'était de la poésie rude, un peu sauvage, mais de la vraie et franche poésie. Peut-être Anzi improvisait-elle l'air et les paroles, comme le font à moitié les robustes filles de la Savoie, quand elles sont occupées à effeuiller la vigne ou à l'attacher aux échalas.

Les deux ouvriers qui se présentèrent s'adressèrent à Mistral.

— Salut au compagnon du devoir ! dit l'un des arrivants.

— Salut, répondit Hercule.

— Il paraît que l'ouvrage ne manque pas ici ? fit le second ouvrier.

— Oui, nous sommes assez occupés.

— Peut-on prendre un verre à la cantine, reprit le premier ; il fait chaud pour monter à cette carrière.

— Ma foi, la cantine, répondit Hercule, est loin d'ici. Nous n'avons que de l'eau, mais bonne et fraîche. Il y en a là-bas à votre service, dit-il en lui montrant le chéneau qui en amenait dans une auge.

— Comment ! vous n'avez point de cantine dans un chantier si éloigné des débits publics ?

— Non.

— Alors, ça ne nous convient guère.

— Les ouvriers qui veulent du vin peuvent en apporter de la pension. Moi, j'ai ma maison ici près, un peu plus haut. Entendez-vous chanter ?

— Oui.

— Eh bien, c'est ma femme qui chante.

— Tu as une femme ?

— Oui, et une maison à moi.

— Nom d'un nom ! Vous n'êtes pourtant pas le patron de la carrière.

— Je l'ai été, mais je ne le suis plus.

— Redevenu ouvrier ?

— Oui, je m'en trouve bien.

— C'est que vous n'aviez sans doute pas à votre service l'infâme capital nécessaire à votre exploitation ?

— Écoutez, mon brave compagnon, dit Hercule, je ne sais pas qui vous êtes, et je n'ai aucune explication à vous donner sur mes affaires. Avez-vous à parler au patron.

— Oui.

— Eh bien, il sera ici dans un quart d'heure. Vous pouvez, en attendant, vous promener par là.

— Peut-on aller voir où vous demeurez ?

— Vous n'avez qu'à suivre devant le rocher jusque là-bas, et ensuite vous monterez le sentier. Dans cinq minutes, vous pouvez être de retour.

— Allons donc voir ça, dit celui des deux qui avait fait la question à Mistral.

Les autres ouvriers, un peu éloignés en ce moment du passage resté libre devant la carrière, ne virent pas les visiteurs inconnus.

Ceux-ci furent bientôt sur l'esplanade, où, à demi-baissée, Anzi cueillait du légume pour le dîner du lendemain, tout en chantant. Elle tenait à la main un couteau pointu, pour mieux arracher la mauvaise herbe et nettoyer ses laitues.

— Bonjour, la belle fille ! dit l'un des ouvriers.

Anzi se redressa, envisagea carrément les deux compagnons et leur demanda ce qu'ils voulaient.

— Rien ; seulement vous saluer en passant. Un camarade qui travaille en bas nous a dit qu'il y avait par ici une maison, et nous avons été curieux de la voir, en attendant le patron. Celui qui nous a dit cela est tondu tout ras sur la tête, mais il a une forte barbe un peu grisonnante. Est-ce votre père ? dit-il en poussant du coude l'autre ouvrier ?

— Non, c'est mon mari, répondit Anzi en examinant de nouveau la figure grêlée et l'air effronté de celui qui parlait. Que me voulez-vous ?

— Rien, je vous dis. C'est joli, par là. Voilà une maison, ma foi, qui me plairait, surtout pour y vivre avec une aimable femme comme vous. Peut-on voir l'intérieur du logement.

— Non ; vous n'avez rien à y faire.

— Ah ! mais pardon, madame la propriétaire, nous sommes des

gens comme il faut, je vous prie de le croire.

— Il paraît bien.

— Oui, certainement. Nous attendons le patron, et nous avons l'intention de travailler avec votre mari. Ainsi, nous aurons le plaisir de faire plus ample connaissance.

En disant cela, les visiteurs se rapprochaient peu à peu de la maison.

Anzi prit son panier, et toujours son couteau pointu à la main, elle quitta son carré de légumes et se dirigea rapidement vers la porte, où elle arriva en quelques enjambées. Là, sur le seuil :

— Je vous répète, dit-elle à ces deux hommes, que vous n'entrerez pas chez moi. Retournez d'où vous venez. Vous m'avez l'air, l'un et l'autre, de n'être pas à jeun de vin ; ainsi, filez votre chemin.

— Entends-tu ce qu'elle dit, Rollioud ? On pourrait croire que c'est une sainte.

— Ah ! vous tenez des propos insolents en ma présence ! eh bien, attendez.

Elle se mit à siffler d'abord très doucement, puis plus fort, puis d'une manière suivie et saccadée. Un petit bruit de chaîne se fit entendre, et bientôt le renard se précipita dans la cour, décrivant rapidement un cercle autour des deux hommes, et si vite et si bien que leurs jambes se trouvèrent prises dans la chaîne flexible. L'apparition du renard les saisit au dernier point. Ils se dépêchèrent de sortir leurs jambes des étreintes de la chaîne, et, craignant d'être mordus, ils reprirent le sentier par lequel ils étaient venus.

— C'est une sorcière, dit l'un des deux, pendant qu'Anzi rait aux éclats de la frayeur qu'elle leur avait causée.

Cependant, elle réfléchit qu'elle voulait les suivre. Fermant sa porte à clef (Frick était dans le chantier regardant tailler un angle), elle descendit à la carrière au moment où Émilien rencontra les deux compagnons qui le demandaient.

— C'est vous qui êtes le patron ? fit celui qui portait le premier la parole.

— Oui.

— Avez-vous de l'ouvrage pour nous ?

— Cela dépend de ce que vous pourrez faire ; d'où venez-vous ?

— De ce chien de Lausanne. On y a fait grève pendant trois semaines, comme tous les ouvriers qui ont du cœur. Nous ne voulons pas y rester.

— En effet vous me rappelez que je vous y ai vus, comme je taillais un voussoir de porte. Vous en souvient-il ? Votre nom est Camelot. Vous m'avez menacé, parce que je continuais à travailler ; et sans

l'intervention de deux gendarmes, il y aurait eu du mal entre nous. N'est-ce pas comme cela ?

Camelot baissa les yeux et ne répondit rien. Anzi arrivait en ce moment.

— M. Ducrest, dit-elle, je vous prévien que ces deux hommes ont fait mine de vouloir entrer chez moi tout à l'heure, malgré ma défense formelle.

— Et vous étiez seule ?

— Oui. Ont-ils bu ? je n'en sais rien, mais le fait est qu'ils n'ont pas été polis avec moi. Si vous leur donnez de l'ouvrage et qu'ils reviennent me molester, je ne réponds pas de leur vie.

— Vous entendez ce que dit cette femme ?

— Mais nous plaisantions, et certes nous ne voulions lui faire aucun mal.

— C'est égal ; je ne puis pas, à cause de cela, vous recevoir dans mon chantier. Je vous aurais occupés, malgré vos menaces de Lausanne, et dans l'espoir que vous vous conduiriez mieux maintenant. Si vous avez besoin d'un franc ou deux pour souper ou pour votre couche, les voilà, dit-il en les prenant dans son porte-monnaie, et leur offrant à chacun la pièce d'argent. J'ai été ouvrier comme vous, et je sais qu'on n'a pas toujours le nécessaire dans sa poche.

Les deux nouveaux venus se regardaient sans mot dire et ne tendaient pas la main. Ils avaient l'air de penser : que faut-il faire ? Voyant leur embarras, Émilien reprit :

— Voyons : êtes-vous des hommes ! et voulez-vous vous conduire comme tels ? Faites des excuses à cette femme, et j'essayerai de vous occuper, au moins pour une quinzaine.

— C'est dur, patron, ce que vous exigez, dit celui qui se nommait Rollioud ; toutefois, je trouve que vous avez raison. Pour ma part, je regrette d'avoir inquiété cette brave femme.

— Et vous, Camelot.

— Puisqu'il en faut passer par là, moi aussi. Mais je vous certifie que nous n'avions aucune mauvaise intention à son égard. Nous avons été trop curieux. Voilà tout.

— Êtes-vous satisfaite, Anzi ?

— Oui ; mais qu'ils n'y reviennent pas. Je vous remercie, M. Ducrest.

Ayant dit cela, Anzi rappela Frick et remonta avec lui chez elle. — Au lieu de donner le franc aux deux ouvriers, Émilien leur remit un bon pour M^{me} Grâille, afin qu'ils eussent de la soupe et un lit, dans le cas où ils ne pourraient payer tout de suite.

Ainsi se termina la semaine.

CHAPITRE XII

*Le peuple est grand mais ma fortune baisse:
De l'hôpital j'arpente le chemin.*
PETIT-SENN.



La faim, dit le proverbe, fait sortir le loup du bois. C'était bien la faim, et aussi la soif, qui avaient engagé Camelot et Rollioud à quitter Lausanne. — Quand ils se présentèrent chez leur ancien patron pour reprendre leur place au chantier, après les trois semaines de la grève à laquelle ils s'étaient associés, il leur fut répondu qu'on n'avait pas besoin d'eux et qu'ils pouvaient aller chercher de l'ouvrage ailleurs. — « C'est à mon tour de faire grève, dit l'entrepreneur, il ne me convient pas de vous employer maintenant. » — À ces mots il leur ferma sa porte.

Il faut expliquer ici que les deux ouvriers en question s'étaient montrés fort peu respectueux envers leur patron, et que même ils avaient tenu, Camelot surtout, d'assez mauvais propos sur son compte. Or ils avaient dépensé pendant la grève à peu près tout ce que leur bourse contenait : l'argent de l'ouvrier va vite quand il ne gagne rien et dépense beaucoup plus qu'en temps ordinaire. Craignant un nouvel affront dans un autre chantier, ils allèrent décider au cabaret, entre deux verres, ce qu'il fallait faire pour ne pas endurer la faim. Se serrer la ceinture, c'est bon pour une demi-journée, mais cela ne peut durer plus longtemps. Demander un subside à l'Internationale, on les renverrait à vide, puisque le décret d'interdiction du travail était abrogé.

Or, dans la pinte où ils prenaient conseil l'un de l'autre, un petit journal traînait sur la table ; Camelot l'ouvrit et tomba sur cette annonce :

« À la carrière de la Roche-plate, près le village de l'Eterpay, on demande deux bons ouvriers tailleurs de pierre.

— Tiens, voilà notre affaire, dit Camelot.

— C'est ma foi vrai, répondit l'autre.

— Il faut boire encore une bouteille et manger une omelette ; après quoi nous partons pour cette Roche-plate.

Ce qui fut fait, ainsi qu'on l'a vu ; mais certes, ni l'un ni l'autre des deux compères ne s'attendait à avoir pour patron ce même Ducrest qu'ils avaient voulu molester brutalement au début de cette absurde grève. — Les jours se suivent, mais ne se ressemblent pas, dit encore un autre proverbe populaire. Vous aurez pu voir parfois, dans les rues, des hommes en habits grasseyés, presque en guenilles, les traits déformés, les yeux éteints ou sortant de leurs orbites. Ces hommes sont aujourd'hui des vieillards infirmes, à la charge des particuliers, ou de leur commune ; ils mendient même, s'ils viennent à rencontrer une ancienne connaissance sur leur chemin. Eh bien, ces pauvres malheureux étaient dans leur jeunesse d'élégants garçons, trouvant toujours de l'argent pour les fêtes dont ils faisaient partie et prenant des billets pour des bals où ils passaient la nuit. Ouvriers distingués dans leur partie, ils gagnaient de bonnes journées, dont le produit s'employait en vêtements de luxe et en dépenses de table. Dominés peu à peu par le goût de la boisson, et l'âge mûr arrivant, ils se retiraient des amusements publics et s'occupaient de politique. Travaillant moins et dépensant tout, ils se trouvèrent bientôt dans la misère, n'ayant plus la main sûre, ni la vue bonne. Ouvriers mis au rebut absolument par leur faute, ils sont devenus ce que vous voyez, et finissent leurs jours dans une dégradation physique et morale bien propre à effrayer tout jeune homme qui prend le même chemin. Camelot et Rollioud sont sur cette pente funeste ; puissent-ils la quitter pendant qu'il en est encore temps.

Si Ducrest n'eût écouté que son premier mouvement, il aurait refusé du travail à ces deux hommes. Mais la pensée d'un devoir sérieux à l'égard du prochain, même d'un mauvais prochain, le fit revenir à un sentiment plus charitable, surtout en voyant qu'ils faisaient des excuses à la femme d'Hercule. S'il n'était pas satisfait de leur conduite ou de leur travail, il les renverrait au bout de quinze jours, même plus tôt si cela était nécessaire.

Pendant la première semaine, les choses marchèrent bien. Émilien avait garanti pour la quinzaine le paiement de la pension des deux nouveaux ouvriers. En dehors des repas, Camelot et Rollioud burent peu de vin, seulement huit bouteilles, qu'ils payèrent, mettant à cela leurs derniers centimes. La seconde semaine, Camelot demanda une avance de cinq francs, prétextant qu'il avait besoin d'une blouse. Émilien essaya de le dissuader de faire cette dépense, mais Camelot

insistant, Émilien lui remit les cinq francs. Trois francs furent donnés à M^{me} Cottin, à compte de la blouse achetée ; les deux autres passèrent dans la poche de M^{lle} Éveline Graille, qui faisait volontiers un bout de conversation avec Camelot, pendant que celui-ci fumait sa pipe et buvait sa chopine. Rollioud ne demanda aucune avance. Hercule se tint ferme à ses journées de carrier, laissant recevoir l'argent à Anzi, qui avait soin de lui fournir un paquet de tabac, aussitôt qu'il n'en avait plus. Ce ménage bizarre avait retrouvé la paix domestique, une sorte de bonheur, depuis que Mistral n'était plus qu'un simple ouvrier d'Émilien. Il est vrai que celui-ci ne manquait jamais l'occasion de lui dire une bonne parole et de lui donner un encouragement. Il poussait même parfois la condescendance jusqu'à le consulter sur la meilleure manière d'attaquer un banc de roche, bien qu'il en sût dix fois plus que Mistral sur ce point. Anzi continuait de chanter en préparant sa soupe. Frick, beaucoup plus avancé que sa mère pour la lecture et l'écriture, lui faisait répéter ses leçons et traçait déjà les modèles de lettres qu'elle copiait sur une ardoise. Le cœur d'Anzi était plein de reconnaissance pour les bontés d'Émilien à leur égard, et elle ne cessait de faire son éloge à Élise Bar, lorsqu'il était question de lui dans leur causerie après la leçon, ou lorsqu'Anzi accompagnait sa maîtresse jusqu'à la sortie du bois.

Les trois charretiers d'Émilien allaient et venaient continuellement de la carrière à la Gravine, et vice versa. Il y avait là une activité remarquable, après les années de négligence et de paresse d'Hercule Mistral. D'autres commandes, moins importantes que celle de M. Pratel, avaient été faites à Émilien. De Lausanne, même de Genève, on lui demandait des blocs simplement ébauchés à la pique, lesquels étaient ensuite taillés dans les chantiers des constructeurs. Émilien s'engageait à les fournir rendus en gare. — À la Gravine, la dépendance de M. Pratel sortait de terre, d'une hauteur de quelques pieds déjà ; elle serait promptement élevée, si rien ne venait arrêter les travaux.

Pour Émilien, tout semblait donc s'acheminer en faveur d'une réussite aussi bonne que possible, dans la mesure de sa modeste entreprise.

Laurent Bar et Émilien se voyaient régulièrement le dimanche, et avaient toujours plus de plaisir à se faire part de leurs pensées. Laurent s'était expliqué avec Émilien sur les doutes de son esprit, relativement à la doctrine de l'expiation des péchés par la mort de Christ, et sur l'authenticité des miracles de l'Ancien et du Nouveau Testament. Sans rejeter la Révélation, il lui venait parfois des idées dont la profondeur l'effrayait. Il croyait fermement à l'existence d'un

Dieu juste et saint, créateur de tout ce qui subsiste ; il voyait sa main bienfaisante dans toutes les œuvres matérielles ; et, d'un autre côté, le mal se perpétuer sur la terre, de siècle en siècle, de génération en génération, d'individu en individu. Avec son ardent désir de vérité, Laurent eût voulu posséder la clef de ce redoutable mystère. Comme il ne descendait pas suffisamment en son propre cœur, il ne trouvait pas au dehors la solution du problème. Aimant et admirant le caractère du Fils de l'homme, il n'avait pas encore cru à cette parole du Fils de Dieu : « Si vous ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. »

Émilien ne cherchait pas à discuter avec Laurent, sur des points dont l'évidence ne se prouve pas par le raisonnement humain, mais est du domaine de la foi et d'une expérience personnelle. Il se bornait à lui dire que, pour lui, la Bible était la Parole de Dieu, la révélation faite aux hommes sur ce qu'ils sont et sur la vie future.

— Voyez, lui dit-il un jour, comme ils causaient de cela, voyez M. Pratel avec sa théorie sur la puissance de la matière : que fait-il de sa conscience ? Il ne la nie pas, parce que c'est un honnête homme. Mais si c'était un homme peu délicat, son système le conduirait infailliblement à dire que la conscience est une chose comme une autre, bonne ou mauvaise nous n'en savons rien, mais qui se produit selon telle ou telle sécrétion de la matière. Combien sa fille est plus heureuse que lui ! et d'un développement bien plus élevé.

— Cela, c'est parfaitement vrai, dit Laurent. M^{lle} Pratel est à mes yeux l'idéal de la perfection. Je donnerais je ne sais quoi pour partager ses convictions et les vôtres. J'admire cette jeune personne, qui, étant riche, se contente d'une simple vie à la campagne, prenant intérêt à tout, et s'occupant de l'amélioration morale et intellectuelle des habitants de notre village. On dit que son petit élève fait de remarquables progrès.

— Oui, comme aussi la mère a bien profité des leçons de votre sœur. M^{lle} Élise est d'une grande bonté pour cette étrange femme ; j'espère voir Anzi au culte un de ces prochains dimanches. Mistral a dit qu'il y viendrait aussi.

— Tout cela est dû à votre influence, Émilien. Comme syndic de l'Eterpay, je vous en suis reconnaissant. Votre amitié m'est précieuse ; je le dis sans détour, et ce n'est pas une flatterie.

— Et moi aussi, je vous suis très attaché, mon cher Laurent, croyez-le bien.

La conversation que nous venons de rapporter avait eu lieu le dimanche matin, à l'issue du culte public ; ce même dimanche qui terminait la seconde semaine de Camelot et de Rollioud. Le samedi

au soir, Émilien était allé avec eux chez M^{me} Graille. Là, il avait payé ce qu'ils devaient à la veuve pour la pension, et il leur avait remis encore à chacun dix-huit francs, en sus de toute leur dépense à l'auberge. Ayant fixé le prix de la journée à 3 fr. 80 cent, pour la première quinzaine, il mettait celui de la seconde à 4 fr. 20 cent., parce que l'ouvrage pressait et que les jours étaient longs. Les deux carriers, Mistral et l'autre, étaient au même prix ; ceux qui taillaient à la pièce gagnaient davantage, mais ils étaient plus habiles et travaillaient plus longtemps aussi. En outre, ils devaient entretenir eux-mêmes leurs outils.

D'un naturel plutôt réservé, Émilien ne racontait pas volontiers ses affaires, à moins d'être questionné et d'avoir bien confiance dans la personne qui lui parlait. Jeannette Claut avait su gagner cette confiance. Émilien était sûr que cette brave femme, un peu singulière dans son langage religieux et dans ses manies de propreté, lui portait un véritable intérêt. Émilien lui avait raconté l'histoire de Camelot, et comme quoi, malgré ses mauvais propos et les menaces faites à Lausanne, il le recevait à la carrière.

— En principe, vous avez bien fait, monsieur Émilien, lui dit-elle quand il en fut question, vous avez agi d'après la parole: « Si vous ne faites du bien qu'à ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura-t-on ? » Toutefois, je crains que vous n'ayez introduit dans votre chantier un élément dangereux. Ces deux hommes doivent être, au fond, peu estimables: vous jugerez l'arbre à son fruit. Je désire bien qu'ils ne vous causent pas des ennuis.

— S'ils m'en font, je les renverrai.

— Oui, mais s'ils ont fait du mal, ce mal sera fait. J'approuve beaucoup M^{lle} Élise Bar d'avoir pris à cœur d'enseigner la lecture à Anzi Mistral. Une païenne, la femme d'Hercule, et pourtant c'est une honnête et brave personne. J'espère qu'Élise Bar lui fera vraiment du bien. Depuis que vous êtes ici, Hercule n'a plus paru à l'auberge. Savez-vous s'il se prive complètement de vin ?

— J'ai conseillé moi-même à sa femme d'en avoir un petit tonneau à la maison. Elle en verse deux verres à Mistral, chaque jour à son dîner, et en prend un doigt elle-même, pour faire plaisir à son mari. De cette manière, le vin fortifie Hercule, tandis que l'abus qu'il en faisait autrefois le rendait stupide et le tuait à la longue.

— L'union de ce couple est une chose bien singulière. Mistral a quinze ans de plus que sa femme. Il est assez laid, tandis qu'Anzi est encore une belle personne. Avant que vous vinssiez à la carrière, Hercule était un paresseux. Anzi a toujours beaucoup travaillé. On dit que leur chaumière est dans un état de propreté satisfaisante, et que

c'est bien arrangé.

— Il vous faut venir la voir un jour et causer un peu avec Anzi.

— Je veux bien, mon cher monsieur Émilien ; mais je me représente que c'est loin pour moi. Je n'aime pas à marcher sur les pierres pointues ; il doit y en avoir beaucoup là-haut.

— Non, pas dans ce moment ; les chars les ont bien écrasées depuis quelque temps.

— Dans ce cas j'essaierai de faire une visite à Anzi prochainement ; je mettrai mes grosses bottines. Entendez-vous comme on tire au village ? Il y a danse publique aujourd'hui. Pourvu que vos hommes n'aillent pas se dérouter ! Recommandez-leur d'être sages.

— C'est déjà fait. Mais si malheureusement ils se mettent à boire, ils ne m'écouteront plus. Cette après-midi, je vais avec M. Laurent Bar au Petit-Clos, que je ne connais pas encore.

— M. le syndic est un excellent jeune homme, je vous l'ai déjà dit ; mais il cherche la vérité dans les citernes creuses de son propre esprit. Comment trouvez-vous sa sœur ?

— Laquelle des deux ?

— Mais l'aînée, c'est bien évident

— M^{lle} Élise est charmante.

— Monsieur Émilien, dit la brave Jeannette en lui touchant le bras, j'ai déjà pensé dix fois que c'est... Vous comprenez ce que je veux dire ?

— Non ; je pourrais me tromper dans mes suppositions. Achevez.

— Que c'est..., reprit la perspicace veuve, oui, que c'est la femme qu'il vous faut. Il n'est, je crois, pas nécessaire de vous le prouver comme deux et deux font quatre.

— Je vous demande pardon, madame Jeannette ; car, pour pouvoir penser à épouser M^{lle} Élise Bar, il faudrait que je ne fusse pas ce que je suis : un garçon sans fortune et sans position dans le monde.

CHAPITRE XIII

*Combien de ménages ont une vie étrange,
dont nous ne nous doutons pas !*



Quatre heures de l'après-midi, Laurent vint appeler Émilien chez M^{me} Jeannette, pour aller avec lui au village du Petit-Clos. La veuve s'empressa de faire entrer le visiteur.

— Monsieur le syndic, lui dit-elle, veuillez vous asseoir un instant. M. Ducrest va descendre ; vous prendrez une tasse de café avec nous. Le voilà prêt.

— Merci, madame ; j'en ai déjà bu à la maison.

— Vous pouvez bien en prendre encore une demi-tasse, et manger un morceau de cette galette. Mettez-vous là, je vous prie. Voici M. Ducrest.

Bon gré, mal gré, Laurent dut accepter une demi-tasse de café. La galette était excellente, une perfection de galette. Pas trop grasse, mince, dorée et sans sucre, croquant tendrement sous la dent, comme dit Molière, elle ressemblait fort à celles que faisait ma tante Susanne avec de la fleur de farine, des œufs et du beurre frais. La veuve Claut employait probablement la même recette.

Pendant le quart d'heure qu'il passa dans cette maison, Laurent dut répondre à plusieurs questions de la propriétaire.

— Monsieur le syndic, lui dit-elle dès qu'il fut servi, est-ce qu'il ne serait donc pas possible d'engager la jeunesse du village à danser un autre jour que le dimanche ? Vous savez aussi bien que moi, mieux encore sans doute, que le dimanche est mis à part pour être sanctifié, et pour que l'homme puisse se reposer de son travail. N'avez-vous jamais essayé de faire comprendre cela aux jeunes gens ?

— J'en ai bien dit quelque chose. Mais la danse, le dimanche, est une habitude invétérée de leur part, héritée de génération en généra-

tion et contre laquelle je ne puis rien, si ce n'est de faire exécuter le règlement de police. C'est déjà beaucoup, croyez-le, si le bal est fini à minuit. Dans la plupart des villages voisins, la danse dure fort tard, souvent même jusqu'au matin.

— C'est un grand scandale, monsieur Bar. Aussi vous voyez combien la jeunesse est maintenant corrompue.

— Je suis le premier à le déplorer ; mais je ne puis pas donner à ces jeunes gens, garçons et filles, des convictions pour se conduire autrement. J'ai essayé une fois ou deux de leur recommander la modération dans les plaisirs. Les garçons m'ont répondu qu'ils voulaient s'amuser pendant qu'ils le pouvaient. Une fois mariés, ils se rangeront, disent-ils. Les filles pensent à cet égard probablement de la même manière.

— Oui, monsieur le syndic, et plus tard, quand c'est trop tard, elles sont malheureuses. Si toutes ressemblaient à votre sœur Élise ou à M^{lle} Pratel, nous serions trop heureux. Votre sœur cadette danse : comment se fait-il qu'elle ne suive pas l'exemple de M^{lle} Élise ?

— Marie ne voit pas de mal à danser. Mon père et ma mère la laissent libre, et sont plutôt bien aises qu'elle aille au bal.

— Dieu veuille les éclairer. Il ne faut juger personne, si l'on ne veut pas être jugé soi-même. Mais le laisser-aller des parents sur ce point, est, en général, déplorable. Eux aussi en souffriront plus tard. Vous partez, messieurs ; bonne promenade !

De l'Eterpay au Petit-Clos, la route est charmante ; la distance, d'une demi-lieue. On peut, si on le préfère, laisser le chemin à char, pour prendre un sentier qui traverse des prairies et longe ensuite un vallon demi-boisé, où les arbres de la montagne se mêlent aux châtaigniers et aux cerisiers. Au bas de la pente, coule un ruisseau dont le lit étroit, caillouteux, fait rebondir çà et là le flot rapide jusque sur le gazon voisin. De loin en loin quelque grand chêne porte sa cime élancée et son couronnement de feuillage à la hauteur des maisons qui se trouvent de l'autre côté. On traverse l'eau sur un pont de bois, et l'on arrive en quelques minutes devant la vieille église du Petit-Clos. Ce temple, qui compte plusieurs siècles d'existence, est ombragé par des noyers presque aussi vieux que lui. Leurs branches sont couvertes de mousse brune et montrent des ouvertures dont les oiseaux savent profiter pour y établir leurs couvées. Comme à l'Eterpay, on admire au Petit-Clos de belles fontaines, des jardins potagers bien entretenus. C'est un joli village, dont les maisons, grandes et bien bâties, ont de l'espace autour d'elles, de l'air et du soleil. Au lieu d'être déposés à deux pas de l'écurie ou en face des fenêtres de l'appartement, les fumiers sont transportés à quelque distance, sur le bord des vergers

qui profitent de leur voisinage. On voit au premier abord que les habitants du Petit-Clos ont du goût dans leurs arrangements agricoles. L'intérieur des maisons est propre. L'aisance existe chez ces campagnards, dont quelques-uns possèdent même d'assez grandes fortunes.

À dix minutes plus haut que le village, on trouve encore un assez grand nombre de blocs erratiques sur un terrain communal. La municipalité tient à leur conservation et a refusé maintes fois de les vendre à des entrepreneurs qui les auraient exploités. Un tel exemple n'est guère suivi ailleurs, ni par les communes, ni par les particuliers. Sans doute, il n'est pas absolument nécessaire de conserver des reliques pareilles ; mais quand elles ne gênent personne et donnent de la physionomie au paysage, pourquoi s'acharner à les faire disparaître ? Ces échantillons du granit des Alpes, roulant autrefois de leurs sommets glacés jusqu'au pied de nos humbles montagnes, ont aussi une voix qui nous parle de Celui aux yeux duquel un jour est comme mille ans et mille ans sont comme un jour.

Émilien et Laurent visitèrent ces blocs avec intérêt, puis ils revinrent au village et de là chez eux, comme le soleil se couchait. En chemin, ils avaient repris leur conversation sur l'origine de l'homme et sa destination finale. En y réfléchissant bien, Laurent avouait qu'avec la conscience, la parole de Jésus-Christ et l'établissement de la religion chrétienne sur la terre, il faut absolument croire à ce qui nous est révélé. Que si l'on ne croit pas fermement, alors il faut tout rejeter.

— Pour moi, dit-il, je sens que Dieu existe et qu'il est présent partout. Je le vois dans mon âme et dans la Bible ; seulement je ne puis m'expliquer le pourquoi de mille choses qu'il faut admettre cependant, si l'on est chrétien.

— Dans ces cas-là, disait Émilien, je n'ai pas honte d'avouer mon ignorance ; mais je garde comme un trésor ce que j'ai compris de la vérité. Le matin, quand le soleil paraît à l'horizon nous pouvons le regarder ; mais dès qu'il s'élève au-dessus des montagnes, sa lumière nous éblouit. Un jour, nous aurons des yeux pour contempler face à face le Soleil de justice. Aujourd'hui, c'est par le cœur avant tout que nous nous approchons de Jésus.

Les deux amis se quittèrent à l'entrée du village, Laurent voulant donner un coup d'œil au cabaret et à la salle de danse, Émilien se proposant de monter jusqu'à la carrière avant la nuit, pour s'assurer que tout y était en ordre.

Le soleil ne brillait plus de ce côté-ci du lac, lorsqu'Émilien arriva sur l'esplanade de la Roche-plate. L'ombre du soir s'étendait déjà sur les bois, ou plutôt elle sortait des forêts épaisses, pour se répandre dans les couches inférieures de l'atmosphère, allant ainsi à

la rencontre de la nuit.

À la carrière, tout était silencieux. Le seul bruit de vie qu'on y entendit était celui de l'eau tombant dans le petit bassin de la fontaine, et le faible cri d'un tichodrome échelette⁴, grimpant contre la paroi verticale du rocher, au-dessus de la maison d'Hercule. La porte de celle-ci était fermée, de même que les contrevents. Pas de fumée au tuyau du poêle. Émilien appela; aucune voix ne lui répondit. Au bord de son terrier, il aperçut Finette, surveillant de là ses mouvements. Il siffla pour voir si le renard comprendrait qu'il était un ami, mais l'animal sauvage fit la sourde oreille et même se retira dans son trou profond.

Bien convaincu que la demeure des Mistral était déserte, il n'attendit pas davantage et revint chez lui, car M^{me} Jeannette n'aimait pas, le dimanche surtout, qu'on la fit attendre pour le souper.

Dans la soirée, il sortit de nouveau, cette fois avec l'intention d'aller chez les Bar. Il voulait demander à Laurent si, dans sa visite à l'auberge, il avait vu Mistral avec ses autres ouvriers. Quand il passa devant l'établissement tenu par M^{me} Graille, c'était nuit et il faisait bien sombre, le ciel étant chargé de nuages. Il commençait à tonner dans le lointain. L'idée lui vint d'aller voir lui-même ce qui se passait dans la chambre à boire; mais il réfléchit bientôt qu'il ne fallait pas risquer une observation probablement mal reçue s'il avait à en faire une, et que d'ailleurs il ne convenait pas d'espionner ses gens. Donc, il n'entra pas au *Bûcheron vaudois*. La salle de danse se trouvait au rez-de-chaussée d'une maison vis-à-vis. Vers une fenêtre devant laquelle il passait en suivant ce côté-là de la rue, il put distinguer, grâce à la lumière intérieure, une femme tenant son enfant par la main et ayant le visage collé contre la vitre. À l'instant il reconnut Anzi et Frick dans ces deux personnes.

— Anzi, dit-il, est-ce bien vous ?

— Oui, monsieur Ducrest, c'est moi et Frick.

— Que faites-vous là, de nuit, seule avec votre enfant ?

— Ah! monsieur, je suis malheureuse ce soir, et je ne sais pas comment cela finira. Pouvez-vous bien croire que mon mari est là dedans, avec ce misérable Camelot, et qu'il danse! Camelot et Rollioud sont venus cette après-midi à la Roche-plate; ils avaient du vin dans leurs poches et en ont fait boire à Hercule à la carrière d'en bas, où ils l'ont appelé soi-disant pour leur ouvrir le hangar. Quand Hercule a été à moitié gris, ils l'ont emmené avec eux au cabaret, et le voilà qui danse avec une fille. Je ne sais pas ce qu'il faut faire.

4 - Oiseau grimpeur, orné de belles couleurs.

Donnez-moi un conseil. Il y a déjà longtemps que je suis là, n'osant ni entrer, ni m'en aller. Au moins s'il sortait, je lui... Anzi n'acheva pas.

— Si vous entriez, reprit-elle au bout d'un moment, peut-être vous écouterait-il.

— Je vais essayer, dit Émilien.

Il entra. Hercule, en effet, dansait avec une mômasse, trop contente d'avoir un tel cavalier. Marie Bar allait une valse avec un jeune homme inconnu d'Émilien ; et M^{lle} Éveline Graille se reposait, assise sur un banc, à côté de Camelot, qui riait malicieusement de voir la grotesque figure d'Hercule au milieu de toute cette jeunesse endimanchée. Voyant Émilien près d'elle, Éveline se leva, dans l'espoir qu'il lui offrirait la main : mais son attente fut bien déçue, lorsque, la valse étant finie, Émilien toucha un bras de Mistral et lui dit de le suivre dehors. Mistral obéit et Camelot sortit aussi.

— Voilà votre femme et votre enfant qui vous attendent, dit Émilien ; vous allez retourner avec eux chez vous.

— Ne va pas, dit Camelot ; nous avons du vin à boire là-haut.

— Allez boire votre vin, reprit Émilien d'un regard de mépris, mais laissez ce père et ce mari à son devoir de chef de famille. —Mistral, vous m'obéirez, n'est-ce pas ? Vous savez que je suis votre patron et que je vous veux du bien.

— Anzi, dit Hercule à sa femme, au lieu de répondre à Émilien, viens danser avec moi.

— Non, je n'irai certainement pas. Reviens avec nous.

Camelot tenait Hercule par un bras :

— Eh bien, j'irai dans un moment, dit ce dernier ; nous voulons vite boire une bouteille. Après, je monterai chez nous. Va toujours avec Frick. Embrasse le papa, petit.

— Non, je ne veux pas, dit le garçonnet à haute voix. Tu fais des chagrins à mère. Il y a longtemps que nous sommes là.

— Ah ! bien, puisque l'enfant me fait aussi la leçon, je ne m'en vais pas encore d'un bon moment.

Ayant dit cela, Hercule suivit Camelot à l'auberge.

— Vous voyez, monsieur Ducrest, dit la pauvre Anzi. Quand il a quatre ou cinq verres de vin, il ne se possède plus. C'est inutile que je l'attende.

— Vous allez donc retourner à la carrière ?

— Oui, que faire ici ? Bonsoir monsieur, et merci. Demain, vous ne gronderez pas trop mon mari ; c'est perdre son temps avec lui, les paroles ne lui font rien. Allons-nous-en, Frick.

— Vous n'avez pas peur de remonter seule avec Frick là-haut ?

— Peur ? de quoi aurais-je peur ? Je sais le chemin, et d'ailleurs

Celui qui commande au tonnerre me connaît bien.

Prenant Frick par la main, Anzi eut bientôt dépassé le haut du village. À deux cents pas des dernières maisons, il y avait, à côté du chemin, un espace laissé libre. En hiver, les gens de l'Eterpay y faisaient des dépôts de bois. Ce soir-là, il n'y restait qu'une grande bille de sapin sur laquelle Anzi s'assit un moment, prenant Frick sur ses genoux pour le consoler. De cette place, on entendait la musique, comme si on eût été au bal. Anzi n'en perdait pas une note, car elle aimait beaucoup la mélodie un peu sauvage de ces instruments.

— C'était joli de voir danser, dit Frick après un moment de doux repos. J'aurais bien voulu sauter aussi.

— Veux-tu que nous dansions nous deux sur le gazon ? dit la mère.

— Oui, dansons.

Et les voilà qui se mettent à sauter un galop, sur l'herbe courte et déjà imprégnée d'humidité. Anzi fredonnait en suivant la mélodie lointaine. Frick riait aux éclats. De temps à autre, un vaste éclair illuminant la contrée, éclairait aussi les mouvements de cette femme singulière, enfant elle-même encore à bien des égards, malgré la solidité de son caractère.

Frick en eut bientôt assez. Anzi le prit à califourchon et l'emporta sur son dos, l'enfant ayant les bras passés autour du cou de sa mère.

Arrivée à la maison, Anzi se décida tout de suite à une chose bien plus étrange encore que sa danse nocturne. Elle prit la couverture de son lit, celle de la couche de son fils, et vint étendre la première à vingt pas de la maison, dans une anfractuosité du rocher, où la pierre était encore chaude, tant le soleil y avait dardé ses rayons durant le jour. Elle s'y coucha tout habillée à côté de Frick, qu'elle recouvrit soigneusement avec la seconde couverture, après avoir laissé la porte du logis ouverte, comme s'il était réellement abandonné. Frick s'endormit à l'instant, mais la mère ne ferma pas les yeux. Son regard sondait les espaces infinis, au delà des rares étoiles qui brillaient au ciel. L'orage dont la plaine avait été menacée était maintenant chassé du côté de France par le vent du sud.

Après minuit, elle entendit Hercule qui arrivait. Il causait tout seul en allumant une chandelle.

— Pauvre femme, disait-il, il est sûr que je suis un misérable. Si tu me donnes dix coups de trique sur le dos, je n'aurai que ce que je mérite. Il faudrait seulement pouvoir en appliquer le double à ce gueux de Camelot ! que la peste l'étouffe ! Hé ! personne dans la maison ! point de femme, point d'enfant ! Hélas ! mon Dieu, que sont-ils devenus ? S'il leur est arrivé malheur, je me fais sauter la cervelle, ou je me pends avec la corde de ma scie.

Et il se mit à crier de toute la force de sa voix :

— Anzi ! ,

Pas de réponse.

— Anzi !

Pas plus que la première fois.

— Elle est capable d'être partie pour tout de bon avec le petit. Si je tenais Camelot, je l'étranglerais.

Sa chandelle à la main, il vint faire le tour de l'esplanade. La fraîcheur de la nuit et la marche l'avaient en bonne partie dégrisé. Se souvenant du recoin creusé au bord du rocher par un ancien éclat de mine, il en prit la direction.

— Anzi, es-tu là ? dit-il timidement.

— Oui ; va te coucher et laisse-nous tranquilles. Quand un homme abandonne sa femme et son enfant comme tu l'as fait ce soir, il peut rester seul chez lui.

Hercule retourna devant la maison et y prit une forte gaule de quatre pieds de long, puis il revint, sa chandelle à la main, vers l'endroit où sa femme était couchée.

— Je te dis d'aller dormir et de nous laisser tranquilles : tu vas réveiller le petit.

— Viens donc me donner six coups ; je les ai mérités.

— Non, pas à présent. Demain, en présence de M. Ducrest et de Camelot, si tu veux. Pour le moment, je le répète, va dans ton lit ; je ne rentrerai à la maison qu'avec le soleil.

Hercule connaissait le caractère déterminé de sa femme. Il obéit. Dormit-il ? fit-il de mauvais rêves ? Il ne nous l'a pas dit. Mais si un profond repentir le saisit, c'est tout ce qu'il put faire de mieux durant le reste de cette nuit sombre.

CHAPITRE XIV

*Croire au Dieu éternel, c'est absurde ;
mais croire à la matière éternelle, c'est très simple !
Vous qui ne croyez qu'à ce que vous avez vu,
vous n'avez pas vu l'éternité de la matière ; n'importe,
elle vous débarrasse de Dieu, cela suffit.*

A. DE GASPARIN.



près avoir vu partir Anzi pour la carrière avec son petit garçon, Émilien vint passer quelques moments chez les Bar, comme il l'avait fait de temps en temps, le soir, depuis qu'il habitait le village. Ce jour-là, son cœur le poussait fortement de ce côté, car (nous pouvons maintenant l'avouer au lecteur) Émilien n'avait pu voir souvent Élise Bar, soit lorsqu'elle venait donner sa leçon à Anzi, soit chez ses parents, sans s'y attacher par le sentiment le plus vif et le plus énergique de notre âme. Il fallait même qu'il se fût trahi en parlant de la sœur du syndic avec sa maîtresse de pension, pour que celle-ci n'eût pas craint de lui dire ce qu'elle pensait d'Élise Bar. L'amitié qui le liait maintenant à Laurent facilitait plus ou moins des relations qui, sans cela, eussent paru peut-être à la famille Bar passablement compromettantes. Le père, avons-nous dit, était riche, non pas simplement au large dans ses affaires, mais riche à posséder entre lui et sa femme au moins deux cent mille francs en terrains et valeurs mobilières. Cette fortune avait pour base le travail de plusieurs générations, la dot de la mère Bar, et l'héritage d'un oncle. Dans cette famille, tout se faisait avec largeur, mais toujours selon la tradition reçue, c'est-à-dire avec le caractère du paysan qui ne cherche point à passer de celle position à une autre plus élevée. Cependant, au village et généralement partout dans la contrée, quand on parlait des membres de cette famille, on disait : les messieurs Bar, les demoiselles Bar, absolument comme on

aurait dit: monsieur et mademoiselle Pratel, — monsieur le capitaine Fumache, etc. — Bien qu'ayant vécu dans une grande ville, jusqu'à l'époque où il acheta la Gravine et vint s'y établir, M. Pratel était aussi toujours resté dans une position sociale absolument analogue à celle de ces *précaux* de village. La vraie différence qui existait entre eux et lui, c'est qu'il ne savait pas le patois, Son accent était aussi différent du leur, et cela ne veut pas dire qu'il fit meilleur ; bien au contraire, le français du syndic et sa prononciation correcte eussent charmé l'oreille d'un professeur, tandis qu'elle aurait été péniblement affectée par le ton trainard de certaines désinences de verbes, dans la bouche de M. Pratel. Tout cela est affaire de pays, d'éducation et d'habitude, dont il est presque impossible de se corriger, attendu qu'on ne s'en aperçoit pas soi-même. Dans plus d'une ville, on pourrait croire que le bon genre est de parler du nez, et certes, les gens seraient bien choqués si on leur disait qu'ils ont un tel défaut de prononciation. Émilien n'avait précisément pas d'accent ; il parlait d'une manière naturelle, comme quelqu'un qui a voyagé en France, et Il su gagner la facilité et la grâce du langage de nos voisins, sans y mettre aucune affectation ni exagération. Seul entre tous, le père Bar avait un gros accent vaudois qu'il tenait sans doute à conserver. Généralement, les femmes s'expriment mieux que les hommes dans nos villages ; on peut le remarquer à peu près partout.

Depuis qu'il fournissait des matériaux de construction à M. Pratel, Émilien avait souvent causé avec lui et avec sa fille. Même il s'était assis deux fois à leur table. « Je suis un enfant du peuple, disait l'ancien industriel ; si j'ai gagné de l'argent, c'est par mon travail. Je tiens à rester ce que j'ai toujours été, un démocrate. Ceux qui cherchent à s'élever, à sortir de leur sphère sociale, sont des aristocrates. J'aime la simplicité dans les habitudes, et je ne veux point de relation intime avec des gens qui se considèrent comme étant au-dessus de moi et croiraient me faire un honneur en venant dans ma maison. »

C'était ainsi que pensait M. Pratel. Au fond de tout cela, peut-être y avait-il plus d'orgueil que de vraie simplicité démocratique. — Émilien lui ayant tenu tête, comme on s'en souvient, sur son matérialisme, M. Pratel manquait rarement l'occasion de lui décocher une flèche à cet endroit, mais toujours d'un ton badin ou amical. On aurait dit que M. Pratel, cherchait à se faire illusion à lui-même.

En arrivant chez les Bar à la nuit noire, Émilien fut surpris d'y trouver M. et M^{lle} Pratel, causant avec la famille. Tous étaient là, excepté Marie, qui dansait. Après les salutations d'usage, M. Pratel, d'assez bonne humeur ce soir-là, s'adressa directement à Émilien en lui disant:

— Eh bien, notre ami théologien et maître carrier à la Roche-plate, quoi de bon aujourd'hui en fait de nouvelles religieuses et pierreuses ? Avez-vous des angles pour ma construction ? il m'en faut demain, je vous en préviens ; et quant aux nouvelles moins positives des âmes, en a-t-on de bonnes ?

— Monsieur, répondit Émilien, d'un ton de parfaite convenance et de dignité personnelle en même temps, vous recevrez demain, avant midi, huit angles qui sont prêts à livrer. Je suis bien content de ne pas retarder vos maçons. Quant aux autres nouvelles dont vous parlez, je ne suis pas sans crainte.

— Comment donc ? les esprits sont-ils en révolution ? C'est déjà bien assez que les corps s'en mêlent.

Ayant fait cette plaisanterie, M. Pratel rit de bon cœur avec le père Bar. Celui-ci continua de nouveau en disant :

— Quand l'esprit d'un ouvrier se met de travers, son corps ressemble alors au diable, le chef des malins esprits.

— Vous plaisantez, messieurs, reprit Émilien, sur un sujet qui mérite des paroles plus sérieuses. Je viens de voir, il y a peu d'instant, un père de famille entraîné au cabaret par un camarade, en présence même de la femme et de l'enfant de cet homme et malgré leurs supplications de ne pas y rentrer. En ce moment, la mère et le petit garçon sont en route pour la carrière, de nuit par conséquent et avec des menaces d'orage sur la montagne. Trouvez-vous qu'il y ait là de quoi rire ? moi j'en suis navré.

— Racontez-nous cela, monsieur Ducrest, je vous prie, dit Emma Pratel.

Émilien fit le récit de ce qu'il avait vu et entendu devant le cabaret.

— Pauvre Anzi, dit Élise, combien elle doit souffrir ce soir !

— Et le cher petit Frick, dit Emma, il me semble l'entendre reprocher à son père sa dureté et son égoïsme.

— Je suis inquiet pour demain, continua Émilien. Mistral, une fois dégrisé, écouterait sa femme et se remettrait à l'ouvrage ; mais les deux autres que feront-ils ? S'il faut les renvoyer dans ce moment, je risque de ne pas pouvoir tenir mes engagements, à moins de trouver tout de suite à les remplacer.

— Et alors, reprit M. Pratel, vous n'avez pas flanqué une mornifle à ce Camelot, quand il a entraîné l'autre ? Dans un cas pareil, je l'aurais fait voler bas comme une mouche. Ces gens-là sont des assassins.

— Croyez, monsieur, qu'il m'a fallu un grand effort *d'âme* et de *conscience*, dit Émilien en appuyant sur ces deux mots, pour ne pas agir comme vous le conseillez. Sans ma conviction que Dieu est présent partout, et que ce n'était pas à moi d'administrer une correc-

tion pareille, j'aurais probablement cédé à un mouvement très naturel, mais dont les suites ne m'auraient laissé que des regrets.

— Voilà ce que j'appellerai de la bonne théologie, dit Laurent. Vous avez agi en homme prudent, en chrétien, et je vous approuve pleinement. Il est très probable que vous eussiez provoqué une batterie considérable, si, le premier, vous aviez levé la main sur un de vos ouvriers.

— Bah! bah! reprit M. Pratel, une paire de soufflets à ce gueux de Camelot aurait donné à réfléchir au barbu de la Roche-plate, et celui-ci s'en serait allé avec sa femme.

— Je ne suis pas de votre avis, reprit Émilien, j'ai beaucoup vécu avec les ouvriers, puisque j'ai été ouvrier pendant huit ans, et j'ai toujours vu que les mauvais se soutiennent, quand même les torts sont du côté de l'un d'entre eux. D'ailleurs, je n'avais rien à leur commander sur l'heure. S'ils essayaient de me résister ou qu'ils fussent grossiers à mon égard dans le chantier, vous pouvez être sûr que leur compte serait bientôt fait, dussé-je ne pas savoir de quelle manière me retourner. Et cependant, croyez-vous qu'ils soient réellement responsables de leur ivrognerie?

— Mais certainement, ils le sont.

— Alors, que faites-vous dans ce cas-là de votre théorie sur le pouvoir et la force de la matière? Ils sont responsables, à mes yeux, parce que je sais qu'ils ont une conscience, et que je crois à l'existence de leur âme, comme à celle de la mienne. Mais si je croyais que tout vient des atomes en formation et que rien n'existe en dehors des forces naturelles que la matière reçoit d'elle-même, je n'admettrais de responsabilité morale, ni pour eux, ni pour moi, ni pour personne. Un homme a soif, il boit pour se désaltérer; il trouve le vin bon, il en boit jusqu'à ce que son estomac le rejette ou que son cerveau surexcité le pousse à faire des folies. Mais où trouver dans son *corps* seulement, la loi morale qui lui dit qu'il est mal de s'enivrer? Cette loi ne peut exister que dans la conscience et dans les commandements de Dieu. Or, comme, d'après vous, la conscience est une chimère et l'Évangile une invention humaine, il s'en suit qu'il n'y a pas de loi morale.

— Vous êtes fort sur la théologie, monsieur Ducrest, et je ne veux pas vous suivre sur ce terrain. Si seulement je voyais faire un miracle, je croirais, comme vous, à ce que la Bible nous dit.

— Mais, monsieur, est-ce que la conscience n'est pas pour vous un miracle, c'est-à-dire *un fait* en dehors de la création matérielle? Est-ce que la matière peut juger de ce qui est bien et de ce qui est mal? Vous sentez que cela est impossible. Et cependant elle existe, la conscience. D'où vient-elle? Vous ne pouvez admettre qu'elle se

trouve en nous toute seule. Donc, il y a ici quelque chose qui vient de plus haut, l'action d'une volonté supérieure à la nôtre, un fait au-dessus du monde matériel, un miracle par conséquent.

— Vous embrouillez la question, mon cher saint Paul ou saint Jacques : je ne vous parle pas de la conscience ; moi, je voudrais voir un miracle positif, c'est-à-dire l'ordre de la nature suspendu ou interverti. Après cela, je croirai aux miracles, pas avant ; et jusqu'à ce que quelqu'un fasse un miracle en ma présence, un vrai miracle, je penserai que l'homme n'est qu'un animal, plus habile que les autres, si vous voulez, mais rien de plus qu'un animal.

— Vous n'admettez cependant pas la théorie d'après laquelle nous descendrions des singes ?

— Je n'en sais rien ; nous descendons de nos parents, ceux-ci des leurs, et ainsi de suite en remontant.

— C'est parfaitement vrai. Mais le premier de ces parents, d'où venait-il et quel était-il ? car enfin il faut un commencement.

— Il venait, si vous voulez de... Berne. Cela m'est parfaitement indifférent.

Cette réponse fut accueillie par un gros éclat de rire du père Bar ; mais les deux filles ne riaient pas. Elles suivaient au contraire la discussion avec le plus vif intérêt, de même que Laurent.

— Eh bien, monsieur, répondit Émilien,.... mais pardon : je crois qu'il vaut mieux ne pas continuer cet entretien.

— Continuez, continuez, dit le syndic ; je tiens à savoir ce que vous pensez à cet égard, et ma sœur aussi, bien certainement.

Un regard dirigé du côté d'Élise donna du courage à Émilien. Il reprit donc :

— Vous dites, monsieur, que l'homme n'est qu'un simple animal, comme les autres, mais plus habile, mieux doué. Il faudrait d'abord expliquer d'où lui vient cette habileté, qui déjà le met à part de ses frères à deux ou à quatre pattes. La Bible nous donne cette explication, dont les matérialistes ne parlent pas. Mais je vais plus loin. Le singe, par exemple, est un animal très habile et surtout très agile. Le cheval, le chien, l'éléphant, le sont aussi ; — peu importe lequel de ces animaux. Or comment se fait-il qu'aucun d'eux n'ait jamais su faire autre chose que ce que faisait son père ou sa mère, sans jamais rien perfectionner dans son existence ? La nature, si c'est elle qui fait tout, a donc deux lois. L'une, qui assujettit toutes les créatures qui ne sont pas l'homme, à demeurer éternellement les mêmes ; l'autre, qui pousse les hommes à se perfectionner incessamment, à augmenter leurs connaissances, leur bien-être, les jouissances de leur esprit, s'ils ont un esprit ; de leur cœur, s'ils ont un cœur moral ; de leur âme, s'ils

ont une âme. Les singes d'aujourd'hui sont les mêmes singes, quant à leur vie et au degré de leur intelligence, que les singes du temps de Salomon : ils n'ont rien appris ; leurs cris sont encore exactement les mêmes qu'alors ; ils ne savent rien de moins et rien de plus que leurs ascendants, en remontant aussi haut que possible dans leur origine. Il en est de même de toutes les autres espèces d'animaux encore vivants. L'homme seul n'est pas soumis à cette loi, qui certes est une loi injuste, une loi monstrueuse de la matière. Ah ! cher monsieur, vous pouvez très bien plaisanter en m'appelant saint Paul ou saint Jacques, mais si vous cherchiez sincèrement la vérité religieuse, la vérité chrétienne, dans les écrits de ces hommes de Dieu comme dans toute la révélation, et non dans les livres de prétendus savants, très savants sans doute, mais qui n'admettent rien au-dessus de leur faible raison, vous trouveriez la solution des problèmes que vous cherchez en vain ailleurs. Il y a sur la terre, il y a en nous, le mal et le bien, l'esprit et la matière, l'âme et le corps. Et nous sommes les créatures intelligentes de l'Éternel, dont nous devenons les enfants d'adoption par Jésus-Christ. — Encore une fois, je vous demande pardon pour la liberté que j'ai prise de vous contredire. Avouez cependant que ce n'est pas moi qui ai commencé.

— Vous êtes tout pardonné, mon cher monsieur Ducrest, répondit M. Pratel. Vous avez toute votre liberté d'examen et de croyance, comme j'ai la mienne. Nous n'en restons pas moins bons amis ; seulement, que je puisse compter sur mes pierres taillées.

— Je ferai pour vous contenter tout ce qui dépendra de moi, dit Émilien.

— Ce que vous venez de répondre à M. Pratel, dit à son tour Laurent, je l'ai pensé de la même manière, et je suis maintenant heureux de partager vos convictions.

— Il nous faut retourner à la maison, ma chère enfant, dit M. Pratel à sa fille. — Bonsoir, mesdames et messieurs. Venez donc une fois chez moi sans façon. Que diantre ! on peut bien se visiter quand on vit à dix minutes les uns des autres et qu'on s'occupe d'agriculture.

Émilien salua aussi la compagnie. On lui donna une bonne poignée de main comme il partait ; celle d'Élise Bar ne fut pas la moins appréciée par le carrier de la Roche-Plate.

— En retournant à la Gravine M. Pratel dit à Emma :

— Je n'ai pas été fâché de voir ce Ducrest me répondre comme il l'a fait. Ses arguments ne manquent pas d'une certaine valeur. Toutefois, il y a des choses qu'on ne pourra jamais expliquer.

— C'est bien évident, répondit sa fille, la foi seule peut les accepter.

— Ah ! la foi, la foi ! — mais ne recommençons pas nous deux la

discussion théologique. Elle a duré bien assez longtemps chez les Bar. Le père du syndic était parfois sur les épines.

En ce moment, Laurent allait chercher sa sœur Marie à la danse, et donner l'ordre de fermer la salle de bal au coup de minuit.

CHAPITRE XV

Voici des ouvriers d'une autre espèce.



Le lendemain, dès que les premiers feux du soleil parurent au-dessus des Alpes, Hercule Mistral fut debout. Ayant dormi tout habillé, il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour faire sa toilette. Sortant de la maison pour aller à la fontaine, il vit Anzi, bêche en main, qui fossoyait déjà un carreau de jardin. Bien enveloppé dans les deux couvertures, Frick dormait encore au pied du rocher. Hercule alla vers sa femme.

— Au lieu de me faire sentir le bâton sur les épaules, lui dit-il, tu devrais me fendre la tête avec ta pelle. Ce serait plus vite fait et je ne l'ai que trop mérité.

Anzi ne répondit pas ; elle continua, sans regarder son mari, à retourner la terre. Hercule vit que deux grosses larmes roulaient sur ses joues.

— Tu ne veux rien me dire, femme ? et pourtant tu vois que je reconais mes torts envers toi.

— As-tu demandé pardon à Celui que tu as offensé ? dit-elle. Il te voit et sait tout ce que tu as fait.

— Donne-moi la main, femme, et tu lui demanderas de me pardonner, dit-il en s'approchant d'Anzi.

Celle-ci essuya ses larmes, prit la forte main calleuse d'Hercule dans les siennes, et levant les yeux au ciel, elle dit :

— « Maître Éternel, qui es bon et parfait, pardonne à mon compagnon de voyage, à celui qui devrait me donner le bon exemple toujours, au lieu d'abandonner sa femme et son enfant, comme il l'a fait hier. Pardonne aussi à la mère. »

— Merci, femme, dit Hercule. Veux-tu maintenant me donner les coups, avant que j'aïlle travailler ?

— Non, je ne t'en donnerai plus jamais, quoi que tu fasses. À présent que je peux lire dans l'Évangile, je sais que je ne dois pas faire cela. Va travailler, afin que M. Ducrest te trouve au chantier quand il arrivera, et fais-lui des excuses tout de suite.

— Tu es une bonne femme, Anzi, et je ne suis pas digne de toi. Je suivrai ton conseil. Mais, vois-tu, si Camelot cherche à m'entraîner une autre fois, je lui tombe dessus et je lui casse la tête.

— Non, tu t'en garderas bien. S'il veut te faire boire aujourd'hui, refuse son vin, et alors viens ici je t'en donnerai un verre. Va, dépêche-toi d'aller travailler : lave-toi, en passant, à la fontaine.

Docile comme un mouton, Hercule se rendit à son banc de rocher, le visage et les mains rafraîchies à l'eau de source. Dès qu'il fut parti, Anzi se dépêcha d'aller prendre Frick et de l'emporter dans son lit, car la fraîcheur du matin pouvait le saisir sur la pierre humide. Bientôt les coups de pique sous le hangar lui apprirent que les ouvriers étaient arrivés. Étant monté le premier du village, Émilien vint droit à Hercule qui déjà tenait d'une main l'aiguille d'acier et frappait de l'autre avec le marteau.

— Je suis bien aise de vous trouver là, Mistral, lui dit-il.

— Patron, répondit l'ouvrier, je vous fais des excuses. Hier au soir, j'ai mal agi envers ma femme et envers vous. Anzi m'a pardonné.

— Vous devez être bien reconnaissant envers Dieu d'avoir une si brave femme. Pourquoi lui faire ainsi de la peine, donner un mauvais exemple à votre enfant, et dépenser follement un argent dont vous avez besoin ? J'espère que vous comprenez que c'est mal et que vous ne le ferez plus.

— Si Camelot ne m'avait pas fait boire déjà ici, je ne serais pas allé au cabaret avec lui et Rollioud. Qu'il ne revienne pas à la charge aujourd'hui, au moins, car je serais capable de lui casser la tête.

— Vous n'avez qu'à lui refuser simplement. Quant à lui donner des coups, je vous le défends. Au reste, je crains bien que ni lui ni Rollioud ne reprennent l'ouvrage aujourd'hui. En passant devant l'auberge ce matin on les entendait chanter *la Marseillaise*.

— Les animaux ! les bêtes brutes ! fit Hercule en levant les épaules, comme s'il avait déjà oublié ses propres folies de la veille. Lui-même, au bout d'un moment, se mit à fredonner une vieille chanson à voix basse, tout heureux d'avoir fait la paix avec sa femme et parlé au patron. Une chose seulement lui manquait : c'était sa pipe, laissée dans la maison de pierre. Or, ne pas fumer à la fraîcheur du matin, cela lui paraissait dur. Comme il devait aller déjeuner dans une heure, il n'osait pas trop quitter son travail dans ce moment. Mais bientôt un bruit de petits pas se fit entendre dans le sentier conduisant à l'explo-

tation, et il vit Frick arrivant avec sa pipe dans une main, le paquet de tabac dans l'autre.

— Ah ! que tu es un brave enfant, lui dit-il. Donne mon garçon. As-tu aussi des allumettes ?

— Oui, voilà ta boîte. C'est la mère qui m'envoie.

— Tu l'embrasseras bien pour moi, n'est-ce pas ?

— Oui, mais il ne faut plus lui faire du chagrin, comme hier au soir.

— C'est bien sûr que non. As-tu bien dormi ?

— Non ; j'aurais mieux aimé être dans mon lit. Ce matin, j'ai les jambes toutes raides ; le dos me fait aussi un peu mal.

— Retourne vite à la maison et dis à mère de te donner quelque chose de chaud à boire. Il faudrait aussi te frotter le dos et les jambes avec la main.

— Mère l'a déjà fait. Veux-tu me laisser taper un peu avec le marteau ?

— Tu ne pourrais pas ?

— Oh ! que si ; donne, pour me faire plaisir.

Le père consentit, pour un moment, à cette fantaisie d'enfant. Il prit donc l'aiguille des deux mains et passa le marteau à Frick. Celui-ci frappait de petits coups très justes sur la tête de la barre émoussée tout autour, pendant que le père, assis sur le rocher, la tournait et retournait dans le trou déjà profond.

— Là, mon garçon, c'est assez maintenant. Si tu t'encourages à grandir, tu seras un jour un bon carrier.

— Oh ! c'est que je veux tailler le roc, comme M. Ducrest. C'est lui qui m'apprendra à tenir le ciseau et à placer l'équerre. La mère a dit que tu pourrais venir déjeuner, quand tu entendrais taper sur la pelle à feu.

— Oui, va seulement vers elle. Et lorsque le garçon ne put pas l'entendre, Hercule se dit à lui-même, à haute voix : Cochon de père que je suis !

Camelot et Rollioud ne vinrent pas à la carrière. Le troisième ouvrier qui travaillait avec Hercule arriva un peu plus tard que d'habitude ; mais il rejoignit le chantier à l'heure du déjeuner. C'était un quart de journée perdu. Émilien fut occupé une partie de la matinée à charger les angles pour M. Pratel. Puis il reçut la visite d'un entrepreneur qui avait besoin de blocs d'une certaine dimension et avec lequel il dut conférer assez longtemps avant d'être d'accord. Il fallait ces blocs dans la quinzaine. Émilien, peut-être imprudemment, s'engagea à les livrer, l'affaire lui paraissant bonne.

À midi, Camelot et Rollioud n'avaient point encore paru. Émilien savait ce que font parfois les ouvriers de cette espèce. Le lundi, c'est

leur dimanche, passé au cabaret, et pour peu qu'ils aient encore quelque argent le mardi, la buvaille recommence, pour durer tout le jour et une partie du mercredi. Entre gens du métier, cela s'appelle *faire la noce*. Avec de l'ouvrage accepté en plus, Émilien avait donc deux ouvriers de moins. Pour un maître carrier, ce n'était pas une situation agréable.

Aussi, en venant dîner, se décida-t-il promptement à aller à Genève le jour même, ayant quelque chose à régler avec M. Cardovan, entrepreneur de bâtiments. Dès qu'il eut pris son repas, il partit pour la gare afin d'arriver par le premier train de l'après-midi. Camelot était justement à une fenêtre du cabaret, lorsqu'Émilien passa devant la maison. Il se retira en arrière et dit à Rollioud, qui fumait accoudé sur la fenêtre:

— Voilà parbleu le patron qui va faire une visite au richard de la Gravine. Je pense qu'il peste joliment contre nous, mais il a tout le temps. Si le capital est pressé d'avoir ses matériaux, les travailleurs comme nous peuvent bien s'accorder une journée de loisir. Quand même ce vieux rentier se trouverait dans l'embarras, il n'y aurait pas grand mal. Dans le temps, on dit qu'il menait ses ouvriers comme des esclaves.

Aujourd'hui qu'il a des monts d'or, le Crésus se fiche de ceux qui les lui ont gagnés, et fait bâtir des maisons. Notre tour viendra aussi, et nous mènerons alors les affaires.

— Il me semble, dit un rémouleur qui dînait modestement d'une soupe, d'une ration de légume et de pain avec une chopine, que vous feriez de meilleures affaires à votre chantier qu'à l'auberge.

— Toi, reprit Camelot d'un air de mépris, tu n'es pas un véritable ouvrier; tu n'es bon, dans ton sale métier, que pour aller de porte en porte mendier un canif ou une paire de ciseaux à aiguiser. Nous, nous sommes des ouvriers libres.

— Il paraît bien, répondit l'honnête Savoyard.

Élise Bar était assise, tricotant sur le banc devant leur maison. Émilien s'arrêta pour la saluer.

— Vous avez l'air de partir pour un voyage, lui dit-elle; où allez-vous donc?

— À Genève, mais je reviendrai ce soir.

— Mistral est-il à l'ouvrage aujourd'hui?

— Oui. Il m'a fait des excuses et cela va bien avec sa femme. Vous avez une excellente influence sur elle, mademoiselle Élise. Sans vous en douter, vous lui faites un bien véritable et me rendez service en même temps.

— Comment donc, monsieur Ducrest?

— Mais oui, certainement. Anzi est beaucoup plus douce de caractère depuis que vous lui avez appris à lire ; elle tâche de ramener son mari au devoir sans se fâcher, et, entre nous, sans le battre comme autrefois. Dans un moment d'expansion, Hercule m'a raconté ce matin, comment sa femme s'y était prise pour le faire rentrer en lui-même. J'en ai été, je vous assure, fort touchée,

— Vous me donnez envie de faire une visite à Anzi, cette après-midi.

— Je crois que vous feriez mieux de ne pas aller à la carrière aujourd'hui. Deux des ouvriers manquent encore. Ils pourraient vous rencontrer seule en chemin, et, comme ils sont sans doute excités par le vin, vous effrayer par de sots propos.

— Je n'irai donc pas. Merci de l'avis. Au reste, Anzi doit venir demain matin pour sa leçon. Bon voyage, monsieur Ducrest.

— Bonjour, mademoiselle Élise.

— À propos, reprit-elle comme il s'éloignait, vous m'avez fait plaisir hier au soir, et aussi à M^{lle} Pratel, j'en suis sûre, dit-elle en rougissant légèrement. À mon tour, je vous suis reconnaissante d'avoir parlé comme vous l'avez fait.

— C'était mon devoir le plus simple, ne trouvez-vous pas ?

— Oui, mais chacun n'aurait pas eu le même courage.

— Je m'en vais, mademoiselle, puisque vous ne craignez pas d'ex-citer mon orgueil. Adieu donc, et merci de votre sympathie.

Si ce n'avait pas été à la rue où les voisins pouvaient les voir, il est probable que les deux jeunes gens eussent terminé ce bout d'entretien par un serrement de main. C'est ainsi, bien souvent, que les cœurs commencent à se comprendre et à se donner.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'Émilien marchait d'un pas léger autant que vigoureux, à la suite de cette petite et si heureuse rencontre. Toutefois, son bonheur n'était pas sans mélange. Une crainte vague l'aiguillonnait, et un point noir se montrait à l'horizon de son avenir.

À Genève il trouva M. Cardovan au milieu d'une fourmière d'ouvriers travaillant à la construction d'une grande maison dans l'un des meilleurs quartiers nouveaux de la ville, du côté de Plainpalais. Très occupé en ce moment, l'entrepreneur le reçut d'abord avec un semblant d'indifférence, mais se ravisant un instant après, il lui dit d'un ton de très bonne humeur :

— Excusez-moi, monsieur Ducrest, je veux d'abord donner quelques ordres par là, après quoi je suis à vous. Quand partez-vous ?

Cette question, qu'on dit d'origine genevoise et qui est blâmée au canton de Vaud, n'a, il me semble, rien que de très naturel. Si elle a l'air égoïste dans la forme, elle part, je veux le croire, d'un désir d'être

agréable à celui qui la reçoit, et de l'obliger si c'est possible. Lorsque le temps est calculé à la minute pour ainsi dire, il va de soi qu'on est bien aise de savoir si l'on peut disposer d'une heure en faveur d'une connaissance ou d'un ami.

— Je repars aussitôt que mes affaires seront terminées, répondit Émilien. Allez d'abord aux vôtres ; je vous attends ici.

— C'est ça. Nous irons ensuite causer ensemble au restaurant, où j'aurai le plaisir de vous offrir quelque chose.

Vous voyez bien, lecteur, par cette réponse de M. Cardovan, que je ne me trompais pas dans ma supposition.

Émilien s'assit sur un bloc venant de chez lui, assez près de trois ouvriers qui en travaillaient de semblables.

— Trouvez-vous cette pierre bonne ? dit-il à celui dont il était le plus rapproché.

— Certainement, elle est bonne. Je l'aime autant que celle de Vesanci et de Divonne. D'où est-ce qu'elle vient, si vous le savez ?

— De ma carrière. C'est moi qui l'ai fournie à M. Cardovan.

— Ah ! vous êtes aussi du métier. Maniez-vous la pique vous-même ?

— Oui, quand j'en ai le temps. Voulez-vous me donner la vôtre un moment ?

— Si cela vous fait plaisir, tenez.

Émilien se mit en position, et prouva au tailleur de pierre qu'il s'y entendait pour le moins aussi bien que lui. Les deux autres ouvriers s'arrêtèrent pour le voir travailler. M. Cardovan arriva comme Ducrest tenait encore la pique.

— Que diantre faites-vous là, monsieur Ducrest ? dit-il. Je crois vraiment que vous donnez une leçon aux frères Gaillard ?

— Du tout, monsieur ; je leur montre seulement que je suis du même métier qu'eux.

— Très bien. Je suis à vous maintenant. Allons causer un peu.

— Je puis vous dire ici ce qui m'amène. Il me faudrait, pour une commande pressante et pour quinze jours seulement, deux ou trois bons ouvriers qui seront bien payés, et nourris à un prix modéré. Vous ne pourriez pas me rendre le service de me les prêter ?

— Je crois qu'oui, monsieur Ducrest ; pourvu toutefois que mes hommes veuillent aller.

— Je payerai leur voyage, aller et retour, et l'ouvrage sur le même pied qu'ici.

— Si ça peut rendre service, nous irons, mes frères et moi, dit celui qui avait passé sa pique à Émilien.

— D'accord, dit le patron ; mais, pour sûr, vous revenez à mon

chantier au bout de deux semaines. Ces pierres peuvent attendre jusqu'à ce moment-là.

— Je promets de les laisser partir, dit Ducrest.

— Eh bien, c'est entendu. Vous n'avez qu'à faire vos paquets et à suivre ce monsieur.

— Voulez-vous, dit Émilien aux trois frères, être à la gare dans une heure? En partant alors, cela nous permettra d'arriver chez moi encore de jour.

— Entendu; on y sera.

— Voilà pour boire une bouteille de bière ou de vin, dit Émilien en tendant un franc à l'un des trois frères. Mais ne perdez pas de temps. Il est trois heures et quart; vous avez juste une heure pour vous préparer et être à la gare.

— Nous y serons.

Immédiatement les frères Gaillard prirent leurs outils et se rendirent à leur logement. M. Cardovan emmena Émilien dans un café voisin, où il lui offrit un verre de bière et un petit pain, ce qui le réconforta très bien.

— Je vous dois encore trois cents francs, lui dit-il. Si je les ai dans ma poche, je vous les livrerai tout de suite; ce sera fait.

— Émilien reçut l'argent, fit une quittance sur le carnet de M. Cardovan, et ne tarda pas à rejoindre ses nouveaux ouvriers à la gare.

En quittant le train à ***, il trouva justement un char de l'Eterpay sur lequel on mit les outils des ouvriers, après quoi nos quatre hommes eurent bientôt franchi la distance qui les séparaient du village. Le même soir, Émilien installait les frères Gaillard chez un paysan de l'Eterpay, et s'entendait avec M^{me} Graille pour qu'elle leur fournît la pension à un prix raisonnable.

En apprenant ce qui venait d'avoir lieu, Camelot et Rollioud se décidèrent naturellement à faire la noce un jour de plus, narguant ainsi le pauvre Ducrest, et vidant le fond de leur bourse dans celle déjà bien remplie de l'hôtesse du *Bûcheron vaudois*.

CHAPITRE XVI

Il fallait bien s'attendre à cela.



Je prie le lecteur de croire que, dans la peinture du caractère et des moyens d'Émilien Ducrest, je n'ai rien exagéré. On aura dit peut-être: «Mais ce jeune homme, un simple ouvrier tailleur de pierre, se trouve tout à coup et d'un jour à l'autre, transformé en maître de carrière, en chef de chantier, en tractateur d'affaires qui demandent une certaine somme de connaissances, un capital quelconque, ou tout au moins du crédit. Est-ce naturel? Mais surtout, ce même jeune homme a des convictions chrétiennes très fermes, une conduite sage et pure, le courage de sa foi et il parle presque, dans certaines occasions, comme un livre. Est-ce encore naturel? N'y a-t-il pas exagération de qualités et de vertus dans ce qu'on nous raconte à son sujet? Il nous semble que les choses ne se passent pas ainsi dans la vie ordinaire.»

À cette observation très juste d'ailleurs pour le fond, si elle a été faite, je répondrai par un petit récit véritable:

Un précepteur, jeune homme aussi comme Émilien Ducrest, venait de Florence et désirait visiter la Vénétie avant de rentrer en Suisse, sa patrie. À cette époque-là, Venise appartenait encore à l'Autriche. Arrivé à la frontière, notre jeune homme éprouva un refus de pénétrer dans le quadrilatère austro-italien. Il n'avait que son passeport, mais nulle recommandation supérieure. Se défait-on d'un républicain suisse? lui trouvait-on des allures trop déterminées? le prenait-on pour un agent politique? je ne sais. Aux questions qui lui furent adressées, sur ce qu'il était et faisait, il se bornait à répondre qu'il était précepteur, voyageant pour son instruction et son plaisir. Mais, observa bientôt l'employé autrichien, un précepteur ordinaire ne se permet pas de voyager seul, pour son plaisir et son instruction.

— Monsieur, répliqua notre compatriote, je vous prie de croire que je ne suis point un précepteur ordinaire.

Le commissaire impérial sourit, et, d'un air gracieux :

— Passez, monsieur, lui dit-il.

Eh bien, cher lecteur, Émilien Ducrest n'est pas non plus un ouvrier ordinaire. Soyons donc aimable comme l'Autrichien et laissons-le passer, tel que nous vous l'avons présenté.

Du reste, quelques détails de plus à son sujet expliqueront bien des choses ; le moment est venu de les placer sous vos yeux.

Susette Ducrest, sa mère, arriva un soir inopinément chez une sœur, veuve sans enfants, qui demeurait à Ramenges, village vaudois situé entre Montpreveyres et Grandcour, assez près de la montagne. Depuis un an, elle n'avait pas donné de ses nouvelles. Susette venait de l'étranger, cependant pas de très loin. C'était une fort belle fille de vingt ans, mais hélas ! bien inexpérimentée. S'étant fiancée avec un jeune homme qui habitait la ville où elle était en service comme femme de chambre, elle quitta subitement son logement au bout d'un certain temps, et revint en Suisse, son fiancé ou son mari étant absent depuis deux mois pour affaires. En entrant chez sa sœur, elle se mit au lit et accoucha d'un garçon. Le même soir elle mourut. Aucune déclaration n'avait été faite au juge de paix ni à personne sur le nom du père de l'enfant, et aucune lettre, aucun papier ne pouvait mettre la tante Henriette sur la voie de celui qui ne donna jamais de ses nouvelles. Un billet, signé d'une initiale seulement, sans enveloppe et sans date, contenait ce qui suit :

« Ma chère Susette, je pense constamment à toi et à nos affaires. Aussitôt que je pourrai partir, j'irai te rejoindre. Sois sans inquiétude. H. »

De qui était ce billet ? Nul ne le savait. La pauvre Susette avait-elle été indignement trompée et abandonnée ? Cela était bien à craindre, mais cependant, de tels faits étaient rares il y a trente ans. Aujourd'hui, il n'est pas de village vaudois peut-être qui n'ait eu à en constater plusieurs. Mais poursuivons notre récit.

La tante Henriette éleva elle-même l'orphelin et l'adopta complètement. Elle lui fit donner la meilleure instruction possible à Ramenges, où il y avait plus de ressources en fait de leçons que dans d'autres localités. C'était une femme d'une piété solide et d'une intelligence peu commune. Le pasteur de Ramenges, homme actif, dévoué au bien de ses paroissiens, prit Émilien sous sa protection ; et quand ce dernier déclara qu'il voulait être tailleur de pierre, on dirigea toute son instruction de ce côté-là. La tante Henriette mourut comme il venait d'achever son apprentissage ; elle lui laissait ce qu'elle possédait, soit

quatre mille francs. Émilien voyagea pour se perfectionner dans son état, puis revint au pays, où il travailla, soit dans les chantiers des villes, soit dans les principales carrières ; mais toujours avec le désir d'avoir un jour une exploitation de roc à son compte. Le petit héritage de sa tante s'était accru des intérêts pendant son absence, et même lui avait épargné une bonne partie de son gain d'ouvrier.

Telle était donc la position civile, morale, intellectuelle et financière d'Émilien Ducrest, au moment où nous avons fait sa connaissance.

N'ayant jamais connu sa mère, ne sachant pas même le nom de son père, il était donc orphelin des deux côtés. Peut-être à cause de cette situation, de cette origine si exceptionnelle, comprenait-il mieux qu'un autre ce qu'est un véritable attachement au Sauveur.

Tout ce qui lui restait de sa mère, c'était un daguerréotype comme on les faisait alors, une bague et la lettre dont nous avons donné le texte ci-dessus. Comme on le savait vaudois, le syndic Laurent Bar n'avait pas exigé le dépôt de son acte d'origine ; mais nul ne soupçonnait à l'Eterpay qu'il ne portât pas le nom de son père.

Le lecteur étant maintenant au courant de ce qui concerne la naissance d'Émilien Ducrest, nous allons reprendre son histoire.

Camelot et son digne compagnon Rollioud jugèrent donc convenable de continuer leur orgie encore toute la matinée du mardi. Quand ils eurent dîné, ils se décidèrent pourtant à retourner au chantier, où se trouvaient déjà Émilien, les anciens ouvriers et les frères Gaillard. Les places des deux bambocheurs, sous le hangar, étaient occupées par les nouveaux venus, dont deux terminaient en ce moment la taille des angles laissés inachevés le samedi précédent par Camelot et Rollioud ; le troisième en attaquait un nouvellement mis en chantier. Voyant ce remue-ménage considérable et tout le hangar occupé, Camelot se mit à grogner.

— Il paraît, dit-il, que les derniers seront les premiers. Nous étions là l'autre jour ; où faudra-t-il se mettre à l'abri de la pluie et du soleil ?

— Le patron nous a lui-même placés ici, répondit l'aîné des Gaillard ; si vous avez à lui parler, il est en haut, vers ceux qui carrient.

— Il me semble, reprit Camelot d'un ton assez aigre, qu'un bon camarade doit respecter les droits des anciens.

Gaillard ne répondit pas, car Émilien arrivait en ce moment, une règle et un ciseau à la main.

— Bonjour, patron, dit Camelot. Où faudra-t-il se mettre pour travailler, puisqu'il n'y a plus de place dans le hangar ?

— Si réellement vous avez l'intention de reprendre l'ouvrage, dit Émilien, je ferai amener demain des coineaux pour une baraque volante. En attendant qu'elle soit faite, placez-vous par là : tenez, ici,

où il y a de l'espace libre. Voilà deux blocs que vous taillerez comme ceux que vous avez abandonnés.

— Il me semble, reprit Camelot avec une certaine effronterie, que vous auriez bien pu respecter notre ouvrage commencé, et mettre les nouveaux venus à l'air et au soleil.

— Il me semble, à moi, dit Émilien en s'appuyant sur sa règle de six pieds, que vous êtes un impertinent. Si vous étiez à *vos pièces*, je les aurais mises dehors, en attendant votre retour, et j'aurais installé là-dessous ces trois camarades. Mais comme vous avez été payés à *la journée*, votre ouvrage m'appartenait et j'en ai disposé, puisque vous avez jugé bon de ne pas travailler, ni hier ni ce matin.

— Patron, il ne faut pas se fâcher. Diable ! on est aussi des hommes.

— Si vous êtes des hommes, montrez-le mieux que vous ne l'avez fait depuis trois jours.

Ayant dit cela d'un ton péremptoire, Émilien se dirigea d'un autre côté. Camelot et Rollioud se firent quelques signes d'intelligence, puis, sans répondre un mot de plus, ils allèrent chercher leurs outils dans l'enclos du hangar et se mirent à piquer leurs pierres au soleil. S'ils avaient essayé de répliquer, Émilien était bien décidé à les renvoyer, malgré son besoin d'ouvriers. Camelot et Rollioud baissèrent pavillon devant son attitude résolue et sa parole ferme. Ils s'étaient dit probablement que leur patron pouvait se passer d'eux, et qu'étant sans ouvrage et sans argent, il valait mieux se soumettre humblement, plutôt que de vouloir faire les mauvais.

Le soir venu, Mistral arriva de ses bancs de roche avec l'autre carrier, pour soigner les outils et prendre la clef du réduit où on les mettait. C'était lui qui ouvrait le matin et fermait le soir, comme étant le seul qui restât la nuit à la carrière. Demeuré un moment le dernier de tous, Camelot l'attendait avant de descendre au village. Hercule ressortit bientôt sa clef à la main et le trouva encore là dehors.

— Eh bien, ami Hercule, comme ça va-t-il ? lui dit Camelot. Le soleil s'est couché deux fois depuis qu'on ne s'est vu.

— Peut-être bien, répondit Mistral.

— Dis-moi un peu, brave ami ; il faut me rendre un petit service jusqu'au jour de la paye. Prête-moi cinq francs. Je te les rendrai à la fin de l'autre semaine.

— Je ne te prêterai pas cinq francs, répondit Hercule en tournant les yeux de travers ; mais pour peu que tu y tiennes, je te donnerai une volée comme tu en as rarement reçue. File ton nœud. Quand tu me rattraperas à boire avec toi, il fera plus chaud qu'aujourd'hui. Tu n'es bon que pour dérouter les autres. Va, je te dis, et laisse-moi.

— Ah ! c'est comme cela que tu le prends ! Il paraît que toi aussi tu

veux faire le propriétaire, tandis que tu n'es qu'un chien de portier ; oui, un chien, entends-tu ?

— Un chien ! moi, un chien ! dit Mistral en bondissant de fureur sur Camelot, qui, ne s'attendant pas à une attaque si soudaine, perdit pied et roula sur les débris de roc taillé qui couvraient le sol. Il est probable aussi que les excès des jours précédents n'avaient pas augmenté ses forces. Hercule lui tint un genou sur la poitrine et lui cria d'une voix de tonnerre : — Suis-je un chien, dis, suis-je un chien ?

Entendant ces cris et le bruit qui se faisait en bas, Anzi arriva en courant.

— Qu'est-ce que c'est ? Hercule, qu'y a-t-il donc ? dit-elle en voyant Camelot se débattre sous l'étreinte terrible de son mari. — Que t'a-t-il fait ? laisse-le.

— Il m'a dit que je suis un chien, deux fois de suite. — Ah ! je te ferai voir si je suis un chien.

Camelot était rendu. Anzi tira Hercule par un bras ; celui-ci lâcha prise en disant : — Va, maintenant ! Je t'ai fait voir si je suis un chien. Sans l'arrivée de ma femme, je t'aurais souffleté d'une belle manière.

— Je te trouverai assez une autre fois, dit Camelot en se secouant. C'est pour me récompenser de l'avoir fait boire un verre dimanche, que tu m'as pris en traître ; eh bien ! c'est bon. Je te ferai donner ton affaire ; comptes-y seulement.

— Donne-la tout de suite, si tu l'oses, répondit Hercule en se campant sur le pied droit.

— Viens, viens, dit Anzi en prenant Hercule de nouveau par le bras. Ne recommencez pas. Allez-vous-en, Camelot, et tâchez aussi de vous mieux conduire.

— Ah ! tu as du bonheur, reprenait Hercule qui voulait rester maître du champ de bataille, oui, tu as du bonheur que ma femme soit venue te tirer de mes mains. Je t'ai prouvé que je ne suis pas un chien, tu t'en souviendras. Va raconter la chose à ton ami Rollioud ; oui, va seulement.

Camelot déguerpit de la place. Hercule encore tout émotionné et suant comme un taureau en colère, prit la direction de sa maison avec sa femme à son côté.

— Comment va le petit ce soir ? demanda-t-il en montant le sentier.

— Pas mieux. Il se plaint du dos et du ventre. S'il est encore aussi malade demain, il faudra faire venir un médecin.

— C'est encore cette canaille de Camelot qui en sera cause, reprit Hercule. Si le petit tombe malade, je ne sais pas ce que je serai capable de faire à ce gueux-là.

— Il faut le laisser tranquille. Il a été puni. Hélas ! nous avons tous à

nous reprocher quelque chose. Toi, ton ivrognerie de dimanche au soir ; moi, d'avoir fait coucher l'enfant sur la pierre froide. Que le Maître du ciel et du monde ait pitié de nous !

CHAPITRE XVII

*Malgré la mort, malgré la vie,
Je veux te suivre et t'adorer.
Juste Olivier.*



La nuit fut mauvaise pour le petit Frick ; il eut de la fièvre, et sa douleur du dos le fit souffrir plus que le jour précédent. Il avait commencé à la sentir peu après avoir frappé avec le marteau de son père sur l'aiguille à percer le roc. Lorsqu'Élise Bar vint, dans la matinée, pour donner à Anzi sa leçon de lecture, elle trouva la pauvre mère dans une grande angoisse. Frick avait les mains brûlantes, le regard fiévreux, la respiration courte. Il s'arrêtait souvent au milieu d'un mot pour reprendre haleine, avant de pouvoir continuer à parler. Élise dit qu'il ne fallait pas hésiter à demander un médecin, et offrit d'aller chercher le docteur Guillebert, à Marny, afin de laisser Hercule à son travail, et Anzi auprès de son enfant. La pauvre mère accepta avec reconnaissance. Marny est à trois quarts de lieue de l'Eterpay, à peu près sur la même ligne, du côté de l'ouest. Comme Élise disait adieu à Frick et l'engageait à rester bien tranquille dans son lit, Émilien entra dans la chaumière. Il venait s'informer de l'état du petit malade. Frick sourit en le voyant, et tira faiblement la main d'Émilien pour qu'il se penchât sur son lit et l'embrassât sur le front.

— Souffres-tu beaucoup ? lui demanda Émilien.

— Le dos me fait mal ; et puis je ne sais pas ce que j'ai partout. Je voudrais aller avec vous à la carrière.

— Non, mon ami ; pas aujourd'hui. Quand tu seras guéri, s'il plaît à Dieu, alors tu viendras.

— Vous me donnerez un petit marteau et une toute petite pique ?

— Oui, je te le promets.

— Je vous aime bien, monsieur Ducrest, dit-il en fermant les yeux

et en s'endormant d'un sommeil agité.

Élise Bar et Anzi avaient de grosses larmes sur les joues.

— Je vais aller chercher le docteur à Marny, dit Élise à Émilien ; j'espère qu'il pourra être ici à midi.

— Non, dit Émilien, vous n'irez pas ; je venais offrir d'y aller tout de suite, et j'y vais. C'est mon devoir. Je puis quitter mes ouvriers pendant deux heures. J'espère que notre cher petit Frick n'a rien de très grave ; ce n'est peut-être qu'un accès de fièvre résultant de la nuit passée dehors ; mais il faut qu'un médecin le voie.

Émilien sortit, accompagné par Élise, qui s'en retournait aussi. Ils cheminèrent ensemble jusqu'à la route transversale, à mi-chemin du village. Là, ils se séparèrent, après avoir causé presque intimement durant ce bout de chemin. En se quittant, Émilien tendit la main à Élise, qui lui donna volontiers la sienne, non sans une émotion qu'elle ne chercha point à dissimuler. Émilien aussi était bien ému. Sans se dire une seule parole, si ce n'est un « bonjour » très naturel, il leur sembla, à l'un et à l'autre, qu'ils s'engageaient à mettre en commun leurs sentiments et leur vie.

Émilien fut bientôt à Marny, d'où il ramena le docteur Guillebert. Ce dernier se fit expliquer exactement ce qui s'était passé à la carrière et quel était l'état du petit garçon. Comme il avait une pharmacie, il se munit des remèdes qu'il jugea pouvoir être utiles. Ce docteur, jeune homme fort, barbu, noir comme un ramoneur, faisait toutes ses courses à pied et avait une activité prodigieuse. C'était un véritable type du médecin de campagne. Il causa beaucoup en chemin avec Émilien, et lui raconta bien des choses curieuses sur la contrée, au point de vue de sa faune, de ses forêts, et de sa formation géologique. C'était la première fois qu'il venait à la Roche-plate. Il trouva Frick assez malade, et dit qu'il reviendrait le lendemain ; puis il repartit, après avoir bien expliqué à Anzi et à Émilien les soins qu'il fallait donner à l'enfant. En passant à la carrière d'en bas, il ramassa un éclat de roche et lit remarquer à Émilien que ce morceau de calcaire contenait l'empreinte d'un coquillage marin pétrifié depuis des millions d'années peut-être. Comme c'était l'heure du dîner, Émilien lui offrit une soupe à sa pension, mais le docteur refusa, disant que sa cuisinière l'attendait.

— Il n'y a pas longtemps que vous êtes établi ici ? demanda-t-il à Émilien.

— Depuis deux mois seulement.

— Où étiez-vous précédemment ?

— À Lausanne, où je travaillais comme ouvrier.

— Vous y étiez au moment de la grève ?

— Oui ; mais je n'en fis pas partie, et c'est alors que je quittai mon patron pour venir ici.

— Vous n'êtes pas marié ?

— Non.

— Ni moi non plus. À la campagne, c'est peu commode pour un médecin d'être marié, et peu agréable pour sa femme. Continuellement je suis absent de chez moi. Ma pratique s'étend dans une dizaine de villages, sans parler des Français qui viennent me consulter. C'est une vie extrêmement fatigante.

— Oui, mais bien utile.

— On fait ce qu'on peut. — Vous aurez l'œil sur ce petit garçon.

— Sans doute.

— C'est dommage que sa mère n'ait que celui-là. Elle a l'air sain comme une cloche et pourrait être la nourrice d'un fils de roi. Son mari est une espèce de sauvage, n'est-ce pas ?

— Non, pas maintenant. Il travaille à mon chantier et vit bien avec sa femme.

— Ma foi, tant mieux. Je l'ai rencontré un jour je ne sais où, sans chapeau, mais avec une *tignasse* effroyable. Je crus voir un Huron ou quelque individu de race indienne, ayant toujours vécu dans les forêts et les cavernes. Au revoir, monsieur.

M. Guillebert revint le lendemain. Frick n'allait pas mieux. Durant tout le reste de la semaine et la suivante, il fut très souffrant. Élise Bar et Emma Pratel vinrent le voir plusieurs fois. Anzi était en proie à une morne tristesse, dont rien ne pouvait la sortir. Cet enfant, c'était sa vie, son idole. Elle ne pouvait plus pleurer. Un soir, pendant que Frick sommeillait, elle vint un moment devant la chaumière. Obéissant à son instinct d'animal sauvage, le renard allait et venait à pas furtifs, aussi loin que sa chaîne pouvait s'étendre ; de temps en temps il s'arrêtait, penchait la tête pour mieux écouter, ou s'asseyait un instant immobile, regardant du côté de la plaine.

Anzi fit quelques pas, les mains jointes. S'arrêtant aussi comme l'animal enchaîné, et fixant son regard vers le ciel, elle dit à voix basse : « Ô toi, Père de toutes les créatures, écoute le cri d'une mère. Tu lui avais donné deux enfants. Le premier est déjà retourné au ciel. Celui qui me reste est aussi à toi, je le sais ; à toi, Père, avant d'être à moi. Maître de la vie, aie pitié. »

Puis elle rentra dans la chaumière, où brûlait un lumignon, image trop véritable de la faiblesse de notre existence. — Le lendemain, Élise vint, comme à l'ordinaire, dans la matinée. Pendant qu'elle était là, elle offrit à Anzi de prier avec elle à côté du lit. Les deux femmes se mirent à genoux. Élise demanda la guérison du petit malade, mais

avant tout que, dans cette épreuve, la volonté de Dieu fût acceptée avec soumission par le père et la mère.

— Il faut aussi prier pour Camelot, dit Frick qui écoutait, afin qu'il n'entraîne plus le père au cabaret ; et puis aussi pour M. Ducrest, qui est si bon pour moi. Il veut me donner un marteau et une pique.

— Oui, mon cher enfant, dit Anzi ; tu fais bien d'aimer M. Ducrest ; car sans lui, nous serions bien plus misérables. Si vous saviez, mademoiselle Élise, comme il est bon pour nous. Dix fois par jour, il vient demander des nouvelles et s'assurer qu'on donne les remèdes du docteur.

Il était doux à Élise d'entendre louer de cette manière celui à qui elle avait donné son cœur, sans même qu'il lui eût été demandé positivement. Pendant qu'elle était encore là, Frick se dressa tout à coup sur son séant et dit :

— Mère, le dos ne me fait plus mal ; je crois bien que je pourrai me lever : sens aussi comme j'ai les mains fraîches.

Une crise heureuse venait, en effet, d'avoir lieu. La fièvre était tombée ; le dos avait retrouvé sa force et sa souplesse. Frick était sauvé. Heureuse plus qu'on ne peut l'exprimer, Anzi pleurait maintenant, dans sa joie maternelle. Elle embrassait Élise et disait que certainement Dieu l'avait exaucée.

— Il faut que M^{lle} Élise vienne aussi m'embrasser, dit le petit ressuscité. Vous direz à M^{lle} Emma que je pourrai bientôt retourner à la Gravine pour ma leçon, et j'entrerai aussi chez vous en passant.

Heureux âge, bonheur de l'enfance, droiture du cœur ! Pourquoi les années, amenant avec elles le combat de la vie et les passions tumultueuses, viennent-elles souvent empoisonner l'existence de l'homme ou le détourner du chemin de la sagesse et de la paix ?

La convalescence de Frick fut rapide ; le reste de la semaine en fit la façon, si bien que, le dimanche, on vit à l'église de l'Eterpay, pour la première fois, les trois habitants de la maison de lierre. Frick, assis entre sa mère et Élise Bar, Émilien Ducrest et Mistral sur le même banc. M^{lle} Pratel était aussi au culte avec son père, qui n'y venait que pour accompagner sa fille, et y trouver quelque distraction. Le syndic occupait une des places réservées aux municipaux, dont la plupart brillaient par leur absence.

Tel fut pour les Mistral le résultat heureux, amené par la maladie et la guérison de Frick. Se sentant exaucée dans son désir le plus ardent, Anzi était maintenant bien décidée à remplir avec bonheur un devoir négligé complètement jusqu'ici, celui de rendre à Dieu un culte public. Hercule n'avait pas eu de peine à la suivre, quoi qu'il fit la chose un peu machinalement.

Le lendemain, vers quatre heures de l'après-midi, Émilien paya les frères Gaillard, dont les deux semaines de travail étaient terminées. Il leur offrit un joli petit goûter chez M^{me} Graille, après quoi ils se quittèrent bons amis. Les ouvriers retournaient à Genève le même soir.

— Vous m'avez rendu un véritable service, leur dit-il ; je ne l'oublierai pas. Remerciez M. Cardovan de sa complaisance à mon égard.

— Nous reviendrons volontiers quand nous le pourrons, si vous avez besoin de nous. Vous n'avez qu'à m'écrire dans ce cas. Voici notre adresse, dit l'aîné.

Grace à l'aide de ces braves ouvriers, Émilien avait pu livrer sa commande, juste au temps fixé ; et la bâtisse de M. Pratel ne souffrit aucun retard.

Quand les Gaillard furent partis, Émilien dut s'occuper d'une affaire moins agréable.

Le samedi au soir, Camelot et Rollioud avaient reçu le prix des dix journées et demie qui leur étaient dues pour cette seconde quinzaine. Avant de livrer l'argent, il avait prévenu M^{me} Graille qu'il ne répondait plus de la pension de ces deux ouvriers, puisqu'il ne pouvait pas compter sur eux, et que plusieurs fois ils avaient dit à leurs camarades qu'ils ne resteraient pas longtemps encore au même chantier. Le dimanche matin, M^{me} Graille leur présenta sa note, dans laquelle figuraient un certain nombre de bouteilles, en sus du prix de pension. — Ils payèrent la bonne moitié du compte, et dirent qu'ils solderaient le reste avec les dépenses de la quinzaine suivante. L'hôtesse accepta. Mais dans l'après-midi, nos deux compagnons partirent de chez elle, ayant déposé provisoirement leurs outils chez Pierron, qui demeurait au bas du village et ne leur demanda pas s'ils étaient en règle avec leur bourgeoise. Or, le lundi au soir, ils n'étaient pas de retour, et nul ne savait où ils étaient allés. Leur chambre était vide. Aussi, quand Émilien paya la dépense qu'il venait de faire pour les Gaillard, M^{me} Graille lui fit-elle part de ses craintes au sujet de ce que les deux fugitifs lui redevaient. C'était quelque chose comme trente-six francs.

— J'en suis fâché pour vous, dit Émilien ; mais vous étiez avertie depuis dix jours. Tout ce que je puis faire, s'ils reviennent travailler, c'est de les payer en votre présence, quand je leur devrai quelque chose.

— Eh ! dit Éveline qui entra en ce moment dans la chambre, il n'est pas nécessaire de se faire tant de bile pour trente-six francs. S'il faut les perdre, on les perdra ; ce ne sera ni la première fois, ni la dernière probablement. — Mais, monsieur Ducrest, continuât-elle en reprenant sa voix flûtée, comme ces frères Gaillard sont gentils ! Voilà des ouvriers modèles. Toujours d'accord entre eux, toujours de

bonne humeur. C'est bien dommage qu'ils soient partis. Si l'un d'eux m'avait demandée en mariage, je l'aurais accepté avec les quatre doigts et le pouce.

— Lequel ? mademoiselle ; je lui écrirai de revenir, et je ne doute pas qu'il ne se hâte d'arriver. J'ai leur adresse.

— Badinage à part, dit Éveline en rougissant un peu de sa plaisanterie, je vous assure, monsieur Ducrest, que j'avais du plaisir à servir leur dîner. Ils ont toujours été parfaitement polis, et causaient volontiers avec moi tout en mangeant leur soupe. Les trois autres aussi sont très bien. Il n'y avait que ces deux mauvais drôles de Camelot et de Rollioud, qui nous embêtaient parfois avec leurs vilains mots de gorgotte. Pour ceux-là, je suis bien aise qu'on ne les revoie plus.

— Oui, c'est bel et bon, ma chère ; mais je ne puis pas perdre comme ça trente-six francs. Il faudra bien tâcher de savoir où ils sont, et qu'ils nous payent. — Monsieur Ducrest, un petit verre de ce que vous voudrez : voyons ; qu'aimez-vous ? le doux ou le fort ? Éveline, apporte *voir* les deux bouteilles qui ont des étiquettes roses.

— Merci, madame, je vous suis très obligé, mais je n'ai besoin de rien. J'ai pris un verre de vin avec les Gaillard, et je veux encore donner un coup d'œil à la carrière avant la nuit.

M^{lle} Éveline sortit.

— Monsieur Ducrest, reprit la mère, c'est impossible que vous restiez seul encore bien longtemps. Il faudra vous établir tout de bon, et cela vous sera bien facile. Je vous souhaite une gentille femme, comme j'en connais plus d'une ici, qui ait quelques mille francs et s'entende à diriger un ménage. Vous la trouverez, j'en suis sûre, quand vous voudrez. — Nous sommes vos obligés, moi, mon fils et ma fille, car vraiment nous sommes bien aises de fournir la pension à vos ouvriers. S'il vous en vient d'autres, nous les prendrons volontiers chez nous. À la revoyance, monsieur Ducrest, dit-elle encore en lui tapant sur l'épaule : on sait bien, allez, que vous êtes un brave garçon.

Camelot et Rollioud ne revinrent pas. Outre les trente-six francs dus au cabaret, le premier avait encore oublié de payer ce qu'il devait à la marchande sur le prix de la blouse achetée peu après son arrivée à l'Eterpay.

CHAPITRE XVIII

Nous pourrions bien aussi aller voir ce chalet.



L'été, peu à peu, fit place à l'automne. Au lieu des longues journées de juillet et des ardeurs de la canicule, c'étaient des nuits dont la durée allait en augmentant. La course quotidienne du soleil, pour parler le langage populaire et non celui de la science, décrivait un arc de plus en plus raccourci. Les blés nouvellement sortis de terre verdissaient à la plaine, chaque brin de la plante portant le matin sa goutte de rosée. Dans les prairies, les vaches descendues des alpages, bramaient d'aise au milieu de leur nourriture abondante, ou rumaient couchées, le dos tourné aux rayons de l'astre du jour. Les chevaux et les bœufs labouraient les champs, dans lesquels on voulait encore semer du froment pour l'année suivante, après la récolte des pommes de terre. Octobre était arrivé; la vendange faite. En 1869, le raisin fut bon, le vin sucré mais non très capiteux. Il était réservé à 1870 de nous donner un liquide violent, comme s'il eût participé aux influences de la guerre et des passions politiques.

À l'Eterpay, nous l'avons déjà dit au commencement de cette histoire, il n'y avait pas de vignes. Quelques treilles, çà et là, portaient des grappes mangeables; mais si l'on voulait avoir de bon raisin, il fallait le chercher sur les coteaux inférieurs, ou sur les pentes entre Begnins et Aubonne. En revanche, les fruits des vergers étaient abondants à la Gravine et tout autour du village. Les chênes mêmes étaient chargés de glands mûrs, qui tombaient sur le sol comme une grêle inoffensive. On savait, au reste, fort bien les utiliser pour nourrir et engraisser le bétail qui les aime.

À la Roche-plate, les commandes s'étaient succédé de manière à occuper sans arrêt les six ouvriers d'Émilien. Ni Camelot ni Rollioud

ne reparurent ; toutefois M^{me} Graille ne désespérait pas de rattraper quelque jour ses trente-six francs. Plus accoutumée qu'elle à ces petits accrocs connus sous le nom de mauvais crédits, la marchande avait passé par profits et pertes le reste du prix non payé de la blouse vendue à Camelot. Deux ouvriers rangés et honnêtes, avaient remplacé les deux *travailleurs*, occupés sans doute à crier contre le capital qui, dans notre pays, fait vivre le commerce et toutes les petites industries, sans créer aucun de ces établissements monstres, dont les gains énormes accumulent des millions pour quelques privilégiés seulement.

M. Pratel avait pu couvrir sa *dépendance* vers la fin de septembre. La construction était bien réussie et ne faisait point mal dans le paysage avoisinant. Les rapports du riche propriétaire avec le petit carrier Ducrest avaient marché sur un bon pied, grâce à l'activité et à l'exactitude d'Émilien. Ils auraient probablement quelques nouvelles affaires à traiter ensemble, car, dans une exploitation agricole, il est rare qu'on n'ait pas besoin, de temps en temps, de quelques pierres brutes ou taillées.

Le compte définitif entre M. Pratel et Émilien devait se régler à la fin de l'année, ainsi que plusieurs autres. Émilien avait fourni des matériaux de construction, dans toutes les villes entre Genève et Lausanne, mais relativement peu dans cette dernière, où le marbre de Saint-Triphon a la place d'honneur. Le roc blanc du Jura ne s'harmonise pas aussi bien avec la molasse de Lausanne, que la pierre d'un bleu-noir, tirée de la vallée du Rhône. Les affaires d'Émilien allaient bien ; ses débuts comme maître carrier avaient réussi au delà de ses espérances. Tout compte fait, les six premiers mois de son exploitation lui donneraient un bénéfice net de mille à quinze cents francs. Ce n'était pas trop, car il avait engagé une somme au moins aussi forte dans les avances faites à ses ouvriers et aux charretiers. L'essentiel était qu'il ne fit pas de mauvaises confiances, et ne laissât jamais de trop grosses livraisons non payées, entre les mains d'entrepreneurs aventureux ou embarrassés dans leurs affaires.

Avec Élise Bar, cela continuait sur un pied d'affection réciproque, sans aucune explication de part ou d'autre. Laurent, qui s'en doutait, voyait avec plaisir de tels sentiments prendre racine et se développer. Lui-même sentait qu'il devait beaucoup à l'amitié d'Émilien, car il était bien plus heureux depuis que la foi chrétienne prenait peu à peu la place des doutes qui le tourmentaient autrefois. Le père Bar n'était pas du même avis que son fils, sur la possibilité d'un mariage entre sa fille aînée et Émilien. Non qu'il eût quelque chose à reprocher au jeune homme, mais parce qu'il avait toujours pensé qu'Élise épouse-

rait quelque richard des environs. Émilien, d'ailleurs, ne parlait jamais de sa famille, et aucun parent n'était venu le voir depuis qu'il habitait l'Eterpay. Quoique mère très tendre, M^{me} Bar partageait sur ce point-là les idées de son mari. Un jour, elle questionnait Élise sur ce qu'elle pensait d'Émilien. Élise lui répondit que certainement il lui plairait s'il s'adressait à elle, mais que jamais il ne lui avait dit qu'il y pensât ; qu'elle trouvait du plaisir dans sa conversation, et avait pour son caractère la plus haute estime. Après cela, il n'y avait entre eux rien de plus.

M. Pratel aussi s'était demandé, en surprenant parfois un regard de sa fille sur Émilien, si elle ne le trouvait peut-être pas trop de son goût. Car, se disait l'ancien industriel, c'est là une chose à laquelle je ne donnerais certainement pas mon consentement. À toute rigueur, Emma pourrait épouser le syndic Bar, qui a de la fortune et sera un jour juge au tribunal ou membre du grand conseil. Bar est agriculteur, mais avec toutes les allures d'un homme dont la position est faite et qui d'ailleurs, par son instruction, ses moyens et son caractère, est un jeune homme fort distingué. Ducrest est aussi un garçon de mérite ; mais à côté de cela, il n'a que son métier de carrier, métier chanceux, et cinq ou six mille francs peut-être, qui ne signifient rien du tout pour moi.

— Emma, dit-il un soir à sa fille, après le départ d'Émilien qui était venu pour vérifier quelques mesures, tu as l'air parfois d'examiner ce Ducrest d'une manière qui me donnerait presque du souci pour toi. Il ne chercherait pas à te conter fleurettes ?

— Eh ! mon cher père, à quoi vas-tu penser ? J'estime beaucoup M. Ducrest, ses convictions religieuses sont les miennes, mais pour ce que tu as l'air de supposer, il m'est complètement indifférent. Tu peux te tranquilliser sur ce point. Je le regarde, c'est vrai, assez attentivement, parce que le son de sa voix et certains traits de son visage que je ne peux pas définir me donnent des réminiscences. Il me semble toujours que je le connaissais avant de l'avoir vu pour la première fois. — Non, si j'osais exprimer une opinion à son égard, je croirais plutôt qu'il pense à Élise Bar ; mais ceci doit rester absolument entre toi et moi.

« Diantre ! fit à part lui M. Pratel : l'une vaut presque l'autre, me semble-t-il. Puis, reprenant à haute voix : — Ce gaillard-là aurait de la chance s'il parvenait à obtenir la main d'une sœur du syndic. Mais, d'ici-là, il faudra qu'il carrie encore bien des pierres. Le père Bar n'entend sans doute pas donner sa fille et ses écus au premier venu.

— Je ne sais, mon cher père, ni ce que pense M. Ducrest, ni ce que ferait la famille d'Élise ; ce que je t'ai dit n'est qu'une supposi-

tion de ma part, peut-être bien gratuite. Il vaut mieux, en tout cas, ne pas s'en préoccuper.

Rassuré sur le doute qui avait traversé son esprit, M. Pratel dormit dès lors plus tranquille.

La santé de Frick s'était bien fortifiée depuis la crise qui avait mis sa vie en danger. Il avait grandi et pris bonne mine. Sa mère et lui savaient maintenant lire et écrire. À la rentrée des grandes écoles, en novembre, Frick Mistral serait inscrit comme élève régulier et ferait chaque jour la double course de la carrière au village. Hercule n'était pas retombé dans ses anciens excès, ni dans ses extravagances ; mais on ne pouvait espérer le changement complet d'un caractère aussi peu équilibré. Bien contente déjà qu'il travaillât régulièrement, et tout heureuse de voir son fils en bonne santé, Anzi avait repris ses chansons solitaires. Mieux que cela, elle lisait la Bible à son mari, et souvent elle venait s'entretenir, le soir, avec Celui qui a créé tout ce qui existe, et dont les étoiles brillaient innombrables au firmament. Elle s'adressait à lui comme au Dieu qui s'est révélé à nous par Jésus et donne le Saint-Esprit pour changer le cœur et la vie. C'était bien toujours la bohémienne aux yeux presque verts, bordés de longs cils noirs, la chevelure épaisse et ondoyante, le teint brun, les mains blanches malgré leur louable activité. Maintes fois, dans sa passion de planter et d'arranger, elle avait offert d'apporter de la terre autour du hangar et d'y mettre des lierres, comme à sa propre maison ; mais Émilien s'y était toujours opposé.

— Les ouvriers ne respecteraient pas ces tiges vertes, lui dit-il un jour, et je craindrais le voisinage des pipes et des cigares. Puis, pour vous-même, Anzi, il est mieux de rester chez vous.

— Ce serait pourtant si joli, répondit-elle. Vous voyez bien qu'il n'arrive pas d'accidents de feu chez nous, malgré la pipe d'Hercule et le fourneau de ma cuisine.

— Je vous accorde cela, mais votre mari ne fume guère dans la maison. Avec les ouvriers, je ne serais pas tranquille. Songez à notre responsabilité. Mettre le feu au hangar ce serait déjà bien grave ; mais embraser les forêts ! je n'ose penser à cela sans frémir. Soyez donc très prudente et recommandez à Hercule de l'être aussi.

M^{me} Jeannette, enfin, était venue à la carrière. Ces blocs de rochers dégringolant le long de parois verticales, ces bruits de marteaux et de piques, ce mouvement d'hommes, de chars et de chevaux, lui parurent quelque chose d'affreux. Pour deux empires et quelques républiques, M^{me} Jeannette Claut n'eût pas voulu habiter un lieu pareil, où rien, lui semblait-il, n'était à sa véritable place. La jolie habitation d'Anzi ne lui plut pas davantage. Vivre dans ces murs recou-

verts de feuilles persistantes, dormir là-dessous, ce ne pouvait être qu'excessivement malsain.

— Combien il vaudrait mieux, ma chère Mistral, lui dit-elle, engager votre mari à détruire ces lierres et à bien crépir à la chaux tous les interstices existant entre les pierres ! Votre habitation serait beaucoup plus saine, et aurait au moins l'apparence d'une vraie maison, tandis que cette grande masse verte a l'air d'un tas de fagots encore feuillés.

— Vous n'aimez pas la verdure, madame ? lui répondit la pauvre Anzi, qui avait compté sur l'admiration de la veuve. Voyez pourtant comme ces lierres sont beaux, pleins de vie encore, au milieu de la forêt dont le feuillage va bientôt disparaître au souffle de l'hiver.

— Les maisons, ma chère Mistral, sont faites de murs, propres et bien secs. Or, je suis persuadée que vous devez souffrir des effets de l'humidité permanente dans votre chaumière.

— Nous nous portons si bien, Dieu soit béni ! ajouta Anzi, dont les bras arrondis, la belle taille et la tête de reine pouvaient au besoin servir de preuve à son affirmation.

— Oui, ma chère, vous faites bien d'en remercier Dieu, car c'est un vrai miracle que vous ne soyez pas tous perclus de rhumatismes.

— Vous savez que je suis née dans la charrette de mon père et que j'ai été élevée presque à la rue.

— Ah ! c'est vrai ; je n'y pensais pas en ce moment. Pour votre sort actuel, c'est là, soyez-en sûre, une circonstance heureuse. Quant à Mistral, on sait qu'il est de fer. Mais votre charmant petit garçon a eu déjà une maladie grave ; il vous faut y veiller. Je venais justement vous proposer de l'envoyer chez moi cinq jours par semaine, pour dîner avec M. Ducrest. On ne peut exiger de cet enfant qu'il revienne chaque jour ici à midi pour son repas, quand il fréquentera les écoles d'hiver.

— Vous êtes bien bonne, madame ; mais cela nous ferait une assez forte dépense ; et en hiver mon mari gagnera beaucoup moins que pendant la belle saison.

— Mais, ma chère Anzi, je n'entends pas que vous me payiez la moindre chose pour le dîner de votre garçon. Dans mon ménage, il n'en sera ni plus ni moins, et Frick aura l'avantage de se trouver en bonne compagnie, de recevoir des exemples d'ordre et de propreté, sans parler de choses d'une plus grande importance. Vous acceptez, n'est-ce pas ? dit cette bonne femme en tendant la main à Anzi.

Celle-ci prit la main, la porta à ses lèvres et répondit par un merci partant du fond du cœur.

Un dimanche, comme Laurent et Émilien revenaient ensemble de l'église, ils parlaient de l'hiver qui s'approchait. L'hiver, c'est-à-dire

novembre et ses brouillards, puis les bises de décembre.

— Il nous faudrait, disait Laurent, organiser une salle de lecture pour les jeunes hommes de l'Eterpay. Je louerais un local qui ne fût pas rapproché du cabaret, et nous aurions là du feu, des livres, quelques journaux, des bancs et des tables pour écrire. Au moyen d'une petite cotisation de chaque membre, nous ferions facilement les frais de cet utile entrepris. D'ailleurs, pour commencer, j'y mettrai volontiers mon traitement de syndic : soixante francs.

— Je souscris pour quarante, dit Émilien. Nous avons déjà cent francs ; votre père et M. Pratel donneront bien aussi quelque chose.

— Espérons-le. Mais il nous faut mettre cela en train. Venez dîner avec nous, Émilien ; ce sera un bon moment pour en causer avec mes parents.

— Merci ; j'accepte avec plaisir. Je vais vite courir après ma bourgeoise pour la prévenir.

Jeannette Claut marchait devant eux, remémorant avec sérieux quatre ou cinq phrases de la prédication qu'elle venait d'entendre et qui l'avaient frappée. La brusque apparition d'Émilien changea le cours de ses idées, si bien que les quatre phrases prirent la clef des champs, au grand regret de la brave personne.

— Vous dites que...

— Je dîne aujourd'hui chez M. Bar.

— Bien, très bien. Je vous donnerai demain la soupe et la viande d'aujourd'hui. Bien, très bien monsieur Ducrest : j'approuve.

Pendant le dîner, qui fut très gai, Élise et sa sœur mirent en avant une idée déjà élaborée avec Emma Pratel, et qu'il s'agissait de faire accepter aux parents. Or, quand les jeunes filles ont en tête quelque chose, bien simple serait celui qui prétendrait le leur ôter. Voici de quoi il s'agissait :

À une bonne lieue plus haut que la carrière, il y avait une propriété de montagne, nommé le Chalet des Ives. C'était, disait Élise Bar, un endroit charmant, même en cette saison. Emma désirait le connaître. M. Pratel était disposé à y monter avec sa fille et les deux sœurs Bar, à la condition que le père d'Élise et de Marie consentît à être aussi de la partie.

— Parbleu, s'il ne faut que cela pour lui faire plaisir, dit ce dernier, je veux bien.

Son orgueil était probablement flatté à l'idée d'être le cicérone de la bande.

— Mais, ajouta Élise en souriant, nous pensons toutes trois que mon frère et son ami M. Ducrest, voudront bien venir avec nous.

— D'accord, pour ce qui me concerne, répondit Laurent.

— Quel jour irez-vous ? demanda Émilien.

— Celui que vous voudrez de cette semaine, le plus tôt sera le mieux, pour trouver les bois encore feuillés. Demain vous va-t-il ?

— Oui, certainement. Mardi, je ne pourrais pas, ni les deux derniers jours. Demain je suis libre et à vos ordres.

— Voilà qui est entendu, continua Élise. Demain, à dix heures, nous partons tous ensemble. Emma Pratel sera enchantée. Nous prendrons un panier de provisions, bien qu'on puisse avoir à manger au chalet.

— Je me charge de porter le panier, dit Émilien ; mais seulement de la carrière au chalet ; je vous prierai de m'appeler en passant.

— Nous voilà bien d'accord, reprit Élise. J'espère que nous aurons le beau temps.

Le lendemain, les sept personnes composant la caravane grimèrent les côtes dans lesquelles de nombreux sentiers conduisent sur les hauteurs. Le père Bar avait de solides jarrets, pour un homme qui approchait de la soixantaine ; mais sa poitrine n'était pas de force à supporter la montée aussi bien que celle de M. Pratel. En revanche les jambes de celui-ci furent vite fatiguées ; il se courbait en marchant et il lui fallait s'asseoir souvent. Les jeunes gens auraient volontiers chanté, même en montant. Émilien ne voulut plus lâcher le panier des provisions, une fois qu'il l'eût sur le dos, suspendu à deux bâtons croisés sous l'anse. Vers midi ils arrivèrent au Chalet des Ives.

Cette propriété appartient à un citadin qui n'y vient jamais, dit-on, et la loue à des fermiers qui font de bonnes affaires et y vivent de père en fils, dans une solitude complète en hiver. De père en fille serait plus exact, car le fermier actuel n'a qu'une fille, mariée à un gendre qui, n'étant pas de la contrée, venait justement de s'établir là-haut, depuis trois semaines seulement, lorsque la compagnie de l'Eterpay y arriva. Le clos du Chalet des Ives comprend de bonnes prairies dont on fauche une partie ; les autres parties sont laissées en pâturage pour l'été. Il y a des champs où mûrissent assez bien, quoique tard, le froment et l'avoine, l'orge encore mieux. Le fermier élève du bétail qui a de la réputation. Un de ses revenus consiste dans ce que lui payent de nombreux visiteurs qui se rendent au Chalet des Ives en été, et passent là huit jours, même parfois davantage. Pour être à l'abri de toute infraction aux lois, le fermier prend une patente. On trouve chez lui du vin, de la bière et certaines victuailles un peu sauvages, mais qu'on estime excellentes lorsqu'elles sont assaisonnées par la faim. Tout cela, pas trop cher. La maison d'habitation est grande ; elle a une galerie couverte. On peut mettre des chevaux dans une écurie, et on les y soigne fort bien. Autour des bâtiments, on remarque de vieux tronçons d'arbres autrefois d'un beau port, mais qui sont aujourd'hui

réduits à l'état de squelette creux et ébranchés: des chênes, de très vieux poiriers aux fruits durs et pierreux; la membrure d'antiques cerisiers dépourvus des trois quarts de leurs rameaux à feuilles; bref, la vieillesse végétale, la décrépitude, qui se montrent sur ces témoins des temps passés.

Mais la propriété est fermée, du côté du nord, par d'épaisses forêts de jeunes sapins, dont les tiges blanches ou rouges se comptent par milliers. Sur les autres bords sont des pâturages, des taillis forestiers admirables de couleurs en cette saison. On dirait des massifs d'or et de pourpre quand les rayons du soleil se jouent dans ces branchages si bien étoffés. Dans l'intérieur du domaine, il y a aussi des bosquets, d'où s'élève parfois la tige d'un sapin blanc séculaire, qui ne perd jamais sa gravité, même au printemps, lorsque des fleurs entourent sa base de leurs guirlandes.

M. Pratel et sa fille trouvèrent qu'il valait bien la peine d'être venu visiter le Chalet des Ives, et se promirent d'y monter au retour de la belle saison. Comme ils dînaient à l'une des tables de la galerie, voici tout à coup un bruit de voix et de souliers autour de la maison. C'était un pensionnat en vacances, faisant une course de montagne et ayant à sa tête le cousin des Bar. Partis de Lausanne par un train qui les avait amenés à moitié chemin, ils avaient fait le reste de la route à pied et comptaient redescendre le soir à une gare, pour se retrouver chez eux le même jour.

En moins de rien, les autres tables furent envahies par cette jeunesse, composée de garçons venant des cinq parties du monde et affamés. Les omelettes, les saucissons fumants disparaissaient d'une façon merveilleuse, au milieu de la causerie générale, du cliquetis des fourchettes, des couteaux et des verres. Bientôt du café, du vrai café de montagne, parut dans d'immenses cafetières jaunes, flanquées de pots de lait ventrus et brûlants. Il fallut porter des santés, c'est clair. Les toasts sont maintenant chose importante, aussi bien dans un dîner de jeunes garçons qu'au dessert d'un banquet des pères de la patrie. On but à la santé du maître, qui faisait les frais de l'excellent repas. Celui-ci remercia ses élèves, et porta la santé d'un ancien ouvrier, ici présent, dit-il, qui ne craignit pas, seul contre ses camarades à Lausanne, de travailler pendant que les autres faisaient grève et l'insultaient. Cet ouvrier, messieurs, le voilà, et il se nomme Émilien Ducrest. « Qu'il vive ! » fut le cri de toute la joyeuse bande. Et ce fut un tapage de verres et de voix à en casser la tête au père Bar. Élise en tressaillait de plaisir dans son cœur.

Émilien dit aussi quelques mots et porta la santé, d'abord des dames, des deux pères, puis de toute l'assistance. Et de nouveau il

fallut choquer les verres.

Mais il fallait aussi songer au départ. M. Pratel alla régler le compte de la dépense avec le gendre du fermier, sans en rien dire à personne. Tout en causant, le jeune marié lui dit:

— Ce M. Ducrest qui est avec vous a été élevé dans notre village, à Ramenges, où il est né; mais il n'en est pas bourgeois. Sa commune est celle de Prévery.

— Connaissez-vous ses parents?

— Non, ce serait bien difficile de savoir d'où ils sont. Sa mère est morte en le mettant au monde, et son père ne s'est jamais présenté pour le légitimer.

— Êtes-vous sûr de ce que vous dites-là?

— Parfaitement sûr. Mais Émilien Ducrest n'en peut pas davantage, et il s'est toujours conduit comme un brave garçon. Puisque vous n'étiez pas au courant de ce détail sur sa naissance, il vaut mieux n'en pas parler. Voilà, monsieur, 3 fr. 50 cent, qui vous reviennent sur le compte.

— C'est bien singulier ce que vous m'apprenez sur M. Ducrest, dit M. Pratel en recevant l'argent qu'on lui rendait; mais, au reste, ces choses-là se voient encore assez souvent dans le canton de Vaud, surtout depuis quelques années, et l'on y met aujourd'hui beaucoup moins d'importance qu'autrefois.

— En effet, reprit le fermier sur un ton très calme, personne chez nous ne s'en étonne plus depuis longtemps.

TRISIÈME PARTIE

CHAPITRE XIX

La situation devient inquiétante.



Depuis la journée du Chalet des Ives, les bons rapports des jeunes gens qui s'y rendirent ensemble s'étaient encore augmentés. Laurent et Émilien se liaient d'une amitié qui devenait de plus en plus solide et avait maintenant pour base des convictions qui, des deux parts, se rencontraient en bien des points. Ils avaient inauguré ensemble leur salle de lecture, dont les résultats ne laissaient pas d'être encourageants. Le dimanche au soir, une douzaine de garçons y passaient quelques heures d'une manière agréable et certainement utile. Il était même question d'avoir à l'Eterpay des conférences gratuites, données par des hommes capables, dévoués pour le bien public. La municipalité s'était empressée d'accepter les offres faites à ce sujet, comprenant l'influence bienfaisante de ces leçons populaires.

De réelles améliorations avaient donc eu lieu au village, notamment pour les Mistral, depuis l'arrivée d'Émilien à l'Eterpay. Cela s'était fait sans ostentation, sans beaucoup de paroles. L'exemple vaut toujours mieux que de longs discours. Entre Élise et Émilien, l'affection allait croissant. Non pas qu'Émilien fit la cour à Élise, ni que celle-ci eût l'air de le rechercher ; mais ils étaient heureux de se voir de temps en temps et de causer en présence de la famille. Émilien, cependant, sentait qu'il ne pourrait pas rester bien longtemps encore sans déclarer ses sentiments et sans faire une démarche positive auprès des parents d'Élise. Pour cela, il attendait le retour du printemps, la saison des violettes parfumées. Hélas ! le pauvre Émilien ne se dissimulait pas le côté sombre de sa position, et il en gémissait souvent en secret. Avouer que le nom de son père lui était inconnu, c'était une rude épreuve. Et pourtant, à qui la faute ? Certes, on n'avait sur ce

point noir rien à lui reprocher personnellement. Mais le monde est cruel et souverainement injuste à l'égard des enfants nés hors du mariage, tandis que souvent il passe avec légèreté sur la conduite de celui qui est le plus à blâmer, peut-être le seul à blâmer. Dans les hautes sphères de la société, où le même principe devrait s'appliquer s'il était juste, on entoure parfois de la plus grande considération le fils illégitime d'un souverain, d'un homme de la noblesse, et on lui donne des titres et des apanages en place de la honte qu'on déverse sur l'enfant du peuple, né dans les mêmes circonstances que lui. L'histoire des rois de France, en particulier, est riche en faits de ce genre.

Vers le milieu de décembre, Émilien renvoya ses ouvriers. C'est l'usage. La neige encombrait la carrière; il gelait. C'était presque impossible de travailler. Il fut convenu que ces braves gens reviendraient, le 1^{er} mars, commencer la campagne suivante. Après leur départ, Émilien et Mistral continuèrent à *découvrir* de nouveaux bancs de roche et à les carrier pendant l'hiver, lorsque le temps le permettait, afin d'avoir suffisamment de matériaux en chantier, à la reprise des travaux. Puis, il fallait aussi réparer un bout de chemin passablement coupé d'ornières à l'entrée du bois.

Frick allait régulièrement à l'école depuis le mois de novembre, et faisait de notables progrès. Chaque jour, excepté le samedi et le dimanche, il dinait chez M^{me} Jeannette Claut, ayant soin de laisser au racle-pied jusqu'à la moindre parcelle de boue attachée à sa chaussure. Le repas qu'il faisait là lui donnait un air de santé qui réjouissait sa mère et la bonne maîtresse de pension. Maintenant, le ménage de la maison de lierre était aussi heureux que possible et vraiment transformé.

Un soir, vers la fin de l'année, le syndic et Émilien se trouvaient seuls à la salle de lecture. La bise soufflait dehors, furieuse et glacée. Un bon feu dans le poêle placé au milieu de la chambre, réchauffait convenablement le local si tranquille où se trouvaient les deux amis. Au lieu de lire, ils causaient, assis près du fourneau, les jambes appuyées contre la tôle de sa chaude colonne. Émilien profita de la circonstance exceptionnelle pour s'ouvrir à son ami.

— Je ne vous ai jamais parlé de ce que je pense de votre sœur Élise, dit-il; ce soir, il faut que je vous le confie. J'ai besoin de votre avis, de votre secours, de votre amical appui, si vous pouvez me l'accorder. J'aime votre sœur depuis longtemps déjà; elle l'ignore, et je ne voudrais pas le lui annoncer moi-même sans l'autorisation de vos parents. Mon intention est d'attendre au mois d'avril, et d'essayer alors une démarche pour moi redoutable. Je ne me fais aucune illusion sur ma position de famille et de fortune; mais vous me

connaissez, et cela suffit. Si j'étais assez heureux pour gagner l'affection de votre sœur et que vos parents consentissent à me l'accorder, je crois qu'avec mon travail et mon industrie, je puis me marier sans être taxé d'imprudance. Je sais que votre famille est riche ; mais je ne me préoccupe pas de cela. Avec la main de votre sœur, je ne demanderai rien à vos parents...

— Mon cher Émilien, interrompit le syndic, il y a longtemps aussi que je me doute de ce que vous m'apprenez en ce moment, et je vous remercie de votre confiance. Pour ce qui me concerne, je verrais cette union avec plaisir. Je ne connais pas les sentiments de ma sœur à votre égard ; je suis convaincu qu'elle a pour vous une haute estime ; elle est encore mineure, et mon père est notre chef à tous. Préalablement, c'est à lui qu'il faudra s'adresser, et je préfère que vous le fassiez vous-même. Plus tard, si cela est nécessaire, j'appuierai votre demande.

— Je vous en suis reconnaissant, poursuivit Émilien ; mais vous ne connaissez pas encore ma position de famille. La voici: Ma mère est morte en me mettant au monde ; et celui qui devait l'épouser (ou qui l'avait épousée, on ne l'a jamais su), c'est-à-dire mon père, ne s'est pas présenté pour légitimer ma naissance. On a même toujours ignoré son nom. La seule parente que j'eusse, une tante qui m'a élevé, n'en a jamais su davantage, malgré les démarches faites en ce temps-là. Si vous m'aviez demandé le dépôt de mon acte d'origine, vous auriez vu que je porte le nom de ma mère seulement.

— Nul ne s'en doute ici, répondit Laurent. Pour moi, je vous prie de croire que je ne partage pas le préjugé injuste et immoral du vulgaire sur ce point délicat ; mais je ne vous cache pas non plus que, pour mon père et ma mère, ce sera un obstacle formidable. Vous aurez bien de la peine à en débarrasser votre chemin. Donnez-moi les détails que vous pouvez sur ce qui vous concerne.

Émilien raconta ce que nous connaissons des circonstances de sa mère.

— Vous n'avez donc, reprit Laurent, d'autres documents que le billet, la bague et le portrait ?

— Rien de plus, absolument.

— Il n'est donc pas possible qu'un tel mystère s'éclaircisse jamais ; et d'ailleurs, fit-il après une pause, à quoi bon l'éclaircir ? Vous êtes ce que vous êtes. Plût à Dieu seulement que tous les jeunes hommes de l'Eterpay vous ressemblassent !

Comme Laurent disait cela, plusieurs garçons entrèrent dans la salle : naturellement, il ne fut plus question d'un sujet si palpitant entre les deux amis. Quand ils se quittèrent à la fin de la soirée, le syndic,

serrant la main à Émilien, lui dit :

— Nous reprendrons une autre fois la conversation interrompue ce soir. Ne vous découragez pas par ce que je vous ai dit ; au contraire, allez de l'avant, si vous vous en sentez la force.

Émilien revint chez lui avec un poids de moins sur le cœur, mais emportant une vive et pénible préoccupation. S'il échouait dans son désir le plus ardent, sa position à l'Eterpay en serait brisée : il ne pourrait plus y rester. De nouveau, il faudrait reprendre le sac de l'ouvrier et le bâton du pèlerin, car il ne pouvait déjà plus supporter la pensée de voir Élise Bar mariée à un autre, ou lui étant formellement refusée.

M^{me} Jeannette s'aperçut bien vite de sa disposition morale :

— Qu'y a-t-il ce soir ? monsieur Ducrest, lui dit-elle. On vous a fait du chagrin, ou bien vous avez marché sur une mauvaise herbe. Le cœur de l'homme répond au visage ; or, vos traits sont altérés, comprimés.. Avez-vous eu peut-être quelque altercation, quelque discussion orageuse avec vos jeunes gens ?

— Non, madame Jeannette ; ils ont été, au contraire, bien sages ce soir, lisant et causant d'une manière intéressante.

— Vous me faites plaisir de me dire cela ; oh oui ! ce lieu de réunion peut faire et fera sans doute beaucoup de bien dans notre village. Depuis qu'il existe, la veuve Graille se plaint que les jeunes gens vont moins souvent au cabaret. À propos, le domestique de M. Pratel a apporté cette lettre en votre absence. J'allais presque oublier de vous la donner.

Émilien rompit le cachet et lut :

« La Gravine, 22 décembre 1869.

« Monsieur Ducrest, carrier à l'Eterpay. Comme je dois m'absenter prochainement, veuillez m'apporter votre compte demain à cinq heures du soir ; je tiens à le régler avant mon départ.

» Recevez mes salutations.

P.-H. PRATEL. »

C'était la première fois que M. Pratel écrivait à Émilien. — « Quelle lettre sèche et, au fond, peu aimable, se dit le jeune homme. Mais voilà, M. Pratel a été dans les affaires. Il ne perd pas son temps en longues phrases ou en compliments affectueux. »

Depuis quelque temps, Émilien avait remarqué que M. Pratel le saluait d'une manière froide quand ils se rencontraient. Autrefois, lorsqu'il lui fournissait des pierres, M. Pratel avait toujours un mot agréable à lui dire, ou une tracasserie malicieuse à lui susciter au sujet de ses opinions religieuses. Depuis la course au Chalet des Ives, M. Pratel s'était tenu à son égard dans une réserve froide et quasi hautaine. Il n'avait plus invité Émilien chez lui. Évidemment, malgré

ce qu'il avait dit au gendre du fermier des Ives, le riche propriétaire de la Gravine était imbu des idées fausses et peu charitables du vulgaire, à l'endroit des personnes placées par leur naissance dans la position d'Émilien. Et pourtant, s'il avait bien voulu être conséquent avec lui-même et y réfléchir davantage, M. Pratel aurait compris, d'après ses convictions de matérialiste, qu'il n'avait rien à reprocher au fait en question, et qu'Émilien était irresponsable de la conduite de son père. Peut-être aussi M. Pratel était-il humilié de n'avoir pas mieux défendu sa thèse favorite, lors de la soirée passée avec Émilien chez les Bar et en présence des deux familles.

Mais Émilien ignorait la communication faite à M. Pratel par le gendre du fermier, avec lequel il n'avait du reste jamais été lié à Ramenges et qu'il n'avait pas vu depuis huit ans. Il est de ces choses qu'on ne devrait jamais révéler au prochain quand cela n'est pas nécessaire et ne nous est d'ailleurs pas demandé. Un seul mot, prononcé mal à propos, peut causer bien du trouble dans l'esprit ou faire une vive peine. La Bible le déclare dans ces courtes paroles : « Combien de bois un petit feu peut allumer ! — La langue est un monde d'iniquités. »

Pendant qu'Émilien avait raconté à Laurent ce qui concernait sa naissance, M. Pratel était venu causer un moment avec les Bar et leur annoncer sa prochaine absence de la Gravine. Il allait avec sa fille passer les fêtes à Genève, en pension chez les parents d'une amie d'Emma. Se sentant peu bien depuis quelque temps, M. Pratel voulait consulter un médecin homéopathe en qui il avait confiance. Il ne dormait pas, faisait des rêves pénibles, avait souvent du noir et manquait d'appétit. Lui, si fort et d'une tenue autrefois si droite, il se vouûtait sans s'en apercevoir. Cela inquiétait Emma, qui désirait ardemment que son père fit quelque chose pour combattre ces fâcheuses dispositions à la maladie. Quand il eut causé un moment, il reprit le chemin de sa demeure, accompagné du père Bar, qui désirait lui dire un mot en particulier.

Ce même jour (c'était bien la journée des confidences), la mère Bar avait repris avec Élise la question au sujet d'Émilien.

— Vois-tu, ma fille, lui avait-elle dit, ton père et moi nous voulons absolument savoir ce que tu penses de M. Ducrest. S'il venait tout à coup nous demander *l'entrée de la maison* et la permission de t'entretenir seule, nous serions dans un grand embarras. Il est gentil, bien élevé, intelligent ; mais on ne sait rien de sa famille et lui-même n'en parle jamais. Que répondrais-tu, s'il faisait une demande positive ?

— Je ne pense pas qu'il la fasse, répondit Élise assez troublée, puisqu'il ne m'en a jamais rien dit. S'il fallait se décider, je dirais *oui*,

sans hésiter un instant ; mais tu verras que vous en serez pour des suppositions gratuites.

Bien avertie sur ce point capital, la mère Bar raconta la chose à son mari, sans en parler, ni à Laurent, ni à sa fille cadette.

Or, le père d'Élise voulait demander un conseil à M. Pratel à cet égard.

— Y a-t-il longtemps, lui dit-il en marchant, que vous n'avez été à la Roche-plate ?

Cette question d'une nature assez oblique, mais qui est bien dans la manière des campagnards, amena la réponse suivante :

— Je n'y vais pas, depuis que je n'ai plus besoin de pierres.

— Vous n'avez pas vu M. Ducrest ces derniers temps ?

— Non ; mais je dois le voir demain pour le règlement de son compte.

— Ce jeune homme, monsieur Pratel (ceci entre nous), me préoccupe. Nous voyons très bien, ma femme et moi, qu'il regarde beaucoup plus notre fille Élise que l'autre, et cela nous donne parfois de l'inquiétude. Quel serait votre avis, s'il nous la demandait ? Donnez-nous un bon conseil.

— Mon cher monsieur Bar, vous demandez un conseil difficile à donner. Voyez vous-même ce qu'il faut faire, c'est le mieux. M. Ducrest est un brave garçon, capable, menant bien son exploitation de roc. Il paraît qu'il possède cinq à six mille francs, somme absolument insignifiante pour vous. Mais j'ai appris sur sa famille une chose qui, si elle est vraie, peut avoir une grande importance à vos yeux, comme elle en aurait pour moi dans un cas pareil. Informez-vous exactement. M. Ducrest serait un enfant illégitime, et son père est resté inconnu.

— Comment ! un fils naturel ! dit le père Bar en s'arrêtant net au milieu du chemin. S'il en est ainsi, jamais il n'épousera ma fille. — Mais êtes-vous bien sûr de ce que vous avancez là ?

— Je vous raconte ce qui m'a été dit et je ne nomme personne.

— Merci. Nous irons à la source. Il suffira que mon fils, comme syndic, demande le dépôt de l'acte d'origine de Ducrest. Je suis vraiment bien content d'avoir eu l'idée de vous en parler. Mais que la chose reste absolument entre nous deux. Il ne faudrait pas que M^{lle} Emma en apprit le moindre mot avant le public.

— Ma fille ne s'occupe nullement de M. Ducrest, je vous prie de le croire.

— Je le sais bien, monsieur Pratel. Mais elle est une amie d'Élise, et il faut veiller à ce que celle-ci demeure dans l'ignorance, au moins jusqu'à ce que nous ayons pu la mettre sur ses gardes. Bonsoir.

CHAPITRE XX

Que chacun fasse son devoir.



Le lendemain, dès qu'il eut déjeuné, Émilien vint à la carrière pour donner un ordre à Mistral. Le temps était sombre; le ciel, plein de nuages chassés par une bise noire, avait quelque chose de dur, d'implacable même, lorsque cette cavalerie aérienne interceptait les rayons d'un pâle soleil à peine élevé au-dessus des Alpes. Par moment, il semblait que les rafales de ce vent violent casseraient les grosses branches des arbres et renverseraient les cheminées.

Émilien avait passé une nuit pénible. Quoiqu'il ne se fût jamais fait d'illusion sur la difficulté d'être accepté par les parents d'Élise, à cause du mystère de sa naissance, la certitude maintenant d'un tel obstacle l'effrayait. Mais que faire? comment découvrir un secret pareil, après vingt-neuf années écoulées? Et d'ailleurs, que découvrir? Rien, à cet égard, ne pouvait servir sa cause et lui être vraiment utile. Vers dix heures du matin, il revint chez lui, triste et découragé; puis il se mit à relever le compte de M. Pratel sur son grand livre, afin de l'avoir prêt pour l'heure où il devait le remettre. Aller de l'avant, comme avait dit Laurent, c'est-à-dire faire la demande positive d'Élise à ses parents, il n'en avait presque plus la force. Son abattement moral eût été bien plus grand encore, s'il avait su que M. Pratel avait révélé au père Bar ce qui le concernait. Heureusement il pouvait compter sur l'amitié de Laurent, et Élise paraissait toujours contente de le voir. Mais il faudrait agir, et c'était là une terrible chose dans sa position.

Le compte fait, il soldait en sa faveur par 850 fr., payables fin décembre. Ayant du temps dans l'après-midi, il copia encore deux autres comptes, dont l'un, de 1030 fr. était dû par un entrepreneur qui

ne donnait pas de nouvelles depuis quelque temps. Émilien avait besoin d'argent pour payer ses charretiers et ses comptes d'outils ; pour cela, quelques cents francs étaient nécessaires. En janvier, il aurait aussi des rentrées, mais non de grosses sommes à recevoir. C'étaient les notes de la petite clientèle. De l'un, une fenêtre ; de l'autre, une auge à porcs ; d'un troisième, un objet quelconque.

Un peu avant quatre heures, M^{me} Jeannette fit le café. Pendant le dîner, elle avait remarqué l'air préoccupé d'Émilien et son peu d'appétit. Aussi s'était-elle promis de le questionner à ce sujet.

— Mon cher monsieur Émilien, lui dit-elle, vous avez beau me cacher vos chagrins. Je vois que vous en avez. Pourquoi ne pas les confier à une vieille amie, telle que je le suis pour vous ? Voyons, vous allez me dire ce qui vous arrive, et si j'y puis quelque chose, comptez sur moi.

— Merci. J'ai en effet bien des soucis et de plus d'une espèce. Le plus gros, je vous assure, n'est pas la possibilité de perdre peut-être 1030 fr. qui me sont dûs par M. Kleinerbrod. Si je perds cette somme, mon bénéfice de cette année sera réduit à peu de chose ; mais enfin, sur cela, à la garde de Dieu !

— Ce serait bien fâcheux, en effet, si cet argent ne vous rentrait pas. Et alors, le gros souci, quel est-il ?

Émilien ne répondait pas.

— Mon pauvre ami, poursuivit M^{me} Jeannette, c'est à cause d'Élise Bar, n'est-ce pas ? Pourquoi ne pas vous présenter hardiment ? Moi, je crois que vous serez accepté pour gendre. Demandez et vous recevrez ; heurtez et l'on vous ouvrira.

— On ne m'ouvrira pas. Savez-vous bien que je ne connais pas le nom de mon père ! Voilà un secret que je vous confie : que pensez-vous de ma position maintenant ?

M^{me} Jeannette laissa tomber dans sa tasse la longue bribe de pain qu'elle allait y tremper avant de la porter à sa bouche, puis, joignant les mains :

— Que Dieu vous soit en aide, mon cher ami, dit-elle. Donnez-moi des détails, je vous prie.

De nouveau, comme la veille, Émilien fit le récit de l'arrivée de sa mère chez la tante Henriette et de tout ce qui avait suivi.

— On n'a jamais su si votre mère était mariée ?

— Non ; mais c'est peu probable qu'elle le fût. Pour fiancée, oui ; la lettre dont je vous parle en fait foi.

— Il faudra faire des recherches.

— Quelles ? tout serait inutile.

— Je vous dis qu'il faut faire des recherches, monsieur Émilien, et

ne pas se décourager. Moi, je crois que votre mère était mariée, et votre père mort subitement. Vous avez aussi des amis: M. le syndic, — M. Pratel.

— Ah! bien oui, M. Pratel. C'est à peine s'il me salue depuis deux mois, et voilà qu'il me demande son règlement de note en quatre lignes fort sèches. Je ne puis compter absolument que sur vous et sur Laurent; et encore, malgré toute votre bonne volonté de me rendre service, de m'aider à sortir de la fondrière où ma naissance m'a mis, je ne vois aucun moyen de m'en dépêtrer. Non, si tout va mal pour moi, comme je m'y attends, et surtout si je suis abandonné par celle que j'aime, je laisse tomber ma location de la carrière au mois de juillet prochain, et je reprends mon travail d'ouvrier ambulante.

— Cela ne sera pas, monsieur Émilien, cela ne sera pas. Vous sortirez de cette angoisse. Comptez sur le secours de Dieu.

— Chère madame, je me suis dit plus d'une fois que j'ai été un orgueilleux en m'attachant à Élise Bar, et que maintenant Dieu veut m'humilier.

— Ayez confiance, mon cher ami. Ayez foi en Dieu, et suivez droit votre chemin.

— Merci, dit-il en serrant la main qui lui était tendue.

Puis, se levant, il sortit de la maison pour se rendre à la Gravine. En passant devant chez les Bar, il ne vit personne. Au reste, par un temps très sombre, à cette époque de l'année, il fait nuit, même avant cinq heures du soir.

M. Pratel attendait Émilien Ducrest, dans la salle à manger, près d'un bon feu de cheminée. La lampe déjà allumée éclairait Emma, qui travaillait à un ouvrage de couture près de la table. Elle se leva pour recevoir le carrier, à la salutation duquel la jeune personne répondit gracieusement. M. Pratel ne bougea pas de sa place.

— Excusez-moi, dit-il, je suis devenu très frileux. Vous m'apportez votre compte ?

— Oui, monsieur.

— Combien est-ce que je redois ?

— Voyez vous-même si la note est juste, dit Ducrest en tendant le papier.

— Tiens, Emma, dit M. Pratel à sa fille; regarde à ma place: cela me fatigue de lire des chiffres.

— Le compte solde en faveur de M. Ducrest par 850 fr., dit-elle après avoir ouvert la feuille et lu le chiffre final.

— Aurais-tu la complaisance de vérifier l'addition ?

— Avec plaisir, monsieur Ducrest, veuillez vous asseoir vers le feu, voilà une chaise, dit-elle.

Puis elle fit l'addition assez longue, pendant que son père et Émilien, assis en face l'un de l'autre, n'échangèrent pas une parole. M. Pratel tenait les yeux baissés, dans la direction du foyer.

— C'est juste, dit Emma, quand elle eut fini.

— Tiens la clef du secrétaire, reprit le père. Il y a un rouleau de mille francs dans le tiroir du bas, à droite. Ôtes-en 150 fr., et donne le reste à M. Ducrest, qui fera la quittance.

Émilien acquitta la note avant même d'avoir reçu les pièces d'or, qu'il mit dans la poche de son gilet, sans reconnaître les espèces.

— Reconnaissez, dit le père ; je tiens à ce que vous reconnaissiez.

Émilien compta :

— Est-ce en règle ?

— Oui, monsieur, répondit le carrier, qui, son chapeau à la main, se disposait à prendre congé.

— Vous êtes bien pressé de partir, dit Emma ; restez encore un moment.

— Merci, mademoiselle ; mais monsieur votre père n'est pas bien (ce dernier s'était mis à tousser bruyamment) ; je ne voudrais pas le fatiguer. Il est probable, monsieur, que je n'aurai pas l'honneur de vous revoir cette année. Permettez-moi donc de vous remercier de l'appui que j'ai reçu de vous pour mon établissement à l'Eterpay. Je voudrais bien avoir chaque été une commande pareille à la vôtre, et partout des règlements de comptes aussi faciles qu'avec vous. Croyez à ma sincère reconnaissance, et veuillez agréer, ainsi que mademoiselle votre fille, tous mes vœux pour ce qui vous est cher.

— Je vous remercie, dit froidement M. Pratel

— Recevez aussi nos vœux, monsieur Ducrest, ajouta Emma, pour la pleine réussite de vos entreprises et pour que vous soyez toujours en bonne santé.

En cet instant, la domestique vint annoncer que M. le syndic et M^{lle} Élise Bar, demandaient s'ils pouvaient être reçus.

— Sans doute, dit Emma ; faites-les entrer, monsieur Ducrest, vous devriez rester encore un moment avec nos amis, et vous retourneriez avec eux au village.

Émilien ne pouvait résister à une telle invitation ; mais, en saluant Élise, il vit tout de suite que ses yeux n'avaient pas leur limpidité ordinaire ; ils étaient rouges, comme si elle eût pleuré. Laurent était aussi plus sérieux que de coutume. Le frère et la sœur venaient saluer encore une fois M. et M^{lle} Pratel avant leur départ, et présenter leurs souhaits de fin d'année.

— Mon père est vraiment peu bien depuis assez longtemps, dit Emma ; je languis qu'il ait pu consulter un bon docteur à Genève et

que, de retour ici, il consente enfin à se soigner. Ce n'est, s'il plaît à Dieu, qu'une crise qui passera vite, car mon cher père est naturellement très fort. Mais il faut faire quelque chose.

— Monsieur le syndic, dit M. Pratel pour couper court au chapitre de sa maladie, que vaut le bois de hêtre sec en ce moment ? Il m'en faudrait encore deux moules, de moyenne grosseur.

— Pris au village, répondit Laurent, je pense qu'on payerait le moule 45 francs, peut-être 48, suivant la grosseur et la qualité du bois. Voulez-vous que j'en achète deux moules, à livrer quand vous serez de retour ?

— Vous me rendriez un bon service.

— Je le ferai avec plaisir.

— Notre voisin Jean Furet, dit Émilien, en a précisément deux moules, sous l'avant-toit de sa maison.

— Achetez-les pour moi, monsieur le syndic, le plus tôt possible.

— Je m'en occuperai dès demain, reprit Laurent. M. Pratel s'étant mis de nouveau à tousser, les trois visiteurs se levèrent, Emma et Élise se donnant de bons baisers et se disant au revoir dans peu de temps. Dès qu'ils furent au chemin, Élise prit le bras de son frère. Émilien marchait de l'autre côté. Ils allèrent ainsi pendant une minute, sans ouvrir la bouche et par la nuit la plus noire. Ce fut Laurent qui rompit le silence.

— Émilien, dit-il, la journée a été mauvaise pour nous tous ; mais aucun de nous ne doit perdre courage, et surtout pas vous, cher ami. Hier au soir, avant que j'eusse dit un seul mot de notre entretien, mon père avait été mis au courant de ce qui vous concerne par M. Pratel, qui l'a appris au Chalet des Yves. Il faut dire, pour excuser M. Pratel, que c'est mon père qui l'a questionné à votre sujet. Ce matin, mon père nous a dit que si vous vous présentiez pour demander la main d'Élise (elle est aussi instruite de tout ce que vous m'avez confié), il vous la refuserait, tant que vous ne seriez pas reconnu par votre père comme fils légitime, si votre père existe. Il faut donc faire des recherches et s'y mettre tout de suite. J'offre de vous aider. Jusqu'à ce que nous soyons parvenus à découvrir la vérité, vous vous abstenrez de venir à la maison. J'irai, moi, vous voir chez vous aussi souvent que possible. Pour le moment, il est inutile d'essayer aucune démarche auprès de mes parents. Je les ai mis au fait de vos intentions à l'égard de ma sœur. Il faut aussi vous abstenir de parler à Élise et de chercher à la voir. Je vous le dis en sa présence, avec un profond chagrin, mais la position est telle, et il faut s'y soumettre. Espérons que Dieu nous fournira les moyens de régulariser votre état civil, bien qu'à mes yeux cela n'ait aucune importance, du moment que nous

vous connaissons et que nous vous aimons.

— Je me soumettrai à tout pour l'amour de votre sœur, répondit Émilien d'une voix pleine d'émotion, et je ne cesserai d'espérer, tant qu'elle même ne m'aura pas repoussé.

Soit qu'Élise se sentit défaillir en écoutant ce qui se disait à ses côtés, soit qu'elle voulût donner à Émilien l'assurance qu'elle lui appartenait, elle passa son bras libre sous le sien et s'appuya fortement sur lui. C'en fut assez pour faire oublier au pauvre orphelin, et sa position solitaire dans le monde, et la terrible condition qu'on lui imposait. Il garda ce précieux bras appuyé sur son cœur, jusqu'aux abords du village. Là, il lui fut retiré. Émilien s'arrêta.

— Adieu maintenant, dit-il à Élise, jusqu'à de meilleurs jours, s'il plaît à Dieu. Vous m'avez donné un courage à toute épreuve, et je m'y tiendrai ferme, tant qu'il me restera un rayon d'espoir. À vous, Laurent, j'appartiens par la plus sincère amitié ; gardez-moi toujours la vôtre. — Maintenant, laissez-moi passer le premier, tout seul. Il ne faut pas, pour votre sûreté, pour votre tranquillité, veux-je dire, qu'on me voie marcher avec vous devant les maisons qui ont des fenêtres et de la lumière sur la rue.

— Vous avez raison, dit Laurent ; nous allons, Élise et moi, retourner un moment sur nos pas.

Ce qu'ils firent, pendant qu'Émilien franchissait rapidement la distance qui le séparait de son logement.

— Tu as été forte, Élise, lui dit son frère ; je t'en remercie. Quelle bonté de Dieu que nous nous soyons rencontrés avec Émilien chez M. Pratel !

— Oui, Laurent ; mais si tu savais ce que je souffre ! Et de nouveau les larmes jaillirent de ses yeux en abondance. Laurent attendit que l'accès de pleurs fût passé, puis le frère et la sœur revinrent à la maison paternelle.

Lorsque Laurent se trouva seul avec son père et sa mère, il leur dit :

— J'ai parlé à Émilien Ducrest. Il accepte vos conditions et va faire tout ce qui dépend de lui pour les remplir. Si malheureusement il échoue, il vous aura au moins prouvé sa déférence et le désir de vous contenter. Quel que soit le futur mari de ma sœur, soyez sûrs qu'il ne vaudra jamais mieux, pour les moyens et le caractère, que celui dont vous repoussez la position actuelle.

— C'est bien possible, fit le père Bar ; mais ce qui est dit est dit. À ma place tu agirais de même.

— Je ne le pense pas, répondit Laurent.

CHAPITRE XXI

*De ces deux hommes,
l'un est un bon Vaudois de l'ancien régime ;
l'autre, un tyran de village.*



Laurent n'attendit pas au soir du lendemain pour venir chez Émilien ; il se rendit auprès de lui dans la matinée et le trouva occupé à ses règlements de comptes, en vue de l'inventaire qu'il voulait boucler à la fin de l'année. Déjà il avait raconté à sa maîtresse de pension que les parents d'Élise Bar lui refusaient de s'adresser à leur fille, tant qu'il n'aurait pas une autre position civile ; mais il ne lui parla pas de l'engagement tacite qu'Élise avait pris envers lui en s'appuyant sur son bras, sans lui donner d'autre réponse. Cela, il ne le dirait à personne.

Voyant entrer le syndic, M^{me} Jeannette le fit asseoir vers le poêle et entama tout de suite une conversation avec lui, avant d'appeler Émilien qui travaillait dans sa chambre.

— Monsieur Bar, lui dit-elle, je suis au courant des affaires de cœur et de famille de votre ami. Je le plains vivement. Ne pensez-vous pas que M. Ducrest doit faire des recherches sur son origine paternelle ?

— Oui, sans doute ; je viens pour lui en parler.

— Il est bien découragé, le pauvre garçon, et il a de quoi l'être ; car s'il doit continuer à porter le nom de sa mère, tout espoir d'épouser votre sœur lui reste fermé, au moins tant qu'elle n'est pas majeure.

— Ma sœur Élise ne voudrait pas se marier contre le gré de ses parents, lors même qu'elle en aurait le droit légal.

— Que tout cela est triste, n'est-ce pas, monsieur le syndic ?

— Bien triste, en effet, madame Jeannette.

— Tout le mal vient de ce que la mère de votre ami est morte avant d'avoir pu faire aucune révélation. Il faut croire que Dieu l'a ainsi voulu.

— Les révélations de ce genre sont inutiles aujourd'hui, à moins que le père de l'enfant né avant le mariage ne soit disposé à le reconnaître. La loi est en sa faveur.

— Une loi, monsieur le syndic, qui fait honte aux hommes et est une cause de corruption ajoutée à toutes celles qui sont déjà dans la nature humaine.

— Je suis bien de votre avis, madame Claut ; mais la loi existe, et la plupart des mauvais sujets s'en prévalent. Une loi absolument contraire serait loin d'être une perfection.

— C'est égal, monsieur Bar : il y a cette loi naturelle qui ne permet pas au cœur d'une mère d'abandonner son enfant ; tandis qu'un misérable père peut oublier le sien, comme s'il s'agissait d'une bête sauvage. Je vous dis que c'est hideux, et que cela crie vengeance.

— Le père de M. Ducrest était peut-être mort, quand Émilien est venu au monde.

— En ce cas, tant mieux. Moi, je crois qu'il était marié secrètement. Et s'il en est ainsi, votre père et votre mère n'ont plus rien à opposer au désir de ces jeunes gens.

La conversation en était là, lorsque Émilien descendit l'escalier et entra dans la cuisine.

— Je viens, cher ami, dit Laurent, vous proposer une chose : c'est de me permettre d'aller aux informations, d'abord dans le village où vous êtes né, et ensuite à Prévery, votre commune d'origine. Cela me prendra deux ou trois jours ; mais je puis quitter facilement la maison et le village dans ce moment. Comme syndic, on m'écouterait peut-être mieux que si vous vous présentiez en personne. D'ailleurs, ce ne peut être qu'une corvée pénible pour vous. Je vais donc partir pour la gare dans une heure. Donnez-moi votre acte d'origine, votre acte de naissance et la lettre trouvée dans les effets de votre mère. Allez vite me chercher ces papiers.

Émilien remonta chez lui à l'instant, pendant que M^{me} Jeannette citait à haute voix ce passage du livre des proverbes de Salomon : « L'intime ami aime en tout temps, et il naîtra comme un frère dans la détresse. » — Monsieur le syndic, ajouta-t-elle, je prie le Seigneur notre Dieu de vous accompagner pendant votre voyage, et de vous faire réussir dans vos recherches.

— Merci, madame Claut ; je sens bien maintenant le besoin de son secours.

— Voici les trois pièces en question, dit Émilien qui rentrait ; mais je doute que vous arriviez à découvrir quelque chose. Le pasteur de Prévery a fait dans le temps des démarches à l'étranger ; elles sont restées sans résultat. Ma mère avait quitté sa place depuis plus de

neuf mois, lorsqu'elle est arrivée chez ma tante ; ses anciens maîtres ignoraient absolument ce qu'elle était devenue. Dans une grande ville, on peut habiter la même maison sans se connaître, et d'ailleurs on n'a jamais su exactement d'où ma mère venait. En entrant chez ma tante, elle se mit au lit ; une heure après elle était morte, avant même qu'une sage-femme eût pu arriver. Ma tante n'osa lui faire aucune question, en la voyant si malade. Voilà ce qu'on m'a raconté bien des fois.

— C'est égal, reprit Laurent en mettant les papiers dans son portefeuille, je veux essayer. Adieu.

À la gare où il se rendit, Laurent trouva M. Pratel et sa fille déjà arrivés en voiture fermée, et partant dans une direction opposée à la sienne. Comme il* était impossible que l'affaire d'Émilien ne s'ébruitât pas dans le village, et sachant d'ailleurs que M. Pratel était au courant, Laurent lui dit en quelques mots où il allait, et dans quel but, mais sans parler de la demande en mariage de sa sœur. À peine Laurent eut-il fini son explication que M. Pratel s'écria :

— Voici le train, Emma, dépêchons-nous. Au revoir, monsieur Bar.

Et il passa le premier sur le quai, sans voir qu'Emma et Laurent se donnaient une poignée de main très sympathique.

Bientôt le jeune syndic arrivait à Lausanne. Il y prit un char et se fit conduire à Ramenges, où il descendit à la nuit. Dès le même soir, il se rendit chez le président de la municipalité, un bon vieillard qui avait connu la tante Henriette et reçut avec beaucoup d'aménité le représentant d'Émilien.

— Je ne crois pas, lui dit-il, que votre visite dans notre commune puisse vous faire découvrir quoi que ce soit au sujet du père du jeune Ducrest ; depuis vingt-neuf ans que les choses se sont passées, ce père a eu le temps de mourir et surtout d'oublier son premier devoir envers l'enfant qu'il n'a jamais réclamé pour sien. M. le pasteur Mersbourg, mort depuis longtemps, ne savait rien de plus que moi, déjà syndic en ce temps-là. L'inscription dans les registres de l'état civil fut faite sous le nom de famille de la mère, et l'enfant est bourgeois de Prévery. D'après ce que vous me dites de son caractère, de son activité et de son intelligence, il serait à désirer que tous les jeunes hommes lui ressemblassent.

Parlez-moi maintenant de votre village. Je n'ai jamais été plus loin que Morges, de ce côté-là. On dit que La Côte est un beau pays, un riche vignoble ?

— Oui, monsieur ; mais l'Eterpay n'est pas à La Côte précisément. Chez nous, il n'y a pas de vignes.

— Ah ! il ne s'y en a pas. C'est donc un peu comme ici. On ne s'en porte pas plus mal, après tout. Si l'on a un peu moins d'argent

dans les années de bonnes récoltes de vin,, nous avons peut-être moins d'ivrognes, moins de gens qui boivent à la cave chez eux. Ramenges est un des rares endroits où il n'y ait qu'un seul cabaret, en général peu fréquenté. Avez-vous encore des répartitions communales chez vous ?

— Non ; la commune de l'Eterpay n'est pas très riche ; les répartitions qu'on faisait autrefois aux bourgeois n'étaient pas considérables et ne profitaient guère qu'aux gens à leur aise, lesquels n'en avaient pas besoin. Les pauvres, au moins une bonne partie d'entre eux, vendaient les leurs d'avance et en dépensaient le produit au cabaret. Le conseil général décida donc d'abolir ces répartitions, pour appliquer une partie de l'argent qu'elles produisent à des améliorations d'utilité publique, et à augmenter le traitement du régent et de la régente.

— Ah ! que vous avez bien fait ! Ici, notre commune est pauvre ; nous sommes obligés de nous *imposer*, pour suffire à toutes nos dépenses. Mais en général les gens sont bien dans leurs affaires. Toutefois, je trouve que le luxe fait des progrès chez nos jeunes gens, surtout chez les filles, depuis quelques années. Il leur faut ceci et cela, dont leurs mères se passaient fort bien ; les garçons ne veulent plus que des chaînes d'argent à leurs montres, tandis que nous nous contentions d'un cordon noir ou d'une chaînette en acier. Aujourd'hui, un écu de cinq francs ne dure pas plus entre leurs mains, qu'autrefois une pièce de cinq batz dans les nôtres.

— C'est partout la même chose, répondit Laurent ; mais il faut dire qu'avant 1845, l'argent avait beaucoup plus de valeur relative qu'aujourd'hui.

— Croyez-vous vraiment que la richesse publique ait augmenté, depuis l'époque dont vous parlez ?

— Si ce n'est la richesse positive, au moins le crédit public s'est singulièrement accru et multiplié.

— Ah ! je ne sais pas si tout cela est bien bon, mon cher monsieur. Si l'on en venait tout à coup au fait et au prendre, je doute que les résultats fussent bien merveilleux. Il y a probablement beaucoup de fictif dans une quantité de situations. Une crise politique amènerait bientôt une crise financière. Heureusement la paix générale paraît assurée pour longtemps.

— Que Dieu vous entende, monsieur. Vous pensez donc qu'il serait inutile d'aller aux informations dans le village ?

— Parfaitement inutile. Le tuteur du jeune Ducrest rendit ses comptes il y a six ans ; il est mort l'automne dernier. Sur l'origine paternelle du garçon, il n'en savait pas plus que moi.

Laurent alla dormir au cabaret de Ramenges, où l'on recevait les voyageurs dans l'unique chambre à eux destinée. Le lendemain, de bonne heure, il partit sur le char à banc de l'hôte, dans la direction de Prévery. La veille, il avait renvoyé le voiturier de Lausanne, dès qu'il fut en vue de sa destination.

Prévery est à cinq lieues de Ramenges. Laurent n'y arriva que vers midi, et encore grâce au bon cheval du cabaretier. La route n'en finit pas de montées et de descentes, jusqu'à ce qu'on trouve une contrée moins accidentée. À Prévery il dîna vite avec son conducteur, avant d'aller frapper à la porte du syndic Xavier Borax.

Ce magistrat rural était devant sa maison, fumant une pipe d'écume à chaînette d'argent. Il regardait les signes du temps sans bouger de sa place. La bise ne soufflait plus. Le ciel, peu à peu, laissait tomber les rayons du soleil sur le village de Prévery et sur la contrée environnante. C'était le 25 décembre ; un beau jour de Noël.

— Est-ce à monsieur le syndic que j'ai l'honneur de parler ? demanda Laurent.

M. Borax laissa courir une bouffée de fumée retenue jusque-là prisonnière dans sa bouche, et répondit par un *oui* interrogateur.

— Je viens, monsieur, reprit Laurent, de la part d'un de vos ressortissants, M. Émilien Ducrest, pour vous prier de me dire ce que vous pouvez connaître de son père et de sa mère. Voici son acte d'origine, qu'il m'a remis comme preuve de la mission dont il m'a chargé auprès de vous.

— Parbleu ! répondit M. Borax, d'un ton de vrai bourru, qu'est-ce que j'en peux savoir, de son père...

Pas plus que mon chien. — Ici, Bravache, va te coucher, mal appris que tu es !

Le chien s'éloigna. Il était sorti de sa niche au mot de *chien*, et avait flairé le bas du pantalon de Laurent, avec une remarquable envie de lui mordre les jambes.

— En vérité, continua le magistrat villageois, je ne sais rien du père de ce Ducrest. Sa mère nous a fait là un joli présent ! Je pense pourtant qu'il ne s'agit pas d'assistances à lui donner. Une tante qu'il avait à Ramenges et qui l'a élevé, lui a laissé quelques sous. Mais du train dont la jeunesse marche aujourd'hui, cet argent est probablement raflé depuis longtemps ?

— Non, monsieur, répliqua Laurent ; M. Ducrest est un homme actif, moral, intelligent, qui fait honneur à ses affaires. Il est maître carrier dans la commune que j'habite.

— Ma foi, tant mieux, car, voyez-vous, c'est à n'y plus tenir bientôt par ici. Un luxe affreux, des mariages insensés, des enfants par demi-

douzaines, et après ça, crac ! vite les assistances de la commune. Le monde, monsieur, se pervertit. Dans ce moment, il me revient une histoire que je tiens de feu mon digne père, à propos du fils de Susette Ducrest. Voici ce que c'est : environ deux mois après la naissance de l'enfant, une espèce de commis voyageur passa à Prévery, et demanda au cabaretier si l'on savait quelque chose de cette Susette. Un de ses amis l'avait connue à Lyon, dit-il, et désirait avoir de ses nouvelles. Cet ami était probablement le père de l'enfant, ou qui sait ? peut-être même celui qui s'informait de la pauvre fille ! Le cabaretier lui raconta qu'elle était morte en donnant le jour à un garçon, lequel était élevé à Ramenges et portait le nom de famille de sa mère. Mon père ne m'a dit que cela ; et il le tenait du cabaretier.

— Cet aubergiste est-il encore vivant ?

— Non, il est mort il y a au moins vingt ans.

— Je vous remercie de ces détails ; ils peuvent nous mettre sur la voie que nous cherchons.

— Ce Ducrest est donc carrier ?

— Oui, monsieur.

— Est-ce que sa pierre est bonne ?

— Assez bonne pour qu'il en expédie à Genève, à Lausanne et ailleurs.

— Ma foi, tant mieux ! Est-ce un grand village l'Eterpay ? son nom indique un ancien endroit de broussailles.

— La population est de quatre cent cinquante âmes.

— C'est encore assez grand. Y a-t-il bien de la mômerie chez vous ? Par ici toutes les familles en seront envahies, pour peu que cela aille en augmentant. C'est une assemblée par ci, une assemblée par là, une *réuni-on* comme ils disent. Le diantre soit fait de ces réunions.

— Mais vous disiez tout à l'heure que le monde se pervertissait ?

— C'est bien clair ! les jeunes gens ne veulent pas aller à ces réunions, et alors ces mâtins-là sont à journées faites le dimanche au cabaret. Vous voyez des pères de famille qui peuvent même y rester tout le lundi, pendant que leurs enfants chantent misère.

— En ce cas, il me semble que ce n'est pas précisément la faute des assemblées religieuses, dit Laurent, sans pouvoir presque s'empêcher de sourire. Avez-vous de bons instituteurs ?

— Ah ! c'est bien une autre affaire, celle du régent ! Oui, nous avons là un brave homme, mais ne s'est-il pas avisé d'avoir huit enfants ! Comment voulez-vous que tout ça vive ! Et pourtant, nous lui faisons un beau traitement, un tout beau traitement

— Combien lui donnez-vous ?

— Combien ? Parbleu ! 1000 fr., le logement, deux moules de sapin

et cent perches de terrain pour ses raves et ses pommes de terre.

— Vous êtes content de l'instruction qu'il donne à vos enfants et des principes qu'il leur inculque ?

— Certainement. Mais il parle de nous quitter si l'on n'augmente pas sa pension.

— Je suppose bien que vous l'augmenterez.

— Nous l'augmenterons un beau diable ! Comment ! vous trouvez que ce n'est pas assez de 1000 fr. et le reste, pour un simple régent de village ?

— Pour un père de famille, chargé d'élever et de nourrir huit enfants, non, monsieur, ce n'est pas assez. Votre commune ne répartit sans doute plus de bénéfices à ses bourgeois ?

— Je vous demande pardon. Nous avons du bois, du beurre et du fromage.

— Alors, permettez-moi de vous dire que vous ne comprenez pas le véritable intérêt de vos enfants, ni le vôtre propre. Chez nous à l'Eterpay, nous donnons 1400 francs au régent, et 1000 à la maîtresse d'école. Il est vrai que nous avons renoncé aux répartitions communales. Pour conserver de bons instituteurs, capables et d'une moralité éprouvée, nous irions même plus haut encore, s'il le fallait, et surtout si nos maîtres avaient une nombreuse famille, ce qui n'est pas le cas. Notre maîtresse d'école est mariée, mais elle n'a pas d'enfants ; le régent, lui, en a trois.

— Êtes-vous membre de la municipalité ?

— Je suis syndic.

— Ah ! mais diantre ! collègue, je vous reçois ici à la rue ; ce n'est pas convenable. Entrez donc chez moi ; nous boirons un coup avant votre départ.

— Je vous remercie ; je n'ai plus que le temps de retourner à l'auberge et de me rendre à pied au chemin de fer, pour arriver chez moi encore aujourd'hui.

Ôtant son chapeau malgré la froide réception qui lui avait été faite, Laurent salua son collègue syndic de Prévery, Xavier Borax, et ne tarda pas à être dans le chemin qui, de ce village, conduit à la gare la plus rapprochée.

À neuf heures du soir, il racontait à Élise le résultat de son voyage, résultat, hélas ! des plus insignifiants.

CHAPITRE XXII

Est-ce bien possible ?

Non, je crois que vous vous trompez.



Les jours succédaient aux jours, la neige à la bise glacée, la pluie froide au vent d'ouest. Pour Émilien Ducrest, rien de nouveau. À Prévery, Laurent avait essayé de questionner l'aubergiste, qui, lui aussi, avait entendu parler de la visite d'un passant inconnu, mais qui ne donna ni son nom ni son adresse ; en sorte que le récit de M. Borax, prouvait seulement que l'histoire était connue dans le village. Le pauvre Émilien était bien découragé et bien malheureux. Il aurait probablement quitté l'Eterpay et remis la carrière à Mistral, sans l'espoir qu'Élise l'aimait et lui garderait son affection. Depuis leur dernière rencontre, chez M. Pratel, il n'avait pu lui adresser la parole. Noël et le 1^{er} janvier passèrent, sans qu'il lui fût possible d'offrir à Élise la moindre fleur cueillie aux plantes qui ornaient sa fenêtre, sans même la voir un instant. C'était dur, c'était poignant pour tous les deux ; mais ni l'un ni l'autre n'auraient voulu désobéir à la défense formelle des parents d'Élise, défense considérée par tant d'autres jeunes gens dans une position à peu près semblable à la leur, comme étant injuste, tyrannique, et à laquelle ils ne se font aucun scrupule de désobéir. M^{me} Jeannette approuvait beaucoup Élise et Émilien d'une telle rigidité de principes ; elle disait que certainement Dieu bénirait une si pénible et si respectueuse soumission.

Au bout de deux semaines, chacun, à l'Eterpay, était au courant plus ou moins de ce qui concernait Émilien. Le père et la mère Bar, peut-être aussi Marie, n'avaient pu tenir leur langue, les premiers dans le but de se faire approuver et d'affermir leur autorité, la jeune sœur d'Élise pour dire sans détour qu'elle ne se laisserait pas mener de

cette manière. On plaignait Émilien, mais, en général on donnait raison au père et à la mère Bar, Des gens très riches ne pouvaient absolument pas accorder leur fille à un garçon pauvre et d'une origine aussi mystérieuse, n'ayant pas même un seul parent pour appuyer ses prétentions. Aussi, pourquoi s'adresser à M^{lle} Élise Bar ? C'était bien facile de penser qu'on lui fermerait la porte. Le syndic, ajoutait-on, n'a pas non plus très bien agi en cette affaire, il ne devait pas se lier d'amitié avec le carrier et l'attirer chez eux, avant d'avoir pris connaissance de ses papiers, bien qu'on sût que Ducrest était Vaudois, de la commune de Prévery. On allait même jusqu'à blâmer le cousin de Lausanne, pour avoir donné une recommandation au sujet de la location de la carrière. Le fait est qu'au fond de tous ces propos il n'y avait pas mal de jalousie envers celui qui avait su gagner le cœur d'une aimable jeune fille, à laquelle aucun des rustauds du village n'avait fait attention, si ce n'est peut-être en vue de l'argent qu'elle aurait un jour.

M^{me} veuve Graille était une des rares personnes qui blâmaient le père Bar.

— Je vous dis, moi, répétait-elle à qui voulait l'entendre au cabaret, qu'à la place de M. Bar j'aurais donné ma fille à M. Ducrest. On ne connaît pas son père, c'est vrai. Eh bien, qu'est-ce ça fait ? Du moment que M. Ducrest se conduit bien et que ses affaires sont en bon état, en très bon état, car il est certain qu'il gagne de l'argent, qu'avez-vous à lui reprocher ? Est-ce sa faute à lui, s'il est venu au monde, si sa mère est morte en couches, et si son père est peut-être au fond de la mer ? Mais voilà, vous autres messieurs de l'Eterpay, vous êtes pleins de préjugés.

On voit par ce petit discours oratoire de M^{me} veuve Graille qu'elle avait du cœur, au fond, et ne manquait pas d'un certain courage moral.

Un jour, comme elle rencontrait Émilien devant l'auberge, elle le salua gracieusement et lui dit :

— Monsieur Ducrest, si vous saviez combien je pense à vous depuis toutes ces affaires ! Où allez-vous en ce moment ?

— À la carrière.

— Vous n'êtes pas si pressé. J'ai la visite de mon fils depuis hier. Montez un moment vers lui pour faire connaissance. Éveline est aussi là ; vous causerez un peu avec eux et prendrez un vermouthe, ou ce qui vous fera plaisir. Sans conséquence, montez, monsieur Ducrest. Je vous assure que nous pensons beaucoup à vous.

— Je vous en suis bien reconnaissant, répondit Émilien ; mais je n'ai que le temps d'aller voir si Mistral est au chantier et de revenir pour midi.

— Et si vous dîniez avec nous au retour ? voyons, sans conséquence.

— Merci ; M^{me} Claut m'attend.

— Il n'y a donc pas moyen de vous engager à entrer aujourd'hui ; mais venez un autre jour, afin de causer un peu ensemble. À propos, vous n'avez rien appris de ce mauvais gueux de Camelot ?

— Non ; mais j'ai pensé que je prendrai à mon compte la moitié des 36 fr. que lui et Rollioud vous doivent. C'est moi qui les ai introduits chez vous.

— Vous êtes cent fois trop bon, monsieur Ducrest ; non, en vérité, je ne veux pas que vous me remboursiez cette valeur. S'il faut la perdre, eh bien ! ce n'est pas la mort d'un homme que 36 fr. Au plaisir de vous revoir.

Ayant acheté les deux moules de hêtre sec pour M. Pratel, Laurent lui écrivit à ce sujet :

« Le vendeur ayant besoin d'argent, j'ai payé le bois ; mais il n'est point nécessaire de me rendre le prix avant votre retour à la Gravine. — Ma sœur Élise envoie ses amitiés à M^{lle} Pratel et se réjouit de la revoir. Veuillez aussi lui présenter mes respectueuses salutations. — Je suis revenu de mon petit voyage sans avoir rien appris sur les parents de mon ami M. Ducrest ; je crains bien qu'on ne puisse jamais rien découvrir. »

» Agrérez, etc. »

Deux jours après, Élise Bar reçut une lettre d'Emma. Dans l'enveloppe se trouvait le billet ci-après de M. Pratel pour Laurent.

« Merci, mon cher monsieur, pour votre obligeance. Ayez la bonté de faire amener le bois et de dire qu'on le mette à couvert. Puisque vous ne voulez pas les 96 fr. avant mon retour, j'aurai le plaisir de vous les rendre moi-même.

» Votre bien dévoué,

J.-H. PRATEL.

Nous donnons aussi la lettre d'Emma à Élise.

« Bien chère amie,

» Je ne veux pas adresser la lettre de mon père à M. Laurent sans y joindre quelques mots pour vous. Pardonnez-moi, chère Élise, si je vous parle tout de suite des circonstances douloureuses et d'une nature si intime par lesquelles vous passez maintenant. Vous avez, n'en doutez pas, toute ma sympathie. Être recherchée par un homme digne d'être aimé, et ne pouvoir répondre à son affection que par un silence mortel, c'est, pour vous comme pour lui, une position cruelle. À votre place, chère amie, je crois que je tiendrais ferme, sans cependant désobéir à mes parents. Dieu vous dirigera et vous donnera une délivrance que je lui demande de tout mon cœur. Je suis aussi dans une grande angoisse. Mon cher père ne va point mieux. Le docteur dit que ce sont les nerfs qui souffrent, et que le moral s'en ressent par contrecoup. Il ne se trouve bien nulle part, refuse

souvent de manger et déteste la ville. Malgré l'hiver qui continue, nous allons, dans peu de jours, retourner à la Gravine. Je me réjouis de vous revoir, et en attendant, je vous embrasse tendrement.

EMMA.

Pour augmenter ses soucis déjà si grands, Émilien reçut un jour l'avis que M. Kleinerbrod avait remis son bilan et se déclarait en faillite. Or, on se souvient que cet entrepreneur lui devait 1030 fr. La masse en discussion donnerait peut-être le 20 % aux créanciers, en sorte que c'était pour Émilien une perte d'environ 800 fr. Il ne parla de cette affaire à personne au village, mais se rendit à Genève pour connaître mieux la situation, et, d'après le conseil de M. Cardovan, déposer son titre entre les mains d'un homme de loi.

Comme il revenait à la gare, il remarqua dans la rue, sur le trottoir opposé, un homme qui marchait péniblement à la montée, se tenant courbé et donnant le bras à une dame. Émilien reconnut tout de suite Emma et son père, malgré le grand changement survenu dans la tenue de ce dernier. Cet homme si droit encore et si ferme sur ses jambes, il y avait trois mois à peine, était maintenant voûté comme un vieillard dont l'échine se plie en deux. Émilien allait traverser la rue pour saluer M. et M^{lle} Pratel, lorsqu'il les vit entrer dans une maison où sans doute ils demeuraient. La vue de M. Pratel, frappé d'une maladie grave, après avoir joui d'une santé qui semblait devoir durer toujours, donna une sorte de saisissement à Émilien. Voilà donc, se dit-il, à quoi se réduit souvent le bonheur que peut procurer la fortune ! Au lieu de jouir de ses faveurs, il faut souffrir et ensuite mourir. Pauvre M. Pratel ! qu'au moins une espérance d'éternité heureuse lui soit accordée.

Pendant qu'Émilien faisait ce souhait charitable, Laurent Bar avait un entretien dont les résultats furent aussi grands qu'inattendus. Dieu se sert des choses faibles pour confondre les fortes. On peut appliquer cette parole de la Bible à ce qui va suivre.

Ce même jour, — c'était dans la première semaine de février 1870, — Laurent examinait un pré que son père possédait plus haut que le village, dans une situation magnifique. Même en hiver, la vue en est ravissante l'après-midi, pourvu que les montagnes soient découvertes et qu'il n'y ait pas de brouillard sur la plaine. De superbes chênes et des cerisiers avaient cru naturellement dans ce terrain voisin des bois, et s'étaient arrangés, là, en un groupe très pittoresque ; ailleurs, en solitaires déployant à l'aise la flexibilité et l'étendue de leurs rameaux. On y voyait aussi, à la limite supérieure où ils faisaient une bordure claire, des hêtres à tige blanche et lisse. Puis, sur un renflement du sol figurant une colline en miniature, de vieux châtaigniers aux formes capricieuses.

La bise de décembre avait cassé le bois mort de ces vétérans d'un autre âge, et Laurent mettait en fagots les débris tombés sur le gazon.

Quand il eut terminé son travail, pendant lequel il avait beaucoup pensé à Émilien et à l'impossibilité de découvrir quelque chose sur son père, l'idée lui vint de monter jusqu'à la carrière, qui n'était qu'à cinq minutes du pré en question. Peut-être y trouverait-il son ami, pensait-il, car il ignorait qu'il fût à Genève.

La carrière était déserte. Laurent prit le sentier des Mistral et monta jusques chez eux. Hercule était au bois. Anzi, seule avec son fils, pelait des pommes de terre pour sa soupe. Selon son habitude, elle se tenait devant la maison pour faire cet ouvrage ; les rayons du soleil y arrivaient en ce moment. Frick écrivait sur une table, dans la chambrette du logis feuillé. À l'approche du syndic, Anzi se leva pour le saluer, et se hâta de lui apporter une chaise, mais Laurent refusa de s'asseoir.

— Monsieur le syndic, lui dit-elle après les premiers mots échangés de part et d'autre, j'ai, depuis quelque temps, depuis quelques jours surtout, le désir de causer un moment avec vous sans témoins. Aujourd'hui, c'est sans doute Dieu qui vous envoie. Je ne savais où vous rencontrer seul pour vous dire ce que je crois avoir découvert au sujet du père de notre cher maître et patron M. Ducrest.

À ces mots, qu'Anzi prononçait avec sérieux, Laurent, d'ordinaire si maître de lui-même, ne put retenir une exclamation de surprise :

— Parlez, dit-il à Anzi.

— Oui, monsieur, reprit-elle. Dans ce que je vais vous dire, il n'est point question de jongleries ou de divinations, comme vous pourriez peut-être en avoir l'idée. Le temps où j'y avais une sorte de foi est passé ; je connais maintenant l'Évangile, et j'y crois, dit-elle avec un ton de véritable conviction. Mais j'ai conservé l'habitude que nous avons dans nos familles d'observer certaines choses auxquelles des gens plus civilisés que nous ne font peut-être pas attention. Or donc, ces observations m'ont conduite à la presque certitude que M. Pratel est le père de notre patron.

— M. Pratel ! s'écria Laurent. Anzi, faites bien attention à vos paroles.

— Oui, M. Pratel, reprit-elle, et voici sur quoi je fonde ma supposition. D'abord, même son de voix entre lui et M. Ducrest ; même tache brune à la tempe droite ; mêmes dents ; mêmes lignes dans la main (j'ai eu le temps de les voir), même conformation du petit doigt qui, chez tous les deux, est courbé à l'articulation du milieu et ne se redresse pas. Enfin, monsieur le syndic, — et ceci est ma plus forte présomption en faveur de ce que j'avance, — M. Pratel est malade depuis le jour où vous avez été avec lui au Chalet des Ives, et où le

gendre du fermier lui a dit ce qu'il savait de la naissance de M. Ducrest. Or, on ne se vouôte pas pour rien, surtout quand on a joui jusqu'alors d'une forte santé. On dirait qu'un poids pèse sur la conscience et tire le corps vers la terre, quoi qu'on fasse pour l'empêcher de se courber. Ceci est peut-être une idée que j'ai gardée des récits de ma mère, mais je la tiens pour aussi juste que tout le reste. L'éloignement de M. Pratel, depuis qu'on s'occupe du père de M. Ducrest dans le village, est encore un indice à ajouter. Je n'ai parlé de cela qu'à vous seul ; mon mari n'en sait rien. Le secret est donc entre vous et moi. Mais à vous d'agir, de chercher la preuve de ce que j'avance, et cela le plus tôt possible. Vous y mettrez toute la prudence nécessaire, je n'en doute pas.

Cette révélation soudaine exerça une véritable influence magnétique sur Laurent: il ne parlait pas ; même il garda les yeux fermés un moment, et pâlistait comme s'il allait prendre mal.

— Vous souffrez, monsieur le syndic, dit Anzi ; je vais vite chercher de l'eau fraîche.

Laurent se bassina le front et but une gorgée ; il était sur le point de s'évanouir.

— Pardonnez-moi, disait la pauvre Anzi, assez émotionnée elle-même, pardonnez-moi. Puis, lui prenant une main qu'elle serra avec force dans les siennes, dans le but évident de le tirer de sa stupeur: Oui, dit-elle une troisième fois: pardonnez-moi. J'ai vu là un grand devoir, et je ne pouvais plus vivre sans le remplir.

— Vous avez bien fait, dit enfin Laurent. Vous ne pouviez autrement. Mais que tout ceci reste dans la tombe, jusqu'à ce que j'aie pu, moi aussi, accomplir une tâche bien autrement pénible que la vôtre. Bonjour, Anzi. Priez pour tous ceux qui se trouvent impliqués dans cette affaire, puisque vous savez maintenant prier.

— Je le fais tous les jours, monsieur, et je le ferai particulièrement pour vous, car je comprends combien vous allez souffrir.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Rien de plus, monsieur le syndic. Comme elle terminait ces mots, un regard profond, mais très sympathique, jaillit des yeux verts de cette femme étrange.

Arrivé chez lui dans un état de tremblement nerveux facile à comprendre, Laurent s'enferma dans sa chambre, prit la lettre à lui remise par Émilien, et le billet reçu dernièrement de M. Pratel...

Les deux écritures et l'initiale étaient identiques. Jusqu'à ce moment, il ne l'avait point remarqué.

CHAPITRE XXIII

*Plus l'heure de l'angoisse est proche de nous,
moins nous nous en doutons parfois.*



Le lecteur comprendra mieux encore ce qu'éprouvait Laurent Bar à la suite de sa découverte, lorsque nous lui aurons fait part de la position particulière du jeune syndic. C'était déjà bien assez d'avoir à mettre M. Pratel en demeure de s'expliquer sur un fait de cette nature, et rien que cela suffisait pour donner une vive émotion à celui qui serait chargé de parler. Mais ce n'était là qu'une moitié de la situation. Laurent aimait la fille de M. Pratel depuis assez longtemps, sans en avoir rien dit ni à ses parents ni à personne. Emma le savait et partageait ce sentiment, quoiqu'il ne le lui eût pas avoué. Entre eux, c'était comme entre Émilien et Élise; seulement, nul, en apparence du moins, ne s'en doutait. Seule peut-être, Anzi l'avait deviné. Emma se trouvait précisément de la même condition sociale que Laurent, et avait les mêmes goûts simples, avec la même distinction de caractère. Venant très volontiers avec sa fille chez les Bar, invitant ceux-ci à les visiter à la Gravine, il semblait vraiment que M. Pratel ne demandât pas mieux que de voir un jour ces deux jeunes gens s'unir par le mariage. Le père Bar, qui s'entendait si bien avec M. Pratel sur le chapitre facile des négations religieuses, était un homme très fin sous sa grosse écorce de riche villageois. Il voyait venir cette union de son fils avec l'héritière unique de la Gravine, et d'avance il s'en frottait les mains. C'était peut-être bien un peu pour cela qu'il faisait chorus avec M. Pratel, à l'endroit de l'origine de toute vie et de toute chose. Tandis que Laurent cherchait avec sérieux le mot de l'existence humaine supérieure, son père se bornait à viser au meilleur établissement terrestre pour son fils. Or la présence d'Émilien dans la maison

Bar et son attachement pour Élise avaient déjà bouleversé les plans des parents relativement à celle-ci ; et que serait-ce encore si Laurent, par une démarche qui pouvait rester infructueuse ou aller à rencontre de son but, risquait de compromettre son avenir d'une manière définitive ? Dans un certain sens, la position de Laurent était plus difficile encore que celle de son ami. Mais avec un cœur tel que le sien, son âme droite, son caractère ferme et élevé, il n'y avait pas à craindre qu'il faiblît devant l'accomplissement d'un devoir, quelque terrible qu'il pût être.

Dans la maison, dès qu'il reparut au milieu de la famille, on lui trouva un air si sérieux et si préoccupé que chacun en fit la remarque.

— As-tu de mauvaises nouvelles ? lui demanda son père, pendant qu'ils prenaient leur repas du soir.

— Non ; mais, comme Émilien Ducrest, j'ai bien à penser, et bien besoin du secours de Dieu.

— Les affaires de Ducrest, reprit le père, ne doivent plus te tracasser. Puisqu'on ne peut rien découvrir, le mieux sera pour lui de renoncer à toute idée du côté d'Élise. À cet égard, il peut compter que ma parole est donnée une fois pour toutes.

À l'ouïe de cette dure déclaration, la jeune fille allait probablement éclater en sanglots, lorsque Laurent répondit sans regarder personne, mais toujours de son air de plus en plus grave :

— Attendez-vous, mon père, à la tenir, votre parole, peut-être avant qu'il soit longtemps.

Cela dit, Laurent se leva de table, prit son chapeau et sortit de la maison. Élise se précipita sur ses traces.

— Où vas-tu, Laurent ? lui dit-elle en le prenant par le bras.

— Chez Émilien.

— Alors, tu as découvert quelque chose ?

— Je ne puis te dire encore que ceci : Prends courage, et prie de toute ton âme pour chacun de nous.

Élise rentra, aussi troublée, aussi effrayée que si elle n'avait entrevu aucun espoir.

— A-t-il appris quelque chose ? lui demanda son père.

— Il ne m'a rien dit de plus.

— Ah ! ces mystères et toutes ces allées et venues commencent à m'ennuyer, reprit-il d'un ton bourru. Je veux savoir le court et le long de tout cela au plus tôt ou bien qu'il n'en soit plus question. Finalement, qu'est-ce que ce Ducrest avait besoin de penser à toi ? Manque-t-il de filles ailleurs que chez nous ? On dit qu'Éveline Graille est folle de lui : que ne l'épouse-t-il, parbleu ! On dirait vraiment qu'il y a des gens venus au monde uniquement pour faire souffrir les autres

et embarrasser leur chemin.

Élise ne répondit pas à cette sortie de son père ; elle était toute à ce que son frère lui avait dit.

En arrivant chez Émilien, Laurent le trouva qui soupait avec M^{me} Jeannette, et encore endimanché.

— Je viens de Genève, dit Émilien. Hélas ! je n'ai pas appris de bonnes nouvelles. D'abord, je vais perdre 800 francs avec M. Kleinerbrod qui a remis son bilan ; ensuite, je me suis trouvé en wagon avec M. et M^{le} Pratel, qui rentrent chez eux ce soir. Ils doivent être arrivés à l'heure qu'il est. Mais ce pauvre monsieur est tellement malade, tellement sombre, tellement changé, courbé et voûté, que cela m'a fait une profonde pitié. Il ne m'a pas adressé un mot durant le voyage. Mais sa fille a été aussi charmante et aimable que lui s'est montré fermé à mon égard. Je ne puis pas comprendre pourquoi il me traite ainsi, à moins que ce ne soit un effet de la maladie. Je le crois atteint bien sérieusement dans sa santé.

Pendant qu'Émilien racontait cela, Laurent, tête baissée, se tenait près du poêle et essayait de se chauffer, pour ne pas trembler de tous ses membres.

— Je vous assure, continua Émilien, sans s'apercevoir de la souffrance morale de son ami, dont la figure était au reste dans l'ombre, — je vous assure que je n'ai plus pensé à mes 800 fr. perdus, quoique leur absence me manquera bien pour la reprise des travaux en mars. On retrouve de l'argent, ou l'on s'en passe ; ce qui ne se retrouve pas, c'est la santé, quand elle est aussi profondément altérée.

On aurait dit qu'Émilien se plaisait à torturer son ami, tant il s'appesantissait sur un sujet qui brûlait le cœur de Laurent. Il en est ainsi bien souvent dans la vie. Plus l'heure de l'angoisse est proche de nous, moins nous nous en doutons parfois. Au contraire, l'esprit est disposé à une sorte de légèreté qui rend plus amère encore la coupe de la douleur, lorsqu'elle nous est présentée.

M^{me} Jeannette vit bientôt que Laurent n'était pas venu simplement pour causer de choses et d'autres ; mais elle ne dit rien qui pût assombrir d'avance Émilien. Elle leva prestement la table, puis, s'adressant aux deux amis :

— Je profite, pendant que vous êtes là, messieurs, leur dit-elle, pour aller voir comment va la Pierronne. Elle est fort malade aussi. Dans une demi-heure, je reviens ; vous aurez encore le temps d'aller à votre salle de lecture.

— Nous n'irons pas ce soir, dit Laurent, quand j'aurai causé un moment avec Émilien, je retournerai à la maison.

— Eh bien, au revoir, messieurs. Mettez du bois au fourneau,

monsieur Ducrest, afin que vous ayez chaud. Cette cuisine est froide.

Seuls maintenant, Laurent leva les yeux vers Émilien. Celui-ci comprit à l'instant qu'il avait des choses graves à lui dire.

— Qu'y a-t-il, Laurent ? je ne vous ai jamais vu si sérieux. Vous n'avez rien à me cacher, et je dois m'attendre à tout.

— Nous avons besoin de nous fortifier ensemble, Émilien ; je crois être sur la trace de votre père.

— Dites, dites, sans hésiter.

Laurent prononça le nom. — À ce nom, Émilien se leva d'un bond et se mit à parcourir dans tous les sens le lieu où ils étaient. Laurent lui prit le bras et le força de se rasseoir près de lui.

— Écoutez-moi, lui dit-il.

Puis il raconta tout ce qu'il avait appris d'Anzi Mistral, et plaça les deux lettres en sa présence. La main d'Émilien tremblait comme une feuille agitée par le vent, pendant qu'il constatait la parfaite similitude des deux écritures, et l'initiale du prénom. De grosses gouttes de sueur perlaient sur son visage d'ordinaire si serein. D'un côté, il souffrait immensément ; d'un autre, son cœur se livrait à une vive espérance.

— Qu'allons-nous faire ? dit-il au bout d'un moment. Mon Dieu ! quelle situation ! Viens à notre secours, ajouta-t-il en joignant les mains et baissant la tête. Quelle journée ! quelle journée, pour vous, Laurent, et pour moi !

— Oui, Émilien, je dis avec vous : quelle journée ! Et pourtant, que sera celle de demain ? Car je suis déterminé à voir M. Pratel le plus tôt possible et à lui tout mettre sous les yeux : le portrait de votre mère, la lettre et l'anneau. Après cela, je dis comme vous : Que Dieu nous soit en aide ! — Demain, tout sera décidé. Voici M^{me} Jeannette qui rentre chez elle ; je m'en vais. Soyez ici demain à midi.

— Vous partez, monsieur le syndic, dit aussitôt la bonne femme ; je suis restée plus longtemps que je n'avais pensé. La Pierronne va plus mal. On n'ose pas penser à ce que deviendrait son mari, s'il la perdait. Bonsoir, monsieur Bar. Saluez votre sœur Élise.

Elles furent longues pour les deux amis, ces heures solitaires de la nuit, où le moindre bruit donne une secousse aux nerfs ébranlés, où l'imagination crée des fantômes, et où l'esprit cherche à devancer le temps par mille suppositions.

Le lendemain, de toute la matinée, Émilien ne sortit pas de chez lui, étant dans la plus vive anxiété. Il savait que Laurent se rendrait à la Gravine vers dix heures.

Ce dernier recueillit tout son courage et vint tirer le cordon de la sonnette, comme Emma achevait de donner ses ordres pour le dîner

de son père. Elle reçut Laurent dans la salle à manger et le remercia d'être venu si promptement demander des nouvelles.

— Mon père est fatigué du voyage d'hier au soir, dit-elle avec des larmes dans les yeux ; ce matin il se repose en restant dans son lit. Mais si vous tenez absolument à lui parler, j'irai lui dire que vous êtes là.

— Je vous en prie, mademoiselle, tâchez que M. Pratel me reçoive un moment.

Emma revint bientôt, disant que son père s'était levé et attendait Laurent dans sa chambre. Ce dernier s'y rendit à l'instant.

Assis dans un fauteuil, M. Pratel ne se leva pas ; il engagea Laurent à prendre place près de lui, vers la cheminée, et lui dit :

— Si je n'étais pas très malade, monsieur Bar, je serais allé vous remercier pour l'achat du bois et vous remettre l'argent que vous avez livré pour moi.

— Monsieur, c'était à moi de me rendre auprès de vous, dit Laurent d'une voix tremblante. Vous seul pouvez rendre à mon ami Émilien Ducrest et à ma famille un immense service. Je suis donc venu humblement vous prier de nous donner une explication dont nous ne pouvons nous passer.

— De quoi s'agit-il ? reprit M. Pratel d'une voix altérée et en fixant un regard plein d'angoisse sur son visiteur.

— De nous dire simplement si c'est vous qui avez écrit cette lettre.

Et Laurent mit la feuille tout ouverte sous les yeux de M. Pratel.

Celui-ci donna un simple coup d'œil à l'écriture, poussa un cri et voulut se lever, mais il retomba à l'instant dans son fauteuil. Joignant ses mains déjà bien décharnées, il dit lentement en levant les yeux au ciel :

— Ô Dieu ! je reconnais maintenant que tu existes, que tu es juste et que rien ne t'est caché. Pardonne à un homme pécheur.

— Amen ! dit Laurent qui se sentit renaître à la vie par cette éclatante confession. Prenez courage, monsieur, et allons jusqu'au bout. Avez-vous connu la personne dont voici le portrait ? C'est celui de la mère d'Émilien.

— Chère, bien chère Suzette, dit M. Pratel en portant à ses lèvres l'image si longtemps oubliée, pourras-tu me pardonner ma dureté envers notre enfant ?

— Et cet anneau ? reprit tout de suite l'infatigable et courageux questionneur.

Pour toute réponse, M. Pratel pesa sur un ressort invisible ; l'anneau s'ouvrit de lui-même, et Laurent put lire sur l'une des faces de l'intérieur les initiales, cette fois bien complètes, des deux fiancés : P.-H. et

S., — ce qui voulait dire Paul-Henri et Suzette. Il y avait aussi la date.

— Assez, maintenant, monsieur Bar, reprit M. Pratel. Toutes les preuves sont contre moi. Je suis le père de votre ami Émilien Ducrest, et je suis décidé à le reconnaître pour mon fils légitime. Si je l'avais fait il y a quatre mois, lorsque le premier indice de son identité m'a été révélé par le fermier du Chalet des Ives, je ne serais peut-être pas aujourd'hui sur le bord de la tombe. Ce que j'ai lutté contre la voix de ma conscience, — ah! qui certes est bien la voix de Dieu! comme essayait de me le prouver ce pauvre enfant que j'ai repoussé de mon cœur pendant vingt-neuf ans, — ce que j'ai souffert, ne peut se décrire. Mais cela se voit au moins, fit-il tristement, en montrant ses mains amaigries et en les passant sur son visage ridé avant la vieillesse. Je vous raconterai l'histoire de ma vie, afin que vous en fassiez aujourd'hui même le récit à Émilien, et aussi à votre sœur Élise, si vous voulez... Moi, il faudra que je parle à ma fille. Au moins elle aura son frère pour soutien quand je ne serai plus... Demain,... non, aujourd'hui déjà, vous m'amènerez mon fils; ... demain, il me faut un notaire et deux témoins, soit votre père et vous. Veuillez venir tous les trois dans le milieu du jour. Le temps presse pour moi. Je n'ai pas un moment à perdre. — Maintenant, dites-moi comment vous êtes en possession de ces objets et ce qui a pu vous mettre sur la voie.

Pour la seconde fois, Laurent fit le récit des suppositions d'Anzi, mais sans parler de celle qui était relative à la maladie de M. Pratel; il y ajouta ce qui s'était passé dès lors, jusqu'au moment actuel.

Quand ce fut fini, M. Pratel se recueillit un instant, puis il commença l'histoire de sa jeunesse, telle que le lecteur la trouvera au chapitre suivant.

Pour nous, après l'émotion que cette scène nous a donnée, il nous tarde d'accompagner Laurent chez Émilien, qu'il trouva dans la plus grande perplexité.

— Tout va bien, lui dit-il en l'embrassant. Aujourd'hui même vous viendrez avec moi chez votre père. Ah! cher ami, bénissez Dieu qui a veillé sur vous et sur lui. Ce n'est pas pour rien qu'il se nomme le Père des orphelins. Le vôtre, de père, croit en Dieu maintenant, et vous auriez pleuré de bonheur comme moi en entendant sa confession. Je vais vous raconter point par point comment les choses se sont passées, après quoi, j'irai l'annoncer à Élise.

Émilien se jeta dans les bras de son ami, sans pouvoir prononcer un seul mot.

Dans ce moment-là, Emma était auprès de son père.

— Ma chère enfant, lui dit-il, tu auras bien des torts à me pardonner, jusqu'à la fin de mes jours. Mais tout va s'éclaircir et s'expliquer dès

cette après-midi. Tout est même expliqué à l'heure qu'il est. Dis-moi : Pourras-tu aimer Émilien... ? (Il n'acheva pas le nom.)

— Qui, mon père ? M. Ducrest ? Oh ! non, pas pour mon mari. Il n'a jamais pensé à moi.

— Je le sais ; mais pourras-tu l'aimer comme un frère ?

— Comme un frère, reprit Emma, comme un chrétien, certainement.

— Non, comme un véritable frère. Vois-tu ce portrait ? C'est celui de sa mère, de ma première fiancée, morte avant que notre mariage ait pu être célébré ! Émilien est mon fils, comme tu es ma fille chérie.

Emma resta un instant muette, frappée de stupeur, puis elle s'écria tout à coup et comme s'adressant à elle-même :

— C'était donc la voix d'un frère ! Est-ce bien possible ? Mais alors pourquoi ne pas... ?

Elle n'acheva pas la question.

— Je t'expliquerai tout dans un moment, reprit M. Pratel. Dis-moi seulement si...

— Oui, oui, fit-elle rapidement et d'une voix pleine d'émotion, si M. Ducrest est vraiment mon frère, sois assuré que je l'aimerai bien.

CHAPITRE XXIV

Tout va s'éclaircir.



ce qui vient d'être lu, nous faisons suivre le récit de M. Pratel à Laurent.

— J'ai eu le malheur, lui dit-il, de perdre ma mère dans ma première jeunesse, et de recevoir une mauvaise éducation. Nourri des idées de Voltaire et de Rousseau, mon père, au fond, ne croyait à rien. Dieu, pour lui, était ce qu'il nommait la nature, c'est-à-dire ce qui se voit et tombe sous nos sens, mais non le Créateur de l'univers et surtout pas le Dieu de l'Évangile. De bonne heure, j'entendis dans ma famille des propos, des affirmations qui renversaient les enseignements religieux que je recevais à l'école. À quinze ans déjà, je me promis que, devenu un jour mon maître, je repousserais les vieilles croyances chrétiennes, ainsi que toute doctrine relative à l'existence d'esprits supérieurs à la vie animale. L'éducation paternelle, jointe à mes instincts naturels, avait fait de moi un matérialiste, à l'âge où l'on déclare publiquement qu'on veut devenir membre de l'église de Jésus-Christ. Aussi refusai-je péremptoirement de participer à la confirmation de mon baptême. On me laissa libre ; j'en profitai. Mais je dois dire que j'avais horreur de la conduite de quelques-uns de mes condisciples ; leurs débauches et leurs mauvaises mœurs me révoltaient. J'avais la prétention de me conduire mieux qu'eux tous, par mes propres forces, tenant pour néant le secours de Dieu, sur lequel s'appuient les chrétiens. Reconnaissant en moi cette disposition, mon père triomphait et me citait comme un modèle. Je fis mon apprentissage, qui dura quatre ans, puis je restai encore deux ans à la maison. Après cela, mon père étant mort, je fus placé à Lyon comme ouvrier de confiance dans une maison de commerce qui avait plusieurs succursales à l'étranger.

Dans cette grande ville, j'appris bientôt à connaître la mauvaise conduite de jeunes hommes placés à peu près dans les mêmes conditions que moi. Les uns étaient commis de magasin ; d'autres, employés de banque ; d'autres encore, ouvriers dans les fabriques. Sans être mariés, nombre d'entre eux avaient un ménage, tenu par une personne associée à leur vie. Cela se sait, se sous-entend, mais nul ne s'en étonne sérieusement. Mes camarades me plaisaient sur ce qu'ils appelaient mes tendances philosophiques et morales. À leurs yeux, j'étais un saint, dont ils se moquaient entre eux tant et plus.

Pour certains détails d'ouvrage, pour des ordres à donner ou à recevoir, j'étais appelé à me rendre de temps en temps dans une famille riche, très hautaine, où l'on me recevait comme un simple ouvrier de la maison de commerce. J'y fis la connaissance de Suzette Ducrest, qui servait là comme femme de chambre, et avec qui je trouvais le temps de causer, lorsqu'on me faisait attendre dans le vestibule. Nous ne tardâmes pas, Suzette et moi, à nous prendre d'une vive affection ; et comme elle n'était pas heureuse dans cette famille, je lui proposai de l'épouser. Je gagnais assez pour deux ; et d'ailleurs Suzette étant habile couturière travaillerait chez elle pour les magasins. Elle accepta. Mais je lui posai les conditions suivantes : Notre mariage n'aurait lieu qu'à la fin de l'année, c'est-à-dire dans sept mois. Durant ce temps, elle vivrait seule ; je lui fournirais l'argent dont elle pourrait avoir besoin si elle ne gagnait pas assez pour sa dépense ; elle resterait chez elle, et moi chez moi. Mais pour assurer la solidité de notre engagement, nous irions signer des promesses de mariage, qui seraient déposées à la mairie. Le motif de ces conditions était la parole donnée à mes chefs, que je ne me marierais pas avant deux ans, dès mon entrée dans la maison. Je demandai aussi à Suzette de ne rien faire savoir à sa sœur, qui demeurait à Ramenges, et à qui du reste elle n'écrivait presque jamais. Tout aussi décidée que moi, elle souscrivit à ce que je lui proposai, et s'installa dans une chambre garnie. Au bout de peu de jours, nous allâmes signer nos promesses de mariage comme il avait été convenu.

Jusque-là, sauf l'imprudence de nos démarches, tout allait bien. Nos intentions étaient pures, notre conduite aussi. Mais une fois nos promesses de mariage écrites et signées, je ne tardai pas à me persuader, grâce à de nombreux sophismes et aux tentations dont j'étais assailli, que nous étions aussi bien mariés par le fait de nos papiers déposés à la mairie que si l'acte de célébration eût été prononcé et enregistré. J'avais cru être fort, capable de résister au mal ; je fus, au contraire, faible et coupable. Au lieu de chercher à dégager ma parole auprès de mes chefs, j'attermoyais avec eux. Il ne

restait plus qu'un mois à attendre, lorsque l'ordre me fut donné d'aller à Milan, pour mettre en œuvre un atelier de notre fabrication. On me dit que cela ne prendrait que trois semaines. Comme on augmentait mes appointements à cause de ce service, j'acceptai, comptant bien faire célébrer notre mariage dès mon retour à Lyon, sauf le temps nécessaire à la publication des bans en France et en Suisse. Je partis donc pour Milan, laissant Suzette dans un état qui me donnait bien de l'inquiétude, et je travaillai beaucoup dans l'espoir de revenir plus tôt. J'allais avoir fini lorsque la fièvre me prit, puis un typhus terrible. Pendant un mois je fus entre la vie et la mort, en proie au délire, et ensuite si faible que j'avais l'air de ne tenir qu'à un fil. On ne me donnait pas les lettres de Suzette de peur d'exciter de nouveau mes nerfs ébranlés. Bref, deux mois se passèrent sans que je pusse donner aucune nouvelle à Suzette, depuis les quelques lignes restées entre ses mains. Ne comprenant rien à mon silence, hélas ! se croyant peut-être abandonnée dans sa position, elle quitta Lyon subitement, n'informant personne de son départ, et se rendant chez sa sœur, où vous savez qu'elle accoucha en arrivant, sans avoir pu ou voulu rien expliquer de ce qui nous concernait.

Quand, enfin, je pus revenir à Lyon, je trouvai une autre personne occupant la chambre de Suzette, et tout ce qu'on put me dire, c'est qu'elle était partie, il y avait quinze jours, pour son pays.

C'est alors, mon cher monsieur Bar, que commence le plus triste récit de ma vie. Au lieu d'écrire, je demandai un congé et je vins au canton de Vaud. Là, j'appris que tout était fini, et qu'il y avait un enfant inscrit sous le nom de famille de sa mère, et qu'on lui avait nommé un tuteur. Bien que la chose fût très naturelle, soit de la part de la tante, soit de celle des autorités, cela me choqua horriblement, et me décida, pour le moment du moins, à laisser le garçon aux soins de ceux qui s'en étaient chargés, sans même attendre que le père se présentât. J'aurai toujours le temps de le reconnaître pour mien, me dis-je, puisque j'ai des promesses de mariage ; et je m'en retournai sans l'avoir vu. Voilà où me conduisirent les principes sucés dans les discours de mon père, et nourris dès lors par de fausses études et mon propre égoïsme naturel.

Je dois dire, non sans doute pour me justifier puisque j'étais impardonnable, mais pour expliquer entièrement ma position, que j'étais alors extrêmement préoccupé de la découverte que je venais de faire relativement à ma profession, et que ce petit enfant inconnu, portant un nom différent du mien, ne me disait pas grand'chose. Bien des hommes sont ainsi faits. Hélas ! cela ne m'excusait pas.

Ma découverte ayant réussi, je voulus m'établir pour mon compte.

Il me fallait quelque argent. Je me mariaï. Ma femme me remit les fonds nécessaires pour monter un établissement, et je me gardai bien de lui rien dire de ce qui s'était passé. Jamais je n'osai lui avouer que j'avais été fiancé, presque marié, et qu'il y avait un enfant non reconnu et dont je ne m'occupais en aucune façon. Parmi mes connaissances, je savais plus d'un père de famille dans le même cas que moi, et je me disais que, les faits connus étant jusqu'à un certain point acceptés dans le monde, les faits inconnus, de même nature, ne devaient pas trop inquiéter la conscience de ceux qui les avaient commis. Voilà où j'en étais venu peu à peu, avec mes convictions matérialistes, et au milieu de mes nombreuses affaires.

Cependant, j'avais beau oublier: Dieu n'oublie rien. De temps en temps un remords s'attaquait à moi et me tourmentait. Pour le calmer, je me disais que, par mon testament, je ferais un legs à l'enfant de Suzette, alors que tout serait fini pour moi.

Ma femme mourut; ma fille grandit; mes affaires avaient prospéré au delà de toute attente. Je me retirai du commerce et je vins me fixer ici, où Dieu n'a pas tardé à me poursuivre, et où il m'a enfin trouvé. Je m'humilie devant sa sainteté redoutable; il est juste et moi pécheur. Si j'avais écouté la voix de ma conscience, si, au lieu de semer autour de moi l'incrédulité, j'avais cru du cœur à l'Évangile, il y a longtemps que j'aurais trouvé la paix de mon âme.

Vous me demanderez sans doute si le nom de Ducrest, porté par Émilien, ne m'a pas frappé dès qu'il a été prononcé devant moi. À cela je réponds: Oui, ce nom m'a rappelé tout de suite celui de ma fiancée, mais sans me donner une véritable émotion. Je n'avais jamais vu l'enfant; en ma présence se trouvait un homme fait, un inconnu; et vingt-neuf années de ma vie avaient été dirigées dans un tout autre sens. Puis, je me dis que ce nom de famille est commun en Suisse et en France. Enfin je cherchai à me persuader qu'Émilien n'était pour moi qu'un étranger, et j'y parvins. La révélation du gendre du fermier des lves fut un coup de foudre; l'idée que votre ami savait peut-être que j'étais son père et que je l'avais abandonné, bouleversa tout mon être. Je sentis que j'avais commis un grand péché, une sorte de crime, et que mon fils devait me détester. Je me décidai à le fuir, à ne rien dire, à ne rien faire, traînant partout avec moi le ver rongeur qui m'a mis en l'état où vous me voyez. C'est donc par ma faute que j'ai souffert, et si je suis maintenant frappé à mort, c'est que je l'ai mérité.

Épuisé par le récit qu'il venait de faire, M. Pratel se laissa aller dans son fauteuil et ferma les yeux un moment. Laurent avait les siens pleins de larmes en considérant cette tête belle encore, mais où les

ravages de la maladie se voyaient maintenant plus profonds que jamais de ses œuvres ?

Lorsque M. Pratel rouvrit les yeux, Laurent se leva, lui prit respectueusement la main et l'assura de toute sa sympathie.

— Maintenant, monsieur, lui dit-il, vous avez fait votre paix avec Dieu, et Dieu, j'en suis sûr, l'a faite avec vous dans son amour paternel en Jésus-Christ. Reprenez courage à la pensée d'un grand devoir accompli, et du bonheur que vous allez donner à votre fils et à ma sœur. Car maintenant mes parents ne s'opposeront plus à une union qu'ils ont considérée jusqu'à aujourd'hui comme impossible.

— Merci, monsieur Bar : à cette après-midi, donc, avec Émilien ; et demain vous m'amènerez le notaire.

Nous savons ce que fit Laurent en quittant M. Pratel. Maintenant, continuons le récit des faits qui vont se presser sous notre plume et dans la réalité.

Au premier moment, si Émilien sentit son cœur soulagé d'un immense poids, bientôt, cependant, un sentiment naturel se fit jour dans ses impressions. Avoir été abandonné pendant vingt-neuf ans par son propre père, et retrouver aujourd'hui ce père malade, presque mourant, quelle dure position ! Changer le nom d'une mère qu'il n'avait pas connue contre le nom d'un homme tel qu'avait été pour lui M. Pratel, pouvait-il le faire sans se renier lui-même, lui, fils de ses œuvres ? Un moment, l'orgueil personnel eut le dessus : Émilien fut près de se dire : je garderai le nom que j'ai toujours porté ; je n'en prendrai pas d'autre, Mais bientôt une pensée plus juste, plus humble et plus chrétienne, le l'amena au point vrai de la situation, Si M, Pratel est mon père aujourd'hui, se dit-il, s'il me reconnaît pour son fils, je lui dois l'honneur, le respect, la soumission filiale, Je lui dois plus que cela encore, si je suis moi-même un chrétien.

Ce fut dans cette sage et pieuse disposition, qu'il vint rejoindre Laurent pour aller à la Gravine. Plus prudent encore que lui, le jeune syndic l'attendait devant la maison, ayant demandé à sa sœur et à ses parents de ne pas se montrer au moment de son passage.

Ce fut encore Emma qui vint les recevoir et les fit entrer au salon, mais sans ouvrir la bouche. Là, elle prit les mains d'Émilien dans les siennes, le regarda bien dans les yeux, et, lui passant les bras autour du cou, elle lui donna la première deux baisers de sœur, qui lui furent rendus au double. Puis ils pleurèrent ensemble, en se tenant ainsi embrassés, pendant que Laurent debout, vers une fenêtre, avait l'air de regarder dans la campagne, mais en réalité ne voyait rien, tant ses yeux étaient humides.

Emma vint ensuite vers lui, la main droite tout ouverte, qu'il serra

dans la sienne.

— Nous vous laissons ici, monsieur Bar, lui dit-elle. Émilien, il nous faut aller vers notre père ; il nous attend.

Bien plus faible encore que dans la matinée, M. Pratel s'était remis au lit, où il se tenait assis, appuyé sur des coussins.

En voyant entrer Émilien qu'Emma conduisait par la main, le malheureux père fondit en larmes. Les deux enfants s'agenouillèrent auprès du lit. Étendant les bras et posant ses mains sur la tête de ceux qui en ce moment donnaient un si bel exemple de piété filiale :

— Que la bénédiction du Dieu juste et saint repose sur vous, dit-il. Émilien, viens pardonner à ton père, si tu le peux, et l'embrasser.

Émilien serra le vieillard dans ses bras vigoureux et ne put répondre que ces mots :

— Merci, mon père.

— Dieu s'est servi de toi pour m'amener à lui, reprit M. Pratel. Heureux es-tu de t'être souvenu de ton Créateur dans ta jeunesse, et de lui avoir été fidèle. Maintenant, mes enfants, laissez-moi jusqu'à ce que je vous rappelle. Nous avons bien des choses à faire avant que je vous quitte tout de bon. Il faut ménager mes forces.

Le frère et la sœur retournèrent auprès de Laurent, puis ce dernier revint seul au village, heureux du bonheur auquel il avait assisté, mais bien préoccupé de son propre avenir.

Au bout d'une demi-heure, M. Pratel rappela Émilien seul.

— Mets-toi là, près de mon lit, lui dit-il, et donne-moi ta main. Le syndic t'a tout raconté, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Consens-tu à porter mon nom ? Si tu préfères garder celui de ta mère, je te laisse libre.

— Je voudrais les porter tous les deux, dit-il, le vôtre le premier.

— Eh bien, soit ; je t'approuve. Je ferai mon testament demain, et je te donnerai de l'argent tout de suite pour que tu puisses te bâtir une maison, entre le village et la carrière, et t'y établir avec Élise. Demain au soir, tu me l'amèneras ici, quand vous serez d'accord avec ses parents. Va maintenant la voir.

— Pourrai-je revenir ce soir ?

— Toujours, mon enfant ; tu es ici chez toi, quand même, je te le dis, la Gravine appartiendra à ta sœur après moi. Adieu.

Ô nobles et purs sentiments d'une âme qui, se retournant vers l'Auteur de tout bien, retrouve des entrailles paternelles ! Joies saintes, pourquoi le cœur mauvais de l'homme fait-il si souvent ce qu'il peut pour vous dénaturer ou vous détruire !

Le lecteur se représente aisément l'accueil fait à Émilien chez les

Bar, Le père mit lui-même la main de sa fille aînée dans celle d'Émilien, celui-ci se demandant parfois s'il rêvait, mais venant bientôt à la réalité en rencontrant le regard d'Élise, dont le cœur débordait aussi de la plus douce joie.

De là, il courut chez lui. Il embrassa M^{me} Jeannette et lui raconta en peu de mots les événements étranges qui venaient de se passer.

M^{me} Jeannette Claut tomba des nues, même beaucoup plus que cela, elle faillit prendre mal.

— Non! est-ce bien possible? Non! monsieur Ducrest, est-ce bien possible?

— Oui, chère madame.

— Ah! voyez-vous, mon cher monsieur Ducrest, Dieu est juste et il se nomme lui-même le père des orphelins. Alors, vous allez me quitter?

— Non, pas encore, si vous voulez bien me garder.

— À la bonne heure. Où allez-vous, que déjà vous partez?

— Soyez sans inquiétude, je reviendrai.

Où allait Émilien? est-ce que le lecteur ne le comprend pas? Est-ce qu'à la place d'Émilien Pratel-Ducrest il n'irait pas à toutes jambes jusqu'à la carrière? Et parce qu'on est heureux, est-il jamais permis de n'être pas reconnaissant?

Les Mistral allaient manger leur soupe. Lafontaine a dit: Prendre l'écuëlle aux dents. Mais les Mistral n'étaient pas des satyres. Ils mangeaient d'une manière convenable et même très proprement.

— Voici le patron, dit Hercule, qui l'aperçut débouchant du sentier.

Tous les trois se levèrent au moment où Émilien entra dans la verte maison. Rien qu'à son air radieux:

— Je vois, je vois, dit Anzi. Dieu a fait le chemin, et le cœur du père s'est retrouvé.

— Oui, Anzi, c'est bien ainsi, et je tenais à vous exprimer tout de suite ma reconnaissance pour ce que vous avez eu le courage de faire.

— C'est bien plutôt nous, cher maître, qui sommes vos obligés, répondit l'honnête et vertueuse femme.

Regardez mon mari, s'il ressemble au sauvage que vous avez rencontré ici la première fois que vous êtes venu; regardez cet enfant, qui sait lire, écrire, et à qui Dieu a rendu la vie par vos soins et ceux de M^{lle} Élise; regardez enfin la mère, et dites si tous les trois n'ont pas l'air heureux. À qui le devons-nous, après l'Auteur de tout bien, si ce n'est à vous?

Et tous les trois pressaient les mains du bon patron, qui prit Frick dans ses bras et l'embrassa sur ses fraîches joues.

— Adieu, leur dit-il; mangez votre soupe de bon appétit.

Anzi fit quatre pas à la rue, seule avec lui.

— Et M. le syndic, dit-elle, est-ce que c'est aussi décidé pour lui ?

— Comment ? expliquez-vous.

— Mais oui. M. le syndic aime votre sœur, et je pense bien que vous la lui donnerez, car si quelqu'un mérite de l'avoir, c'est bien lui.

— D'où savez-vous cela, Anzi ?

— Cher maître, je le sais de la même manière que j'ai appris les autres choses. Je ne me trompe pas, allez seulement ; et je n'ai pas besoin de vous dire ce qu'il faut faire, car je sais que vous le ferez. Soyez sans inquiétude sur ce point, du reste ; personne n'en sait rien ici, et ce n'est pas Anzi Mistral qui en parlera la première, excepté à vous.

CHAPITRE XXV

*Mon âme, bénis l'Éternel
et n'oublie pas un de ses bienfaits. Ps. CIII.*



n descendant de la carrière au village, le cœur et l'esprit tout préoccupés de ce qu'Anzi venait de lui dire, Émilien prit la résolution de parler d'Emma le soir même à Laurent. Dans ce but, il vint directement chez les Bar, où l'on pouvait compter, du reste, qu'on le trouverait désormais pour le moins autant qu'à la Gravine ou chez lui. C'était presque nuit ; et quelle journée il venait de passer. Dans la vie d'un homme, il en est peu de pareilles, et beaucoup n'en connaissent jamais de semblables. On le pressa de manger quelque chose avec la famille ; cela fait, il demanda si Laurent ne voulait pas l'accompagner un bout de chemin.

— Très volontiers, répondit ce dernier.

— J'irai aussi avec vous deux, dit tout de suite Élise, le cœur soulagé maintenant. Elle se souvenait trop de son angoisse, le soir où elle revint de la Gravine avec Émilien et son frère, il y avait deux mois. Elle prit vite un châle, mit un capuchon sur sa tête et sortit au bras de son fiancé. Émilien s'arrêta en dehors de la porte, laissant faire quelques pas à Laurent devant eux.

— Ma chérie, dit-il à Élise, vous ne serez pas fâchée contre moi, si je vous prie de rentrer à la maison. Il faut que je parle seul à Laurent. Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

Élise appuya sa bouche tout près de l'oreille d'Émilien et lui dit :

— C'est pour Emma !

— Je vous répondrai à mon retour.

Tout émue la jeune fiancée rentra dans la maison, au grand étonnement de sa sœur, qui se trouvait seule à la cuisine.

— Comment ! tu reviens déjà, fit Marie avec une exclamation de

surprise. Vraiment, ton fiancé n'est guère amoureux. Si j'en avais un, et qu'il me renvoyât de cette manière dès le premier jour, je lui donnerais son congé en bonne forme.

— Eh bien, Marie, moi je veux garder le mien et l'aimer toujours mieux.

— Garde-le tant que tu voudras, ce n'est pas moi qui veux te le prendre. Ne pas te permettre d'aller avec lui ! C'est indigne. A-t-il déjà peur que tu t'enrhumes au serein ?

— C'est bien probable, dit Élise en souriant et prenant à l'instant son ouvrage.

Les deux amis causaient aussi, cheminant du côté de la Gravine.

— Mon cher Laurent, dit Émilien, j'ai appris ce soir que je vous dois une reconnaissance presque sans bornes. Si ce qu'on m'a dit est vrai, en vous mettant à la brèche pour moi comme vous l'avez fait, vous n'avez pas reculé devant la possibilité du plus grand des sacrifices. Dites-moi donc tout de suite si vous aimez ma sœur.

— Oui, Émilien, je l'aime autant que votre amour pour Élise peut être fort.

— Pourquoi ne m'en avez-vous jamais parlé ?

— Je n'en ai parlé à personne. Tant que j'ai hésité entre la foi chrétienne et ma propre raison, je n'ai pas voulu m'avancer. C'est Anzi qui vous a révélé un secret que je croyais bien gardé au fond de mon cœur ?

— Oui, c'est elle.

— Il n'est pourtant pas possible que M^{lle} Emma l'ait questionnée à ce sujet.

— Non, sûrement pas ; mais nous savons bien qu'Anzi est douée d'un sens de pénétration qui nous échappe. — M'autorisez-vous à parler dès ce soir à ma sœur ? et si, comme je l'espère, vous ne lui êtes pas indifférent, puis-je aller encore plus loin ?

— Vous avez liberté entière d'agir, je me fie à vous complètement.

À ce dernier mot les deux amis se séparèrent. Cette fois-ci, Émilien entra sans se faire annoncer. Quel doux sentiment que celui de la maison paternelle ! Pendant toute sa vie, Émilien n'avait pas su ce que c'était. Emma achevait sa tasse de thé toute seule.

— Tu n'es pas venu me tenir compagnie à table, Émilien, dit-elle. (Ils avaient décidé de se tutoyer tout de suite.) Où es-tu resté si longtemps ? Mais, dis-moi d'abord : est-ce décidé avec Élise ?

— Oui, et dès le premier moment. Je l'amènerai demain, car elle a bien besoin de t'embrasser, ma chère sœur, dit-il en lui donnant les plus fraternels baisers. Mais, regarde-moi : n'ai-je pas l'air terriblement heureux ?

— Tu dois l'être.

— Eh bien, il y a quelqu'un ici près qui le sera autant que moi, si tu dis seulement un mot en sa faveur. Veux-tu me permettre de t'en parler ouvertement ?

— Tu peux tout me dire ; j'ai confiance en toi.

— Ma chère sœur, as-tu compris que Laurent t'aime, depuis longtemps déjà ?

— Oui, bien qu'il ne m'en ait rien dit.

— Puis-je en parler, dès ce soir, à notre père ?

— Fais ce que tu croiras pour le mieux. Je remets mon sort entre tes mains. Est-ce bien *lui* qui t'a chargé directement de cette démarche ?

— Je vais te raconter comment j'ai appris cela. Peu d'instant après, Émilien en causait avec son père.

— Je m'en doutais un peu, dit M. Pratel, et je serai bien aise que cela se décide au plus vite, si ta sœur est du même avis. Laurent viendra prendre ma place ici, et je n'aurai plus besoin de m'occuper de la Gravine. Si c'est une demande positive dont il t'a chargé, dis-lui qu'il vienne demain dans la matinée ; mais d'abord, appelle ta sœur.

Émilien revint bientôt avec Emma, celle-ci bien émue.

— Ma chère enfant, dit le père, es-tu disposée à accepter M. Bar ? Je t'assure que j'en serais heureux.

— Oui, mon père. Seulement je voudrais te voir rétabli, avant que de rien terminer. Il faut commencer par te guérir, s'il plaît à Dieu ; après cela, nous songerons à ce qui me concerne.

— Je ne pense point qu'il faille agir de cette manière, reprit M. Pratel. Si tu es disposée à épouser Laurent Bar, je suis d'avis que cela ait lieu sans aucun retard, comme pour ton frère. Que Laurent vienne demain matin pour en causer avec toi et avec moi, parce que j'ai le notaire dans l'après-midi, pour l'acte relatif à Émilien, et pour autre chose encore. Sommes-nous d'accord ?

Emma embrassa son père et ne dit plus rien. Émilien quitta la Gravine. En chemin, il rencontra Laurent et Élise, qui l'attendaient en se promenant.

— Cette fois-ci, dit-il, je me mets au milieu. Donnez-moi chacun votre bras, et laissez-moi le serrer bien fort. Laurent, vous êtes accepté par ma sœur et par mon père. On vous attend demain matin. Je vous préviens seulement, afin que vous en parliez à vos parents, que les deux mariages auront lieu ensemble, le plus tôt possible, mon père le veut ainsi. Dans son état de maladie il ne faut pas le contrarier.

Il ne faut pas non plus abuser des émotions du lecteur ; c'est pourquoi nous ne lui dirons rien de ce qui se passa le lendemain entre

Emma et Laurent, et entre celui-ci et M. Pratel. Il suffit de savoir que tout marcha au pas de course et de la manière la plus heureuse. Le père et la mère Bar en furent aux anges. Avoir leur fils établi à la Gravine, cela les tracassait bien un peu ; mais, d'autre part, ils comprirent que sa femme n'étant pas une paysanne comme eux, et Laurent non plus un simple garçon de village, il était plus convenable qu'ils habitassent une maison mieux distribuée que la leur et aussi plus en évidence. Marie ne manquerait sans doute pas d'amener un gendre bien qualifié pour succéder au père Bar dans la direction des travaux de campagne.

D'abord après le dîner, le notaire arriva et se rendit avec les deux Bar père et fils, Élise et Émilien, chez M. Pratel. On commença par l'acte de légitimation d'Émilien, acte rendu facile, puisqu'il se présentait lui-même et que M. Pratel exhibait les promesses de mariage retirées dans le temps à la mairie et conservées dans le but de s'en servir un jour, en faveur de l'enfant de Suzette Ducrest. L'acte étant signé, M. Pratel renvoya Émilien vers les deux futures belles-sœurs, qui s'entrenaient de leur immense bonheur, comme font toutes les fiancées. Les fiancés aussi, à ce qu'on m'a dit, commencent invariablement la lettre qu'ils écrivent à leurs amis par cette phrase : « Mon cher, je suis le plus heureux des hommes. » Hélas ! combien en est-il qui, au bout de peu d'années, peuvent encore dire cela du fond du cœur ? Et à qui la faute, souvent ?

— Pendant que M. le notaire écrit les promesses de mariage, dit M. Pratel au père Bar, je voudrais vous demander une chose pour Élise et pour Émilien. J'ai l'intention de remettre à mon fils une somme de 30 000 fr. pour être employée à la construction d'une maison, dans le voisinage de la carrière. Or, vous possédez là un pré avec de beaux arbres, dans une agréable position. J'ignore combien ce fonds peut valoir, mais je vous le demande pour la dot d'Élise. L'emplacement ne saurait être mieux choisi pour bâtir. Consentez-vous à ma proposition ?

Le père Bar aimait certainement bien sa fille, mais il aimait aussi beaucoup son fonds de Plaisance, celui dont nous avons déjà fait la description, et à la possession duquel il mettait un certain orgueil. Il hésita un moment, puis finit cependant par dire :

— Voilà, monsieur Pratel, mon fonds de Plaisance est un *rude* bon pré naturel, et il est assez grand : deux mille trois cent quarante-sept perches. Toutefois, dans la circonstance présente, je ne voudrais pas vous désobliger. Je le donne donc.

— Monsieur le notaire, dit M. Pratel ; vous en passerez l'acte de donation dès demain, je vous prie.

Ici Laurent prit la parole.

— Mon père, dit-il, je trouve que, tout d'un temps, vous devriez donner à Élise le bois qui touche à la carrière de la commune. Il n'est pas d'une grande valeur ; mais si, par des circonstances qu'on ne peut prévoir, la Roche-plate venait à passer en d'autres mains que celles d'Émilien, il pourrait au moins ouvrir une nouvelle carrière au bois de la Damette, où les bancs de roche sont de même nature que plus bas.

Mis au pied du mur par son propre fils, le père Bar fit bien un peu la grimace ; il tenait à ce bois de la Damette qui lui venait de son grand-père Nicolas, et...

— S'il faut donner la Damette, on la donnera, dit-il ; mais je pense que c'est pourtant fini.

— Oui, monsieur, conclut M. Pratel, je ne vous demande plus rien, et je remercie Laurent de sa bonne idée.

Le notaire dit que les promesses de mariage étaient prêtes à signer, ce qui fut fait par tous les intéressés, après quoi M. Pratel resta seul avec le notaire, le père Bar et un ami de ce dernier, appelé comme témoin du testament.

Les principales dispositions de cet acte étaient les suivantes :

« Trente mille francs donnés à Émilien pour bâtir une maison *En Plaisance*.

» La Gravine donnée à Emma en souvenir de sa mère, et partie en remboursement de la somme reçue de M^{me} Pratel par son mari.

» Deux mille francs à Frick Mistral, les intérêts devant être accumulés avec le capital jusqu'à la majorité du garçon, à moins qu'il n'en eût besoin pour son instruction.

» Cinq cents francs à Anzi Mistral, en souvenir de la bonne opinion que M. Pratel a gardée de cette brave femme.

» Deux mille cinq cents francs à la commune de l'Eterpay, qui donnera en échange de cette somme un acte de bourgeoisie à Émilien Pratel-Ducrest. »

Puis différents legs à des établissements de charité.

Enfin, nommant pour héritiers par égale portion du reste de ses biens non légués ses deux enfants, Émilien Pratel-Ducrest, et Emma Pratel-Bonnetier.

Tel était le contenu succinct de ce testament, dicté avec fermeté de voix et clarté parfaite d'idées par un homme qui se considérait comme sur le bord de la tombe. Il prenait ainsi à la lettre pour lui-même l'ordre donné au roi Ézéchias : Dispose de ta maison, car tu t'en vas mourir.

Un mois plus tard, les deux mariages eurent lieu à l'Eterpay, sans bruit, sans tiraileries quelconques de mortiers. M. Pratel et Émilien donnèrent de l'argent à la bourse des pauvres, le père Bar y ajouta

une poignée de gros écus, et tout fut dit. À cause du syndic, bien plus que pour ne pas désobliger un malade, les garçons du village furent assez dociles pour se contenter d'un souper, que les deux époux leur offrirent chez M^{me} Graille. Celle-ci et sa fille furent charmantes, Éveline espérant qu'il se trouverait bien un bon parti pour elle dans le nombre de ces jeunes gens : ce qui, en effet, eut lieu. Durant l'entrain du repas, le plus âgé des garçons se décida subitement à lui faire les doux yeux ; Éveline y répondit en penchant agréablement la tête et en le soignant mieux qu'aucun autre des invités. Si bien que, le soir même, ayant bu un verre de trop, Oscar Druche fit sa demande et fut agréé. C'était le fils de l'ami du père Bar, de celui qui avait signé le testament de M. Pratel comme témoin. Cette heureuse fin d'une situation qui commençait à devenir pénible, causa un vif contentement à M^{me} Graille, et ce fut pour elle un nouveau sujet de bénir l'arrivée d'Émilien dans le village. Oscar Druche était dans une bonne position, et fils unique, ce qui était un mérite de plus, car, ajoutait M^{me} Graille, quand une fille entre dans une famille nombreuse, vous pouvez compter qu'elle aura des ennuis avec ses beaux-frères et ses belles-sœurs ; on voit cela tous les jours. Les Druche, de père en fils, ne se mariaient guère avant d'avoir trente-sept ou trente-huit ans ; Oscar en avait trente-neuf, ce qui fit dire qu'il était encore plus prudent que ses ancêtres.

M. Pratel ayant remis sans tarder le legs de 2500 fr. à la commune de l'Eterpay, celle-ci s'empressa d'octroyer l'acte de bourgeoisie à Émilien. Elle le pouvait bien, puisque cette somme était le double du prix payé par le dernier étranger admis dans la commune. L'acte fut apporté à Émilien le jour de son mariage.

C'était la saison des violettes ; Laurent et Emma firent leur voyage de noce à Paris, qu'ils voulaient voir ensemble ; de Paris ils allèrent au Havre, pour admirer l'océan. Moins ambitieux à ce point de vue, Émilien et Élise se bornèrent à visiter le canton de Vaud, qu'Élise ne connaissait que très imparfaitement. Émilien conduisit sa jeune femme à Lausanne ; il lui montra la place où il taillait la molasse, lorsque les deux grévistes le menacèrent et qu'il leur résista fermement. Ils dînèrent chez le cousin, dont la maison s'achevait alors et où ils furent reçus avec la plus amicale cordialité.

Après avoir visité Lausanne et Montreux, ils allèrent à Aigle, et s'arrêtèrent en passant aux carrières de Saint-Triphon, où Émilien avait autrefois travaillé. Élise écoutait avec intérêt les explications de son mari, et admirait les superbes blocs de marbre tirés de ce rocher solitaire.

— Je crois vraiment, dit tout à coup Émilien, que voilà mes deux

anciens ouvriers, Camelot et Rollioud, sous cet abri en planches. Allons les voir de près.

En effet, c'était bien eux. Émilien les salua.

— Vous me reconnaissez ? leur dit-il.

— Non, pas précisément, répondit Camelot.

— Dites seulement qu'oui, reprit Émilien. Vous savez très bien que vous avez travaillé pour moi à la Roche-plate, l'année dernière. Pourquoi êtes-vous partis sans dire bonjour et en laissant des dettes ? De bons et honnêtes ouvriers ne font jamais cela. Puisque je vous rencontre ici aujourd'hui, c'est une bonne occasion de régler cette vieille affaire. Vous devez trente-six francs à votre ancienne maîtresse de pension ; voulez-vous en payer la moitié ? je payerai le reste, puisque c'est à cause de moi que M^{me} Graille vous faisait crédit.

Les deux ouvriers se regardèrent et ne répondirent pas.

— Décidez-vous promptement, c'est le mieux, reprit Émilien ; je n'ai d'ailleurs pas le temps de m'arrêter davantage.

— As-tu douze francs, Rollioud ? dit Camelot ; moi je n'en ai que six.

— J'ai dix francs, répondit l'autre.

— Donnez vos seize francs et vous êtes quittes, fit Émilien.

Les deux mauvais drôles s'exécutèrent, craignant sans doute que leur patron actuel ne fût averti de ce qu'ils avaient fait. Émilien essaya ensuite de leur dire quelques mots de plus sur leur conduite.

— Connu, connu ! répondit Camelot. Nous savons cela depuis longtemps. Que voulez-vous qu'un ouvrier fasse sans capital ? Il ne peut rien et n'aura jamais rien. Le capital prend tout pour lui et ne laisse aux travailleurs que la misère.

— Parce que vous le voulez bien, mes pauvres amis ; parce qu'au lieu d'être rangés et économes vous dépensez en quatre jours le gain de deux semaines : Ce n'est pas le capital qui fait votre malheur, c'est le vin que vous buvez et la mauvaise vie de vos jours de débauche. Voilà ce qui conduit infailliblement à la misère et à la dégradation morale. Vous souvenez-vous des frères Gaillard ? Ils n'ont eu, comme vous, que leurs bras et leurs outils. Pourquoi donc sont-ils dans une bonne position et mettent-ils chaque année une jolie somme en réserve ? C'est parce que ce sont de véritables *travailleurs*, des gens sobres et moraux.

— Les ouvriers dont vous parlez, répondit Camelot d'un air dédaigneux, sont des aristocrates. Nous ne nous mêlons pas avec eux. Ils ne travaillent pas avec nous à l'affranchissement du prolétaire. Ce sont des égoïstes, des avares, des hommes sans cœur. Nous, nous faisons cause commune avec la masse des opprimés par le capital ; et quand le grand branle-bas sera donné au monde, les Gaillard seront

expulsés des chantiers de la fraternité.

— Plutôt que d'avoir des idées aussi absurdes et haineuses, dit Émilien en les quittant, vous feriez beaucoup mieux de suivre l'exemple des ouvriers dont je vous parle.

— Émilien leur tendit cependant la main, qu'ils consentirent à prendre.

Quant les époux furent partis, Camelot dit à son camarade :

— Il paraît que ce Ducrest est marié. Il faisait la cour à la sœur du syndic de l'Eterpay, tu sais, ce *fierbot* d'aristocrate. Haulah oui ! tous ces riches se tiennent par la main, et ils ne valent pas plus les uns que les autres.

De Bex, où ils passèrent le reste de la journée, Émilien et Élise revinrent sur leurs pas et s'acheminèrent dans la direction de leur ancienne commune d'origine. Le vieux syndic Borax, toujours sa pipe d'écume à la bouche, la mauvaise humeur dans le regard et dans le ton, leur demanda ce qu'ils voulaient.

— Vous remettre en passant un acte d'origine qui m'est inutile aujourd'hui, dit Émilien, sans décliner son nom.

— Ah ! je comprends. C'est un acte pour une personne mariée, qu'il vous faut maintenant, dit M. Borax en jetant un regard sur la jeune femme. Vous vous êtes pourvu d'une moitié qui vaut son pesant d'or ; car elle est, ma foi, bien jolie, et je pense qu'elle n'est pas là avec rien non plus.

— Pardon, monsieur le syndic, nous sommes un peu pressés. Si vous vouliez bien prendre connaissance de ce papier.

— Comment ! diable ! c'est vous qui êtes le fils de, la Suzette Ducrest ?

— Oui, monsieur. Voici maintenant l'acte de ma nouvelle bourgeoisie. Dès aujourd'hui, vous êtes débarrassé de moi, ce qui ne m'empêche pas de vous remercier de m'avoir fait nommer un tuteur dans mon enfance.

— Et alors, dites-moi un peu (c'est mon père qui vous fit nommer un tuteur, ce n'est pas moi, mais peu importe) : ce M. Pratel, c'est votre père ?

— Oui ; et ma femme est la sœur de M. le syndic Bar, que vous avez vu il y a quelque temps.

— Mais, mais, mon cher monsieur Pratel-Ducrest, tout ceci est bien merveilleux. Si je pouvais croire aux miracles, je penserais que votre histoire en est un. Et alors, dites-moi, cette carrière dont vous vous occupez ?

— Je m'en occupe toujours. Si ce n'était pas si loin, et que vous eussiez besoin de roc, je vous en fournirais.

— Bien obligé. Ce n'est pas le syndic Xavier Borax qui s'amusera jamais à bâtir. J'ai là une espèce de chenil, bon pour moi, dit-il en montrant sa maison. Je peux cependant vous y offrir un verre de vin.

— Je vous remercie. Nous allons continuer notre voyage Portez-vous bien, monsieur le syndic.

De Prévery, par un temps doux et un beau soleil, Émilien et Élise vinrent à Ramenges. Là, ils allèrent saluer le bon vieillard qui avait si bien reçu Laurent, et se réjouit du bonheur accordé au pauvre enfant délaissé pendant si longtemps. Émilien se fit une joie de donner cent francs aux pauvres de sa commune d'adoption.

Rentrés à la Gravine, ils s'y installèrent jusqu'au retour de Laurent et d'Emma, lequel eut lieu huit jours après. Ceux-ci prirent la place d'Émilien et d'Élise auprès de leur père, et les autres s'établirent chez la bonne Jeannette Claut, qui consentit à les recevoir en pension, jusqu'à ce qu'ils eussent bâti leur maison en Plaisance. On travaillait déjà au déblaiement du sol pour y asseoir les fondations.

CHAPITRE XXVI

La vie à deux.



toute rigueur, je pourrais ici poser la plume, et laisser aux lecteurs le soin d'achever eux-mêmes un récit dont ils devinent sans doute la fin. Mais si l'un d'entre eux se trompait dans ses prévisions, si plusieurs n'allaient pas se trouver d'accord, on pourrait m'adresser de justes reproches. Il est donc préférable que j'achève moi-même cette histoire, et je vais le faire en peu de mots.

C'est M. Cardovan qui est chargé d'exécuter les plans de M. l'architecte Braine, pour la maison d'Émilien, en Plaisance. On construit deux bâtiments: une jolie maison assez grande pour loger une famille, et une autre maison pour les ouvriers. À celle-ci est jointe une écurie pour deux chevaux et une vache, avec le fenil nécessaire. M. Pratel a donné cinq mille francs de plus, afin que rien ne soit négligé. Émilien a pensé, avec raison, que les ouvriers perdaient du temps en allant et venant de la carrière au village pour les repas. Cela les fatiguait, et surtout, prenant leur pension au cabaret, ils pouvaient être tentés de boire. L'intention d'Émilien est donc d'avoir, dans la *dépendance*, quelques chambres pour les ouvriers et une salle à manger qui soit en même temps leur lieu de réunion le dimanche et dans la soirée. Là, il placera une petite bibliothèque populaire, à l'usage de ces hommes simples, en général sans instruction supérieure à celle qu'on reçoit dans les villages de la Savoie, du pays de Gex ou du Piémont. Il tâchera de les diriger dans leurs lectures et viendra causer avec eux de temps en temps; car il comprend sa responsabilité morale de patron, et n'abandonnera point ses ouvriers au vent des mauvaises passions exploitées par les meneurs de sociétés internationales. Les fabricants, les chefs d'atelier, les entrepreneurs sont coupables,

pensait Émilien, s'ils ne font rien pour l'ouvrier, en dehors du salaire qu'ils lui doivent. Lui faire gagner largement du pain, de manière à ce qu'il puisse faire des épargnes pour les temps mauvais et pour la vieillesse, c'est sans doute le premier besoin à satisfaire ; mais il y a l'âme et l'esprit de l'ouvrier, il y a son intelligence qu'il est tout aussi nécessaire de nourrir sainement, par les moyens dont on dispose. Dans la grande industrie, on a de grands moyens, puisqu'on a la richesse, les emplacements, les hommes capables. Dans les modestes chantiers, tels que celui du carrier de la Roche-plate, il faut se mettre soi-même à l'œuvre et ne point hésiter. Combien de jeunes ouvriers ne seraient pas devenus des *Camelot* et des *Rollioud*, si, de bonne heure, on leur eût montré le chemin du devoir, de l'honnêteté et de la tempérance ! Combien qui seraient aujourd'hui des hommes rangés, bons pères de famille, bons citoyens et bons chrétiens, s'ils avaient été bien dirigés, suivis de près et non pas abandonnés ; encouragés par une affection véritable et non cabrés par une hauteur écrasante ou par une inflexible raideur ! Il y aurait là-dessus beaucoup à dire, mais il y a surtout beaucoup à faire. « Les temps nous avertissent et nous pressent, » a dit un grand écrivain⁵. Que si, par orgueil ou tout autre mauvais sentiment, l'ouvrier refuse les secours intellectuels et moraux qui lui sont offerts ; s'il prétend en savoir lui-même à cet égard plus que ses supérieurs, alors ceux-ci sont déchargés de leur responsabilité, ayant fait en conscience tout ce qu'ils ont pu.

Émilien compte fournir lui-même la *pension*, au prix le plus juste possible. Une cuisinière ad hoc sera chargée du ménage et il fera en sorte que ce soit la femme d'un des ouvriers. Il aura aussi un domestique pour soigner le bétail, le terrain, et charrier les produits de la carrière.

L'emplacement pour bâtir est des mieux choisis, dans le voisinage d'un des plus jolis groupes des arbres dont nous avons parlé. Lors même que la carrière serait abandonnée, ce qui n'est, du reste, pas à présumer, la petite campagne de Plaisance aurait toujours son prix pour un amateur de la belle nature. Il a suffi d'un bout de chemin dans la prairie pour se raccorder avec la route qui passe au bord de la propriété. Une source naturelle abondante jaillit entre les deux maisons ; on l'a amenée d'un peu plus haut, où elle était autrefois utilisée pour des irrigations.

Émilien demandait un jour à Anzi si elle consentirait à tenir le ménage des ouvriers, quand tout serait prêt pour cela. Elle répondit que, s'il le fallait absolument, elle essaierait ; mais qu'elle préférerait

5 - Vinet.

continuer à habiter la chaumière, seule avec son mari et son enfant.

— Je m'attendais bien à cette réponse, reprit Émilien, aussi ne veux-je point vous presser à ce sujet. Vous resterez donc là-haut, où vous pouvez surveiller la carrière. Seulement, pendant que j'ai les maçons, je veux faire crépir en bonne chaux hydraulique les murs de votre maison à l'intérieur, afin que vous soyez à l'abri du vent et de l'humidité. Je ferai mettre aussi un plancher sur le sol. Pendant ces réparations, où pourrez-vous dormir ?

— C'est bien facile. Nous ferons une tente contre le rocher avec des draps de lit, et nous y serons très bien pour la nuit.

Ce fut ainsi entendu, et ainsi fait.

Un dimanche, après midi, Anzi lisait devant la maison. Hercule avait placé un banc contre le lierre, et quand le soleil avait passé de l'autre côté, on y était au frais. Frick s'amusait avec Finette, qui gambadait à ses trousses, pendant que l'écureuil, immobile sur le toit, se tenait à distance et les regardait. Un étranger, portant de longs cheveux noirs qui lui tombaient sur les épaules, se trouva tout à coup devant Anzi, accompagné d'une fille de huit ans, très brune aussi et pieds nus. La robe de cette fillette ne lui descendait pas même au milieu des jambes.

— Bonjour ! dit l'arrivant.

— Eh ! dit Anzi en se levant, c'est toi, frère Otmer. Sois le bienvenu.

— Oui, je suis arrivé au village, et là j'ai eu de tes nouvelles. Voilà ma petite Kanitza. — Kanitza, c'est la tante Anzi.

Kanitza tendit une toute petite main et se laissa bien embrasser. On appela Frick, pour faire connaissance avec son oncle et sa cousine. Anzi les fit entrer et leur offrit quelque chose à boire. Puis les enfants allèrent s'amuser avec l'écureuil, pendant que le frère et la sœur s'entretenaient de la famille. Otmer faisait un petit commerce ambulante comme autrefois son père, et y trouvait son compte, disait-il. Les vieux parents, Anzi le savait déjà, étaient morts.

— Mais comment peux-tu élever tes enfants ? lui dit sa sœur.

— Comme nous l'avons été nous-mêmes, répondit-il ; cependant, je veux laisser la petite à l'école dans notre pays, l'hiver prochain. Je vois que tu as appris à lire ; moi aussi, je sais lire.

— Et que lis-tu ?

— Eh bien, je lis dans une grande Bible que nous avons achetée presque pour rien, d'un riche paysan qui ne s'en servait pas. Le dimanche, nous la lisons dans la charrette, et nous l'aimons bien. Adieu, Anzi. Nous allons plus loin aujourd'hui. Je suis content de t'avoir revue. Voilà dix ans que nous nous sommes quittés.

— Tu ne voudrais pas louer un magasin dans un village, et ne plus aller d'un lieu à l'autre, comme vous le faites ?

— Non, j'aime à voyager; d'ailleurs, j'ai toujours vécu de cette manière. Salue ton mari, puisqu'il n'est pas là.

— Le voici justement qui revient. Mais, dis-moi: si tu me laissais ta fille? Je l'enverrais à l'école ici avec Frick.

— Merci, sœur. La mère n'entend pas ça, et ni moi non plus. Une autre année, si je repasse par là, nous verrons.

Les deux beaux-frères échangèrent quelques paroles en prenant un verre de vin, puis Otmer Vanatch redescendit au village avec Kanitza, qui marchait sur les débris anguleux des pierres brisées comme s'il s'était agi de courir sur le gazon.

Otmer Vanatch et sa famille n'étaient pas de ces Bohémiens nomades qui vont par bandes, dressant leurs tentes en loques aux abords des villes, et y exposant leur malpropreté. Ceux-ci sont plutôt gens de métier que petits commerçants comme le frère d'Anzi Mistral, chaudronniers ou étameurs; on les dit fort habiles, rusés et trompeurs. Avec eux, si on les emploie, il est prudent de convenir d'avance du prix de l'ouvrage; sans cela, on court le risque d'être rançonné. Ils se font volontiers passer pour pauvres, bien qu'ils aient de bons chevaux, des chiens, et peut-être assez d'argent. On trouve parmi eux de beaux types; des hommes bien faits, des femmes aux traits remarquables, même sous les haillons et dans leur état de saleté. Les hommes portent de longs cheveux enduits de graisse, sans doute pour préserver leur tête de la vermine qui les suit partout. Ils ont aussi des bottes sur le pantalon, tandis que leurs compagnes, le plus souvent, marchent pieds nus et montrent la jambe jusqu'au genou. Le frère d'Anzi était vêtu proprement; deux fois par jour, lui, sa femme et ses enfants se lavaient le visage et les mains à la fontaine. À cet égard, ils auraient pu donner l'exemple aux trois quarts des cultivateurs, dans les pays qu'ils traversaient. Pour les Vanatch, ces ablutions étaient une tradition de famille, soigneusement conservée de génération en génération. Mais chez eux aussi, jusqu'à l'âge de raison, les enfants ne portaient ni bas ni chaussure.

À la Gravine, Laurent dirigeait tout avec intelligence et activité. Quoique un peu mieux depuis que l'hiver était passé, M. Pratel ne retrouvait pas les forces. Il s'était passablement redressé, à la suite des grands événements survenus en février. Un jour, il se rendit chez Jeannette Claut, qu'il trouva seule. Élise était allée à la carrière, porter des lettres à Émilien. C'était la première fois que M. Pratel entrait chez la veuve et qu'il lui parlait. Elle l'engagea à s'asseoir et lui offrit une boisson chaude, fortifiante, qu'il accepta avec plaisir. Jeannette ne manqua pas une si belle occasion de lui adresser des questions et de lui citer des passages de la Bible, ce qu'elle fit, au reste, avec assez

de tact et de ménagement. Elle fut heureuse de pouvoir lui dire que ses enfants Pratel-Ducrest étaient un ménage modèle, un ménage de vrais chrétiens qui s'aiment tendrement et donnent le bon exemple autour d'eux.

— M. le syndic Bar-Pratel est aussi un homme fort distingué, ajouta-t-elle ; et quant à M^{me} Emma, j'ai toujours eu pour elle la plus haute estime et une sincère affection chrétienne. Ah ! monsieur, quelle grâce Dieu vous a faite en vous donnant de pareils enfants ! Vous en êtes sans doute bien reconnaissant ?

— Oui, madame. Après avoir été moi-même un pécheur, un homme sans Dieu et sans aucun espoir de vie éternelle, je me trouve maintenant heureux d'avancer chaque jour vers Celui qui connaît toutes choses et pardonne abondamment.

— Comme le dit la sainte Écriture, monsieur Pratel. Mais Dieu peut aussi conserver vos jours ici-bas longtemps encore, pour la joie de vos enfants, et pour votre perfectionnement à sa gloire.

— Madame, je me remets à sa volonté ; je sais qu'elle est meilleure que la mienne. — Vous avez une, bien jolie habitation, si bien tenue et dont les abords sont si propres !

— Voulez-vous peut-être donner un coup d'oeil à l'appartement de M. votre fils ? M^{me} Élise m'en a remis la clef.

— Oui, je veux bien.

M^{me} Jeannette le conduisit à l'étage, et ouvrit les deux chambres, dont l'une servait de salon et de cabinet de travail ; l'autre était celle des époux. Tout était en ordre parfait dans ces deux pièces, où l'on voyait bien la vie à deux, le bonheur dont jouissait ce couple si favorisé de Dieu.

M. Pratel y versa de douces larmes d'attendrissement paternel, et M^{me} Jeannette, fort émue elle-même, s'essuya plusieurs fois les yeux en descendant l'escalier, derrière M. Pratel.

— Adieu, madame, dit ce dernier en venant à la rue. Je vous dois beaucoup, et je vous remercie encore de toutes vos bontés pour mon fils ; sans vous, il eût été bien isolé, bien malheureux, durant les premiers six mois de son établissement au village.

— Je n'ai fait que mon devoir, monsieur, et quand nous ne faisons que notre devoir, nous sommes encore des serviteurs inutiles : vous savez que cela est écrit. ;

— Oui, je le sais ; mais j'ajouterai que ce que vous avez fait pour Émilien, vous n'étiez pas obligée de le faire ; tandis que moi, son père, j'aurais dû le reconnaître pour mien, dès le premier jour où j'ai eu la certitude qu'il m'appartenait.

— Monsieur, reprit la veuve avec une remarquable assurance, oui,

c'est bien comme cela : mais toute notre vie, bonne ou mauvaise, doit être abandonnée à Dieu. C'est par sa grâce, disait saint Paul, que je suis ce que je suis.

M. Pratel ne répondit rien. Prenant la main que lui tendait M^{me} Jeannette, il la serra fortement et revint à pas lents du côté de la Gravine.

« Autre temps, autres pensées, » se dit-il en passant devant la maison des Bar.

Plusieurs fois, il se fit conduire en Plaisance ; mais il n'aurait pu y monter à pied. Subitement, il lui prenait une crise d'oppression pendant laquelle on pouvait craindre de le voir expirer. Il ne mangeait presque plus. Ses habits lui tombaient du dos. C'était une organisation physique dont tous les rouages étaient usés et sur lesquels aucun remède n'avait de prise. Aussi le voyait-on décliner de jour en jour, quoi qu'on fit pour le fortifier. — Sans vouloir préjuger la cause de cet affaiblissement chez M. Pratel, on peut bien supposer qu'ayant eu une vie très active, très fatigante pendant bien des années, les nerfs souvent surexcités, il avait suffi d'une forte secousse morale pour ébranler à fond le principe de son existence. Le secret de tout cela doit être laissé à Celui qui fait vivre et qui fait mourir.

Oui, c'est une belle chose, un immense bonheur que la vie à deux, quand on la commence avec la foi chrétienne dans le cœur, et dans les circonstances heureuses des jeunes ménages de Laurent et d'Émilien, On comprend alors l'amour de Dieu envers nous, dans cette parole que l'écrivain de la Genèse met dans la bouche même du Créateur: « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. » — Le couple humain marche ainsi avec fermeté à la rencontre de la vie, et s'il porte les yeux en haut, il sait qu'il y trouvera du secours dans les jours mauvais, comme il goûte joie et bonheur lorsque tout va bien pour lui sur la terre.

Mais il est une autre vie, à deux aussi, dont le caractère est encore bien plus mystérieux et plus intime: c'est la vie entre l'âme et Dieu son Sauveur. Cette vie-là, qui déjà ici-bas est la vie éternelle et bienheureuse, M. Pratel la possédait maintenant. Après avoir senti l'aiguillon et l'amertume du péché, il jouissait avec bonheur de la communion de Jésus et éprouvait une paix parfaite. Comme ceux qui ont été ballottés sur la mer et dont l'âme se fond d'angoisse, il avait enfin atteint le port et se trouvait en lieu sûr. — Encore un peu de temps, disait-il souvent avec la Bible, et « Celui qui doit venir viendra ; il ne tardera point. »

Il vint en effet, pour lui, pendant la nuit d'une belle journée de mai, les arbres étant couverts de fleurs. Avertis par Laurent, Émilien et

Élise étaient accourus. Les quatre enfants se tenaient auprès du mourant, le cœur en prière.

« Mon Dieu, bénis-les ! » dit le père, en les voyant à côté de son lit Puis faisant un effort pour se lever à moitié : « Je vais, Seigneur, » dit-il encore. Un cri s'échappa de sa poitrine. Il était parti pour le ciel.

— Trois années ont passé dès lors pour ceux que nous venons de laisser sous la dernière bénédiction paternelle. Nous pouvons dire que pour eux tout va bien, car ils suivent le bon chemin, et c'est en Dieu qu'ils ont mis leur confiance.

